

Contes et histoires pygmées

Motte-Florac

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Aux origines du monde

Contes et histoires pygmées



Flies France

Aux origines du monde

Contes et histoires pygmées



Flies France

Aux origines
du monde
Contes et
histoires
pygmées

Flies France

Avant-propos

Cet ouvrage présente des contes recueillis chez les Aka, groupe de Pygmées d'Afrique Centrale qui vit sur la rive droite de l'Oubangui, dans une zone frontalière entre la République Centrafricaine, la République du Congo Brazzaville et la République démocratique du Congo. En donnant à connaître ces textes de tradition orale, ce recueil se veut un témoignage de gratitude et souhaite rendre hommage aux Pygmées Aka dont le mode de vie, en étroite symbiose avec leur environnement, suscite le plus profond respect. Ces histoires, même dépouillées de cette atmosphère magique, de rires et de chants mêlés, que le conteur fait naître, sont riches de cette relation intime avec la grande forêt. Tous mes remerciements à Jacqueline Thomas pour sa révision des textes.

Les Pygmées sont souvent appelés les Maîtres de la forêt. Cette dénomination traduit l'admiration que provoque leur remarquable adaptation aux conditions écologiques de cette grande forêt équatoriale dont ils ne sortent que rarement. Semi-nomades, ils se déplacent après un décès ou dès que les ressources de gibier ou de produits de collecte d'une parcelle sont épuisées. C'est ce même souci de subsistance qui limite la population d'un campement. Trop petit, le groupe serait à la merci d'un accident ou d'une défaillance d'un chasseur ; trop grand, il viendrait trop rapidement à bout des ressources.

Les campements, constitués de huttes hémisphériques, sont établis en quelques heures par les femmes. Pour construire une hutte, elles enfoncent dans le sol des branches flexibles qu'elles entrecroisent pour former une charpente qu'elles recouvrent ensuite de feuilles de grande taille, résistantes et imperméables. Des campements plus provisoires peuvent être construits, parfois pour une seule nuit, lorsque la recherche de nourriture nécessite des déplacements de plusieurs jours.

La mobilité des Pygmées est malgré tout limitée. Les campements gravitent généralement autour d'un même village d'agriculteurs. En effet, les Pygmées entretiennent depuis très longtemps des relations étroites avec des populations de grande taille (comme les Bantous) arrivées dans la région à des époques plus ou moins récentes. Ces

« Grands Noirs », contrairement aux Pygmées, sont sédentaires et ont établi leurs villages le long des voies de communication. Cultivateurs, ils perçoivent la forêt comme un milieu hostile, aussi leurs relations avec les Pygmées ont-elles été fondées sur l'échange (des objets en fer – pointes de lance, lames de hache –, du sel, des produits de culture, etc., contre des produits de la forêt – viande, chenilles comestibles, plantes médicinales...).

Le milieu naturel

Les Pygmées possèdent une connaissance intime et remarquable des différents écosystèmes de la forêt équatoriale, les végétaux qui les composent, les animaux qui les fréquentent. Dans la grande forêt primaire, dense et humide, ils maîtrisent et parcourent aussi bien les sentiers terrestres que la verticale des étages de végétation – la voûte supérieure (celle qui, inapparente à celui qui circule au sol, est constituée par la cime des géants de la forêt – comme *nzondo*, « l'arbre qui voulait toucher le ciel » – pouvant atteindre 40 à 50 m de hauteur) ; – la voûte moyenne qui forme un écran végétal si dense qu'il maintient une humidité intense et empêche la lumière de pénétrer jusqu'au sol, – et enfin, le sous-bois où poussent petits arbres et arbustes et où les herbes sont rares en raison du manque de lumière. Les Pygmées savent découvrir les nombreux animaux qui séjournent dans ces zones ou ne font que les traverser : singes, pottos, pangolins, rongeurs et oiseaux divers, potamochères, damans, etc.

Ils connaissent tout aussi bien les autres environnements : les trouées à la végétation exubérante, riches en lianes et en plantes épiphytes (qui poussent sur les arbres) ; les recrûs forestiers où la forêt, après avoir été défrichée pour les cultures des villageois, commence à reprendre ses droits ; les forêts secondaires régénérées après des déboisements plus anciens ; les forêts marécageuses, inondées pendant des périodes plus ou moins longues, et les marigots au sol vaseux où poussent de grandes herbes, des milieux qu'affectionnent particulièrement l'éléphant, le sitatunga, le héron pourpre ; les jachères, lorsque les cultures ont été abandonnées...

Les activités

Chasseurs-collecteurs, les Pygmées savent trouver dans leur environnement tout ce dont ils ont besoin pour vivre, de la liane dont on boit la sève aux délicieuses chenilles, du bois de chauffage de bonne qualité aux lianes résistantes dont on fait des liens, des tubercules à la chair savoureuse aux feuilles à tout faire (emballage, récipient, couvercle, tuile...), de l'herbe qui soigne au poison de

chasse, etc. Des animaux ils connaissent les habitudes, les cris et les bruits, les déplacements saisonniers, mais aussi la qualité de la chair et celle de la peau, des poils et plumes, qui permettra de réaliser toutes sortes d'objets plus ou moins éphémères.

La collecte

Pratiquée selon une certaine périodicité imposée par les saisons, la collecte est la source d'alimentation principale. C'est une tâche qui incombe aux femmes et aux enfants (surtout les filles), mais les activités ne sont jamais réparties de façon très stricte et les hommes y contribuent, par exemple, lors des expéditions de chasse.

Nombre de produits végétaux sont récoltés : racines, moelles, feuilles, fruits, champignons, mais aussi de petits animaux (mulots, reptiles...), des crabes, des coquillages, des insectes, etc. Lorsque la saison favorise l'abondance de certains d'entre eux (champignons, chenilles...), leur récolte fait l'objet de grandes expéditions auxquelles participent hommes, femmes et enfants.

La récolte du miel – apport alimentaire non négligeable et très apprécié –, est réservée aux hommes qui doivent grimper dans les arbres et atteindre, souvent à des hauteurs considérables, les ruches des abeilles sauvages. Il s'agit d'ailleurs d'une activité souvent mentionnée lors du service de mariage, période probatoire que le jeune homme doit passer chez ses beaux-parents et au cours de laquelle il doit prouver ses capacités physiques, son habileté, ses talents de fin observateur de la nature, qualités qui lui seront nécessaires pour pouvoir subvenir aux besoins de sa famille.

La chasse

La chasse est une activité essentiellement masculine. Individuelle, elle se pratique au piège, à la sagaie, à l'arc, à l'arbalète, parfois au fusil (qui appartient généralement aux « Grands Noirs »). Les flèches empoisonnées sont utilisées pour certains gibiers agiles et rapides (singes, oiseaux) qu'il faut arrêter dans leur fuite.

Des chasses collectives à la sagaie sont organisées pour le gros gibier (grandes antilopes, potamochères, etc.). Lors de ces chasses, l'abondance de viande ne permet pas sa consommation immédiate. L'excédent est mis en réserve après boucanage. Ce séchage sur des claies est le meilleur moyen de conservation autorisé par un climat, chaud et humide, compte tenu de l'absence de sel.

Pour le gibier plus petit comme les petites antilopes, de grandes chasses collectives au filet sont entreprises. Participent à ces battues

les femmes et les enfants qui, par ailleurs, chassent aussi les petits animaux. Les petits garçons passent beaucoup de temps à ces petites chasses, s'exerçant ainsi à leur vie d'adulte.

La pêche

La pêche est pratiquée à l'aide de substances ichtyotoxiques (qui paralysent ou asphyxient momentanément les poissons) qui sont versées dans des bras de rivière ou de marigot, au préalable isolées par un barrage de branchages et feuillages. Ce sont les femmes et les enfants qui se chargent de cette pêche, mais les hommes y contribuent aussi parfois.

Le travail aux champs

Sous la pression des changements économiques et sociaux survenus depuis plusieurs décennies, les relations d'échange avec les « Grands Noirs » ont évolué au désavantage des Pygmées. Aussi, c'est surtout pour leurs partenaires villageois que les Pygmées pratiquent les travaux des champs. Les hommes participent à l'abattage des grands arbres et au nettoyage des terrains pour l'installation des cultures. Les femmes participent à la plantation des cultures vivrières (bananiers, maniocs, taros, ignames), aux travaux d'entretien et à la récolte.

Hommes, femmes et enfants aident au travail dans les plantations de caféiers et à la récolte du café. En échange de leurs prestations de service, les Pygmées reçoivent généralement des produits cultivés et de ce fait ne pratiquent pas souvent ces cultures pour eux-mêmes.

La musique

Comme on peut le voir dans tous les contes, la musique est omniprésente dans la vie des Pygmées Aka. La musique vocale (une polyphonie très particulière) ou instrumentale est présente au quotidien, accompagnant les différents temps de la vie du groupe. En raison de leur semi-nomadisme, les instruments de musique sont, comme tous les objets de la vie quotidienne, peu nombreux (tambour en bois à une membrane, harpe-cithare, etc.).

Un avenir incertain

La grande forêt équatoriale constitue un milieu naturel que les Pygmées ont utilisé tel quel pendant plusieurs millénaires, sans y

apporter de modification profonde. De nos jours, cette forêt est en voie de transformation, voire de disparition. Son exploitation immodérée, mais aussi l'ouverture de routes (pour la recherche de bois précieux ou les chantiers d'extraction de diamants), l'extension des territoires agricoles sous la poussée de l'augmentation de la population, et le tourisme, ont contribué à bouleverser profondément les habitats forestiers. Que peut-il advenir des Pygmées lorsque le gibier s'appauvrit ? Quel devenir pour un mode de vie ancestral lorsque les zones possibles de nomadisme se réduisent ? Quel avenir peut espérer une population semi-nomade que les gouvernements souhaitent sédentariser ?

La sédentarisation des Pygmées en lisière de la forêt et à proximité des routes et des villages a comme conséquence des changements importants que les contes rendent perceptibles : nouveaux repères de temps (jours, heures) et de lieux, façon de compter, références à l'argent, à un chef, etc.



Création et créatures



1.

L'œil transformé en aide

Tônzanga était parti en brousse. Il avait découvert un arbre qui était au bord de l'eau, et dans cet arbre il y avait des nids d'abeilles avec du miel.

Tout le miel du monde était là, sur cet arbre.

Tônzanga décida d'aller récolter le miel. Il ramassa du bois mort et fit un grand feu. Puis il alla couper des feuilles et les déposa par terre. Il enleva son œil et le posa sur les feuilles. Après quoi, il se mit à monter à l'arbre pour aller chercher le miel. Il dit à son œil :

– Quand je serai arrivé là-haut, lève-toi, prends des tisons et apporte-les-moi. Tu me donneras le bois allumé pour que je puisse faire de la fumée, chasser les abeilles et récolter le miel.

L'œil lui répondit :

– C'est d'accord.

Lorsque Tônzanga arriva à l'endroit où étaient les nids d'abeilles, il appela son œil :

– *Disô** ! (Œil !)

Son œil répondit :

– Oui.

Il lui dit :

– Apporte-moi du feu. Je suis ici, en haut. Aussitôt, son œil lui apporta du feu pour qu'il fasse sortir les abeilles et se protège. Puis Tônzanga commença à creuser le nid pour récolter le miel. Il demanda à son œil de lui faire passer le panier à miel. Son œil fit très bien tout ce qu'il lui commandait. Il était toujours prêt pour lui envoyer le panier et recueillir tout le miel que Tônzanga faisait redescendre. Si le miel tombait à côté, son œil allait le ramasser. Il recueillait tout ce qui était tombé à côté, le rassemblait et le rapportait pour le mettre avec

le reste.

L'œil de Tônzanga était très habile. Grâce à lui, Tônzanga réussit à ramasser beaucoup de miel. La récolte était bonne.

Quand il eut récolté le miel de tous les nids de l'arbre, Tônzanga redescendit. Il alla à l'endroit où il avait déposé son œil sur les feuilles, le prit et le remit. Or, tout près de lui, Tôlé s'était caché. Il voyait tout ce qui se passait. Tout à coup, il surgit et dit à Tônzanga :

– Mon Oncle, d'habitude, c'est vous qui m'imitiez. C'est vous qui faites tout ce que je fais dans ce monde. Pourquoi, cette fois-ci, faites-vous quelque chose que je ne vous ai pas montré ? Est-ce que vous n'allez plus faire uniquement ce que je vous montre ? Qui vous a montré comment enlever votre œil pour le transformer en aide ?

Et il continua, plus bas, pour lui-même :

– Moi aussi, un jour, je vais essayer de faire la même chose. Je vais enlever mon œil et je le transformerai en aide.

Tônzanga donna une bonne partie de son miel à Tôlé et repartit.

Deux jours après, Tôlé découvrit un arbre dans lequel il y avait aussi beaucoup de nids d'abeilles. Il y avait beaucoup de miel. Cet arbre était au milieu de l'eau. Alors Tôlé repensa à Tônzanga et il voulut imiter sa façon de faire. Il se mit à parler tout seul. Il se dit : « Demain, moi aussi, j'irai recueillir du miel et je me ferai aider par mon œil. »

Le matin, de très bonne heure, il partit. Tônzanga le vit partir et pensa aussitôt : « Ce type-là, il part avec sa hache sur l'épaule. Il m'a vu hier enlever mon œil et il va certainement vouloir m'imiter. »

Tôlé arriva au bord de l'eau, près de l'endroit où il avait vu l'arbre à miel. Il enleva son œil, alla couper des feuilles, les disposa sur le sol et posa son œil dessus. Puis il prépara un grand feu. Tônzanga le suivait de près et voyait tout ce qu'il faisait. Puis Tôlé monta sur l'arbre et, arrivé tout en haut, il appela son œil. Son œil ne répondit pas. Tôlé se mit à chanter une chanson pour son œil :

Disô ! Apporte-moi le feu.

Son œil ne répondit pas. Tôlé l'appela encore. Son œil ne répondit pas. Alors Tôlé continua à chanter :

Disô ! Apporte-moi le feu.

Une fois encore, il appela son œil. Son œil ne répondit pas. Il recommença à chanter :

Disô ! Apporte-moi le feu.

Tôlé avait appelé plusieurs fois son œil pour qu'il lui apporte le feu, mais en vain. Son œil ne pouvait pas lui apporter du feu. Par terre, les fourmis l'avaient trouvé et maintenant, elles le recouvraient et le tiraient pour l'emporter sous les feuilles mortes.

Tôlé qui avait appelé plusieurs fois son œil et avait attendu en vain, commença à souffrir. Son orbite vide lui faisait mal. Il se mit à gémir et, finalement, se décida à redescendre de l'arbre.

Lorsqu'il toucha le sol, il voulut ouvrir son autre œil pour aller chercher son œil par terre, mais il n'y réussit pas. Il appela son œil, mais son œil ne répondit pas. Les fourmis l'avaient ti-ré et l'avaient emporté sous les feuilles mortes. Tôlé cherchait partout, en vain. Il n'y voyait pas. Il ne pouvait pas ouvrir son autre œil. Il appelait, mais son œil ne lui répondait pas. Il recommença alors à lui chanter une chanson :



Disô ! Viens !

Alors qu'il était encore occupé à chercher son œil, Tônzanga apparut. Il vit Tôlé et lui demanda:

– Mon Oncle, pourquoi as-tu fait comme moi ? Les choses que tu ne connais pas, il ne faut pas les imiter bêtement. Si je n'étais pas venu, si je n'étais pas là maintenant, qu'est-ce que tu serais devenu ?

Tônzanga partit à la recherche de l'œil de Tôlé et finit par le trouver. Il le prit, enleva les fourmis qui étaient dessus, alla le laver et le reposa sur les feuilles. Puis il enleva les fourmis qui commençaient

à rentrer dans l'orbite. Il nettoya bien, partout. Enfin, il remit l'œil à sa place.

Chaque fois qu'on entend le nom de Tôle dans une histoire, on sait qu'il veut toujours imiter les autres. Dès que quelqu'un fait quelque chose, il veut l'imiter, mais il ne réussit jamais.



2. Tôlé pris par les eaux

Autrefois, il y avait un arbre qui poussait de l'autre côté de la rivière. Cet arbre donnait des fruits qui étaient très appréciés par les oiseaux. Chaque matin les oiseaux partaient pour aller manger ses fruits puis revenaient.

Un jour Tôlé vint leur demander de partir avec eux. Tous les oiseaux furent d'accord pour qu'il les accompagne.

Tôlé demanda aux oiseaux de le transporter là-bas, mais Dikouba*, le grand calao, le chef des oiseaux lui répondit :

– Toi, Tôlé, tu es trop lourd. On ne peut pas te transporter sinon on va tomber dans l'eau.



Puis il s'adressa à tous les oiseaux :

– Prenez chacun une de vos plumes et donnez-la à Tôlé pour qu'il puisse se faire des ailes et voler avec nous.

Les oiseaux acceptèrent. Chacun enleva une de ses plumes. Puis ils mirent toutes les plumes ensemble et les donnèrent à Tôle pour qu'il se fabrique des ailes.

Tôle et les oiseaux partirent en faisant un grand bruit d'ailes. Arrivés sur l'arbre, de l'autre côté de la rivière ils mangèrent. Puis Dikouba, qui était le chef des oiseaux, dit :

– Aujourd'hui, c'est dimanche. Selon nos habitudes, la nourriture du dimanche ne doit pas être trop copieuse. Il ne faut pas trop manger. Ce qu'on a mangé est suffisant. Rentrons.

Les oiseaux dirent à Tôle qu'il devait partir avec eux, mais Tôle refusa. Il dit :

– Moi, j'ai apporté ma hotte, mais je ne l'ai pas encore remplie. Vous voulez que je rentre avec ma hotte vide !

Dikouba, le chef des oiseaux dit alors à Tôle :

– Vraiment, ce n'est pas bien d'agir ainsi. Aujourd'hui, c'est la première fois que tu viens avec nous et tu n'en fais déjà qu'à ta tête. Puisque c'est comme ça, nous autres, nous rentrons. Nous te laissons ici. Débrouille-toi. Ça te regarde.

Tôle promit qu'il partirait rapidement après eux.

Après leur départ, Tôle cueillit beaucoup de fruits et finit par remplir sa hotte. Quand il voulut partir, au moment de s'envoler, il s'aperçut qu'il n'avait plus d'ailes. Toutes les plumes avaient disparu. Tôle resta sur l'arbre, à regarder la surface de l'eau.

L'eau se mit à monter, monter. Au fur et à mesure, Tôle montait lui aussi. Il grimpait toujours plus haut dans l'arbre. Mais l'eau continuait à monter. Tôle monta jusqu'au moment où il se trouva au sommet de l'arbre. Il ne pouvait pas aller plus haut. Il ne savait plus que faire ni par où partir. Il se posa alors sur une feuille, la dernière feuille, la plus haute. Mais l'eau continuait à monter. La feuille finit par être emportée. Tôle partit à la dérive. Il heurta un *kala** (un barrage) et y resta accroché. Il se dit : « Je vais rester ici et j'attendrai que le propriétaire de ces nasses vienne les relever. »

Alors qu'il était toujours là, à attendre que quelqu'un vienne, Tôle vit un homme dans sa pirogue. Il relevait ses nasses, au loin. Il soulevait une nasse, prélevait les poissons qui étaient dedans, remettait la nasse en place, puis allait un peu plus loin et recommençait. Il se rapprochait ainsi, peu à peu, de Tôle. Tôle était toujours là, dans l'eau, en train de l'observer. Tout à coup, il vit que le pêcheur avait attrapé un poisson appelé *gbaba**. Au moment où Esombè, le pêcheur, allait taper sur la tête du poisson pour l'assommer, le poisson cria :

– Il ne faut pas me tuer. J'ai des choses à te dire. Il ne faut pas me tuer. Ne me tue pas ! Ne me tue pas !

Le pêcheur lui laissa la vie sauve et l'amena aussitôt au campement. Arrivé au campement, il prit les autres poissons et les mit à sécher sur le feu. Puis il alla puiser de l'eau dans une bassine et y plaça le poisson gbaba. Le poisson recommença à bouger et à s'amuser dans l'eau.

Lorsque le pêcheur repartit pour aller relever les autres nasses, le poisson gbaba se transforma en une jeune femme. Elle sortit de la cuvette et balaya le campement. Elle prit les autres poissons que le pêcheur avait laissés sur le feu pour les faire sécher, et les prépara avec soin. Elle guettait attentivement l'arrivée du pêcheur. Dès qu'elle vit celui-ci arriver, elle se métamorphosa à nouveau en poisson et regagna la bassine d'eau.

Lorsque le pêcheur arriva au campement, il fut très étonné et se demanda : « Je suis pourtant seul ici. Il n'y a personne. Qui donc est venu balayer la cour ? Qui est venu préparer la cuisine et puiser de l'eau ? Qui est allé chercher du bois mort pour le feu ? » Le pêcheur était vraiment très étonné parce qu'il n'avait pas de femme.

Le matin suivant, l'homme descendit à nouveau pour aller relever ses nasses. Alors, le poisson gbaba sortit à nouveau de sa bassine et se comporta comme la veille. À son retour, le pêcheur était très content. La pêche avait été fructueuse. Mais en voyant ce qui s'était passé en son absence, il décida d'aller consulter un devin-guérisseur. Celui-ci l'interrogea :

– N'as-tu pas attrapé un poisson ?

Le pêcheur répondit :

– Si. J'ai attrapé un poisson et je voulais le tuer, mais le poisson m'a dit de ne pas le tuer et depuis, je le garde toujours dans une bassine pleine d'eau.

Le devin-guérisseur lui dit :

– Justement, ce poisson n'en est pas un, c'est une femme.

Et le devin-guérisseur lui dit comment il allait devoir faire :

– À ton retour, tu n'auras qu'à t'approcher tout doucement, sans faire de bruit. Une fois que tu seras arrivé tout près du campement, tu n'auras qu'à te cacher pour voir ce qui se passe. Quand tu verras la femme en train de balayer et de faire la cuisine, tu sortiras brusquement en disant : « Aujourd'hui tu es devenue ma femme. » Elle n'aura pas le temps de retourner dans l'eau.

Le pêcheur fit ce que lui avait dit le devin-guérisseur.

Le pêcheur vécut avec sa femme et ils eurent trois enfants. Le premier-né devint pêcheur, comme son père. Chaque matin, le pêcheur et son fils aîné descendaient dans l'eau. Son fils l'aidait à soulever les nasses et à prendre les poissons. Un jour, l'enfant attrapa un poisson mais celui-ci lui échappa. Par malchance, le poisson tomba

dans l'eau et s'enfuit. Le père, très mécontent, se mit à gronder l'enfant :

– Tu as laissé retomber le poisson dans l'eau. Qu'est-ce que nous allons manger aujourd'hui ?

Et il continua :

– Ta maman était un poisson. Elle n'était pas une personne comme nous. Elle était un poisson. Je suis sûr que tu as fait exprès de laisser le poisson s'échapper dans l'eau parce qu'il était comme ta maman.

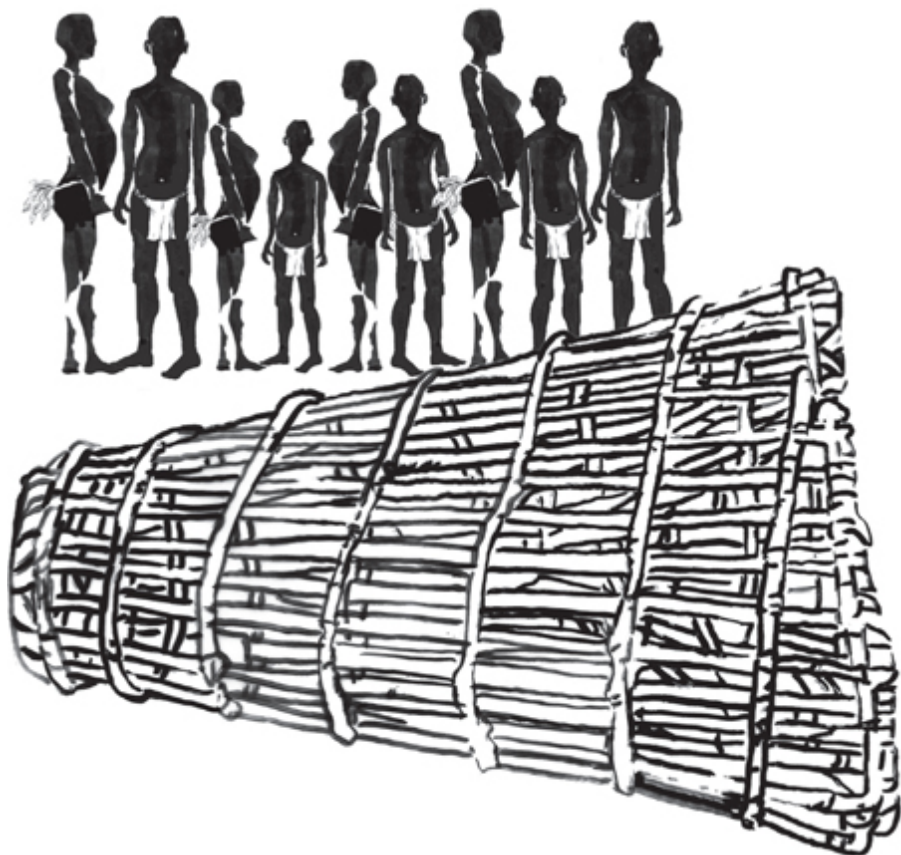
L'enfant était très malheureux. Il se mit à pleurer tout en appelant sa maman. À peine avait-il commencé à l'appeler que sa maman arriva et voulut savoir ce qui se passait. Le pêcheur essaya d'empêcher son fils de parler en mettant sa main sur sa bouche, mais l'enfant se débattit. Il recommença à pleurer. Sa maman entra dans une grande colère et rentra au campement avec lui. Elle réunit tous ses enfants et regagna l'eau, avec eux, pour toujours. L'homme se retrouva sans femme et sans enfants, et recommença à relever ses nasses tout seul, comme avant. Un jour, alors qu'il passait près de l'endroit où Tôle attendait, ce dernier lui adressa la parole :

– Oh, Mon Oncle, vraiment, on dirait que tu attrapes beaucoup de poissons par ici. Non ?

Et il ajouta :

– Il me semble que tu es bien fatigué. Ne veux-tu pas que je te remplace un peu ?

Esombè fut tout à fait d'accord. Il confia sa pirogue à Tôle qui se mit à soulever les nasses et à ramasser les poissons. Mais au lieu d'assommer les poissons qu'il attrapait, Tôle récitait une formule sur chacun d'eux et, aussitôt, le poisson se transformait en personne. Alors Tôle lui montrait le chemin de son campement et le poisson, devenu un être humain, s'y rendait.



Tôlé recommença ainsi un grand nombre de fois puis, quand il considéra que son campement était assez peuplé, il salua le pêcheur et regagna son campement. À son arrivée, il décida d'organiser une partie de danse. Tout le monde dansa toute la nuit jusqu'au matin.

Pendant ce temps-là, Esombè était très contrarié. Il se dit : « Me voilà ici, tout seul, alors que là-bas, au loin, j'entends de la musique et du bruit. On dirait qu'il y a des femmes. Il faut que j'aille voir ce qui se passe là-bas. » Et il ajouta : « Demain matin, j'irai voir Tôlé. Il est possible que ce soit Tôlé qui ait réveillé tous les poissons pour les transformer en personnes. »

De très bonne heure, Esombè partit et alla trouver Tôlé. Il lui dit :

– Vraiment, Mon Oncle, tu as mal agi envers moi. Tu as pris tous mes poissons pour les métamorphoser en personnes et tu les as envoyées chez toi, dans ton campement. Ces poissons étaient à moi. Ils étaient dans mes nasses. Tu dois partager et me donner une bonne partie des personnes qui sont ici.

Tôlé refusa en disant :

– Tous ceux que tu vois ici font maintenant partie de mon campement. Je ne veux pas te les donner.

Esombè, en colère, lui dit en partant :

– Demain, nous nous retrouverons, toi et moi, dans ton campement. Il y aura un procès.

Le lendemain matin, Tôlé appela tous ceux de son campement et leur dit :

– Aujourd’hui, il va y avoir un grand procès. Esombè veut ce procès, mais moi, je ne veux pas. Alors, je vais faire semblant de mourir. Vous allez creuser un trou et, dans le trou, vous mettrez des écorces. Je me coucherai au milieu des écorces et, ensuite, vous refermerez le trou pour m’enfermer dedans. Vous ferez bien attention que la terre ne me touche pas pour que je puisse respirer.

Quand Esombè arriva au campement, il vit la tombe. Il demanda à tous ceux qui étaient là, où était parti Tôlé. On lui répondit que Tôlé était mort la veille au soir et qu’on l’avait déjà enterré. Esombè regarda la tombe un long moment puis il dit :

– N’essayez pas de me tromper. C’est inutile. Je sais que Tôlé n’est pas mort. Il doit être vivant, dans ce trou.

Puis il partit et alla voir toutes les fourmis pour leur demander de rentrer dans le trou et vérifier si Tôlé était réellement mort. Il alla chercher les ékôlôkôndô* qu’on sent marcher mais qui ne piquent pas. Il alla chercher les disokokodi*, les fourmis-cadavres, celles qui marchent toujours en rang. Il alla chercher les ékédi*, celles qui font très mal parce que leurs mandibules sont comme des ciseaux. Il alla aussi chercher les évombo*, dont la piquûre est vraiment très douloureuse. Puis il alla chercher les fourmis-magnans disilako* dont la morsure est terriblement douloureuse. Enfin, il alla chercher les mboma.kédi*, des fourmis rouges dont les piquûres sont si terribles qu’il est impossible de les supporter). Quand il eut rassemblé toutes les fourmis, il leur dit :

– Mes sentinelles, je vous en prie, allez dans cette tombe pour voir si Tôlé est mort. Quand vous serez là-bas, il faut que l’une de vous aille se placer devant son sexe, une autre dans son anus, un autre dans son nez et une autre dans une de ses oreilles. Au moment où je vous donnerai le signal, chacune mordra très fort la partie qui est devant elle.

Les premières fourmis qui rentrèrent dans la tombe furent les ékôlôkôndô. Elles se placèrent devant le sexe de Tôlé, dans son anus, dans son nez, dans son oreille et le mordirent, mais en vain. Tôlé ne bougea pas. Elles sortirent et dirent à Esombè qu’elles avaient bien mordu Tôlé mais qu’il n’avait pas bougé. Tôlé devait être déjà mort.

Esombè, lui, pensait que Tôlé n’était pas mort. Il envoya les mokyèkpyè. Elles rentrèrent dans la tombe et le mordirent, mais en vain. Elles sortirent en disant que Tôlé était mort.

À leur tour, les ékédi entrèrent dans la tombe et prirent place aux différents endroits choisis par Esombè et commencèrent à mordre Tôle. Tôle ne bougea pas. Elles sortirent en disant à Esombè qu'elles avaient mordu Tôle et qu'à un moment elles avaient cru voir bouger son pied gauche, mais qu'elles avaient attendu et avaient finalement constaté qu'il était mort.

Esombè hésitait toujours. Il pensait que Tôle n'était pas mort. Il envoya les évombo. Quand elles le mordirent, Tôle supporta la douleur. Il avait failli bouger mais il avait supporté.

Puis, quand les évombo sortirent, les disilako prirent place à leur tour. Elles mordirent Tôle. Une fois encore, la douleur était tellement forte qu'il remua ses membres très légèrement. Les disilako hésitèrent puis sortirent en disant que Tôle était bien mort.

Cette fois-ci, c'était le tour des mboma.kédi. Quatre mboma.kédi descendirent dans la tombe et, arrivées là-bas, l'une alla dans l'anus de Tôle, l'autre se posa sur son sexe, l'autre rentra dans son nez et une dernière rentra dans une de ses oreilles. Au signal, toutes essayèrent de broyer ce qu'elles avaient devant elles. Au début, Tôle essaya de supporter, mais en vain. Il tremblait de tout son corps. N'y tenant plus, il poussa un grand cri et hurla qu'il n'était pas mort. Les fourmis sortirent et dirent à Esombè que Tôle n'était pas mort.

Esombè ordonna à la population de déterrer le faux cadavre de Tôle. On enleva la terre et les écorces, puis on fit sortir Tôle. Esombè lui dit alors :

– Mon Oncle, tu es vraiment très mauvais. Tout ce qui se passe dans ce monde, toutes les histoires qu'on raconte, il faut que toi, tu y apparaises. Tu veux toujours imiter tout le monde. Tu as toujours voulu m'imiter. Mais aujourd'hui, c'est moi qui ai été le plus malin. Ce n'est pas toi le plus malin. C'est pourquoi, à partir de maintenant, les gens feront comme moi. Ils feront des nasses. Ils mettront ces nasses dans l'eau et ils attraperont des poissons qu'ils mangeront. Ils ne les garderont pas pour les transformer en personnes.

3.

Pourquoi la fourmi-cadavre pue

Autrefois, il y avait un homme du nom de Tôlé qui avait quatre femmes.

Un jour, Tôlé dit à ses femmes :

– Demain, nous irons défricher la forêt pour faire une nouvelle plantation.

Le lendemain matin, Tôlé partit avec ses femmes. Ils travaillèrent pendant toute la journée. Les femmes coupaient les lianes, les arbustes, les grandes herbes. Tôlé, lui, abattait les gros arbres. Ils travaillèrent ainsi très dur. À la fin de la journée, ils avaient déjà nettoyé une bonne partie du terrain. Alors qu'ils rentraient au campement, de vieilles femmes qui venaient de très loin se dirigèrent vers la plantation de Tôlé. En y arrivant, elles se mirent à chanter une chanson :

*Les morceaux se rassemblent
et l'arbre remonte dans le ciel.*

Alors, brusquement, tous les morceaux d'arbres et de plantes qui avaient été coupés se rassemblèrent. Tous les arbres, toutes les plantes se reconstituèrent entièrement. Puis les arbres se replantèrent. La forêt était à nouveau comme avant l'arrivée de Tôlé et de ses femmes.

Au matin, Tôlé se réveilla et partit avec ses femmes pour continuer à débrousser le champ. Arrivé sur place, il vit que le champ était redevenu forêt. Plus une seule trace de machette. Très étonné, il se demanda comment et pourquoi sa plantation s'était retransformée en brousse. Avec ses femmes, il recommença à débrousser la forêt et, à la fin de la journée, ils rentrèrent au campement. Tandis qu'ils s'éloignaient, les mêmes vieilles femmes revinrent à nouveau et recommencèrent à chanter :

*Les morceaux se rassemblent
et l'arbre remonte dans le ciel.*

À nouveau, toutes les plantes se reconstituèrent ; tous les arbres se redressèrent. La forêt se reforma à la place du champ.

*Cela se renouvela quatre fois de suite.
Tôlé dit alors à ses femmes :*



– C’est inutile de continuer à défricher la forêt puisqu’elle se reforme toujours. Je vais partir faire des recherches. Il faut que je trouve les responsables. Je veux savoir ce qui se passe.

Et il continua :

– Je vais aller consulter un devin-guérisseur. Il découvrira qui a fait ça.

Le premier devin-guérisseur que Tôle trouva s’appelait Tèndè*, le souimanga, un tout petit oiseau. Tèndè demanda à Tôle de lui raconter ce qui s’était passé. Tôle lui raconta :

– Vraiment, Mon Frère, je ne comprends pas. Ça fait quatre fois que je débrousse une plantation et à chaque fois, les herbes, les lianes, les arbres se reforment, et se replantent. La plantation redevient de la forêt. La forêt se reforme. C’est pourquoi je suis venu te voir.

Tèndè lui tendit deux bananes et lui dit d’aller les griller puis de le cuire, lui Tèndè, pour le manger avec les bananes. Quand lui, Tèndè, réapparaîtrait, il lui dirait la vérité.

Tôle fit griller les deux bananes, prit Tèndè, le pluma, lui enleva les boyaux, le grilla et le mangea avec les bananes. Comme il n’était pas bien assis, Tôle voulut se lever pour aller chercher un banc. C’est alors que Tèndè sortit subitement de son anus en volant. Il vint se poser à côté de lui et lui dit :

– Va prendre une houe et aiguisé-la bien, puis va travailler à la plantation. Quand tu auras fini de travailler, si tu attends un peu, tu verras de vieilles femmes arriver à leur tour. Tu n’auras alors qu’à te cacher pour surprendre celles qui, chaque fois, viennent anéantir ton travail.

Tôle revint au campement chercher ses femmes et ils partirent défricher la forêt. Après avoir débroussé une bonne partie du terrain,

ils étaient très fatigués. Les femmes rentrèrent au campement. Tôlé, lui, resta et se cacha. Soudain, il vit de vieilles femmes qui arrivaient en groupe à la plantation. Elles commencèrent à se gratter la gorge puis se mirent à chanter :

*Les morceaux se rassemblent
et l'arbre remonte dans le ciel.*

À la fin de leur chant, les arbres commencèrent à se reformer et à se replanter. En voyant cela, Tôlé poussa un cri de joie. Il avait découvert celles qui, depuis plusieurs jours, l'empêchaient de débrousser sa plantation.

Alors que les vieilles femmes s'en allaient, l'une d'entre elles voulut enjamber un arbre. Tôlé en profita pour lui lancer sa houe dans le dos. Le coup fut si fort que la houe entra profondément dans la chair et Tôlé ne parvint pas à la récupérer. Il tira dessus et essaya de la retirer du dos de la vieille femme jusqu'à la tombée du jour sans y parvenir. La houe qu'il avait plantée dans le dos de la vieille femme lui avait été prêtée par Disokokodi*, la fourmi-cadavre, son cousin.

Le lendemain matin, alors qu'il partait avec ses femmes pour travailler à la plantation, Disokokodi vint lui réclamer sa houe. Tôlé lui dit qu'il allait partir la chercher. Il avait dû la laisser à la plantation. Il la récupérerait et la lui rendrait en revenant en fin de journée. Mais quand Tôlé arriva à la plantation, la vieille femme n'était plus là, et la houe non plus.

Dans l'après-midi, les femmes de Tôlé qui avaient fini de travailler rentrèrent au campement. Tôlé, quant à lui, partit récupérer la houe de son cousin. Il suivit les traces que les vieilles femmes avaient laissées en s'enfuyant, mais, peu de temps après, il s'arrêta pour réfléchir : la houe était rentrée très profondément dans le dos de la vieille femme. Elle était certainement morte sur place. Pourquoi n'était-elle plus là ? Tôlé rebroussa chemin et rentra au campement. Il chercherait mieux le lendemain.

Pendant ce temps, Disokokodi avait demandé à sa sentinelle Mongaya d'aller voir Tôlé pour lui réclamer à nouveau sa houe. Arrivé au campement, Mongaya appela Tôlé :

– Oncle !

– Oui, répondit Tôlé. Que veux-tu ?

– Ton cousin Disokokodi veut récupérer sa houe pour pouvoir aller travailler demain à sa plantation.

Tôlé rentra dans sa hutte et fit semblant de chercher la houe. Il cherchait en vain. Il cherchait partout mais ne la trouvait pas. Ses femmes lui rappelèrent qu'elles avaient vu cette houe quand ils travaillaient à la plantation, le jour où Tôlé était resté après leur

départ. Tôle n'avait qu'à retourner à la plantation ; il y retrouverait certainement la houe de Disokokodi.

De très bonne heure, le lendemain, Tôle partit. Il marcha longtemps, longtemps, longtemps. Il prit le bac pour traverser le fleuve, dépassa Basarangba, continua jusqu'à Ngopama. Il marcha encore longtemps, dépassa les petits campements et arriva à Batalimo. C'est en grimpant sur la colline entre Batalimo et Mokinda qu'il entendit le tambour à Mbata. C'est à Mokinda qu'était le cadavre de la femme. C'est à Mokinda qu'on l'avait exposé, mais les gens, eux, s'étaient rassemblés à Mbata. À côté du cadavre, on avait placé un coq comme sentinelle. Tôle continua sa route et marcha, marcha encore.

Arrivé à Mokinda, Tôle vit le cadavre qu'on avait exposé sur une claie et il s'aperçut que la houe était toujours plantée dans son dos. Voyant qu'il n'y avait personne, il voulut la récupérer. Malheureusement, à ce moment-là, le coq poussa un cri et, en un instant, tous ceux qui étaient à Mbata arrivèrent. Ils s'approchèrent du cadavre, virent Tôle et commencèrent à le questionner :

– Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? Qu'est-ce que tu es venu prendre sur ce cadavre ?

Tôle se mit à jouer la comédie. Il se mit à pleurer :

– Celui qui l'a tuée doit mourir aussi ! Il doit mourir aussi ! répétait-il.

En voyant Tôle pleurer, ils décidèrent de repartir à Mbata. En s'en allant, ils recommandèrent à Tôle et au coq de bien garder le cadavre ; quant à eux, ils revien-draient après avoir dansé. Dès qu'ils furent partis, Tôle alla en brousse chercher un caoutchoutier, ndimbô*. Il incisa le tronc et recueillit de la sève puis revint près du cadavre et dit au coq :

– Moi aussi, je vais aller danser avec les autres, mais avant de partir, je vais préparer des « remèdes magiques » pour que tu puisses crier très fort au cas où quelqu'un viendrait. Il faut que ton cri soit très puissant. Avec les « remèdes magiques », ton cri sera si fort qu'on pourra t'entendre depuis Mbata et même de plus loin.

Tôle commença alors à enrouler de la sève épaisse de ndimbô autour du bec du coq. Il en enroula longtemps, longtemps, pour bien serrer le bec du coq puis il lui demanda d'essayer de chanter. Le coq voulut chanter. Impossible, il ne pouvait pas. Il faisait seulement du bruit avec ses ailes et sautait partout. Tôle lui dit alors :

– C'est très bien. Les « remèdes magiques » que j'ai préparés sont bons. Ça va réussir. Approche ! Je vais t'en mettre une autre couche pour qu'ils soient encore plus puissants et quand je partirai, tu pourras chanter très fort.

Tôle mit une seconde couche de la sève épaisse de ndimbô autour

du bec du coq et lui dit :

– Essaie encore de chanter pour que je me rende compte si mon fétiche fonctionne vraiment bien.

Le coq voulut chanter. Il n'y arriva pas et battit seulement des ailes. Tôle lui dit :

– C'est très bien. Je pense que ça ira.

Il essaya alors, de toutes ses forces, de retirer la houe. Le coq voulut chanter pour donner l'alerte et appeler les autres, mais en vain. Il se débattait tant qu'il pouvait, mais sans arriver à chanter. Finalement, Tôle réussit à enlever la houe qui était entrée entièrement dans la colonne vertébrale. La houe se détacha en faisant un grand bruit ; plusieurs os de la colonne vertébrale s'étaient brisés. Alors, après avoir récupéré la houe, Tôle se dépêcha de s'enfuir. Il courait à toutes jambes tout en se répétant : « Il faut que j'arrive vite à Batalimo ! Il faut que j'arrive vite à Batalimo ! »



En courant, il dépassa Batalimo, puis Ngopama, puis Sofa, puis Basarangba et arriva enfin au bac. Au moment où il mettait un pied sur le bac, il entendit, derrière lui, le coq chanter.

En entendant le coq chanter, tous ceux qui dansaient à Mbata revinrent en courant à Mokinda. La houe n'était plus dans le dos de la vieille femme ; elle avait disparu. Ils allèrent chercher deux devins-guérisseurs pour qu'ils retrouvent Tôle. L'un des deux était spécialisé dans la voie terrestre, l'autre dans la voie aérienne au cas où Tôle se cacherait dans les branches. Tous se lancèrent à la poursuite de Tôle. Ils atteignirent Batalimo quand Tôle était encore sur le bac. Ils arrivèrent à Ngopama quand Tôle parvenait de l'autre côté du fleuve.

Tôlé courait, lui aussi, de toutes ses forces pour regagner Mongoumba.

Alors qu'il était près de Mongoumba, la nuit tomba. Il grimpa sur une liane divôndô* dont les fruits sont comestibles. Le devin-guérisseur d'en haut le vit et s'empessa de descendre pour dire à tout le monde où Tôlé s'était caché. Ils formèrent une assemblée pour juger Tôlé et le condamnèrent à mort. Ils allèrent se regrouper sous la liane divôndô et demandèrent à Tôlé de leur jeter des fruits. Tôlé leur donna beaucoup de fruits. Après les avoir mangés, tous ceux qui avaient couru pour l'attraper s'endormirent profondément et on entendit les oiseaux chanter.

Tôlé, qui n'entendait plus que la respiration des dormeurs, commença à descendre de l'arbre, mais alors qu'il était presque arrivé au sol, il toucha quelqu'un en essayant de mettre un pied par terre. Vite, il retira son pied. Il essaya de l'autre côté, mais c'était pareil. Il toucha aussi quelqu'un. Il ne savait plus par où passer. Finalement, il parvint à placer un pied au milieu de ceux qui étaient endormis et, peu à peu, en faisant très attention de ne pas les réveiller, il réussit à partir. Avant de fuir, il prit dans sa poche un morceau de résine séchée du copalier paka* et le coupa en deux. Il mit l'une des moitiés dans le nez du devin-guérisseur de la voie terrestre. Puis il prit l'autre moitié et la plaça dans le nez du devin-guérisseur de la voie aérienne, et il se dépêcha de partir. Il réussit à s'enfuir et arriva chez lui.

Alors que tout le monde se réveillait à Mongoumba, les devins-guérisseurs étaient encore au pied de la liane divôndô sur laquelle Tôlé s'était réfugié la veille. Ils étaient devenus incapables de détecter la direction que Tôlé avait prise et ils se résignèrent à rentrer chez eux. Tôlé, lui, s'empessa d'aller rendre sa houe à son cousin Disokokodi.

Deux jours plus tard, la maman de Disokokodi tomba malade et mourut. Tôlé rendit alors visite à son cousin Disokokodi. Ils pleurèrent ensemble longtemps, longtemps, puis ils se préparèrent à enterrer la mère de Disokokodi. Au moment de l'enterrer, Tôlé prit sa houe et la plaça au fond de la tombe, sous le corps qu'il recouvrit ensuite de terre. Il était très en colère. Il avait beaucoup souffert pour aller récupérer la houe de son cousin et pour pouvoir la lui rendre. Il voulait se venger.

Deux jours après l'enterrement, Tôlé alla voir Disokokodi. Il lui dit qu'il avait utilisé sa houe pour l'enterrement de sa mère. Maintenant, il voulait s'en servir, mais il ne la trouvait plus ; il voulait que Disokokodi la lui rende. Disokokodi chercha la houe partout mais ne la trouva pas. Il proposa à Tôlé de lui donner la sienne pour qu'il puisse travailler. Mais Tôlé refusa. Disokokodi réfléchit et se dit : « Tôlé a peut-être enterré sa houe en même temps que ma mère. Je vais déterrer le cadavre pour voir. »

Il déterra le cadavre, le souleva et dessous, trouva la houe de Tôlé. Il prit la houe, remit le cadavre à sa place et referma la tombe. Mais comme le cadavre était déjà pourri, Disokokodi, en le touchant, prit l'odeur du cadavre.

C'est depuis que Disokokodi, la fourmi, pue. C'est parce qu'elle a déterré le cadavre de sa mère.

4.

Histoire du marigot

Autrefois, les gens ne prenaient pas de l'eau n'importe où. Ils n'avaient pas d'eau pour boire. Ils devaient payer l'eau quand ils voulaient boire. Le propriétaire de la source d'où sortait toute l'eau s'appelait Sambakoundé. C'est lui qui avait creusé la source et elle lui appartenait, à lui seul. Personne ne pouvait puiser de l'eau sans son accord. Seuls ceux de son campement avaient ce droit. Ils avaient autant d'eau qu'ils le souhaitaient.

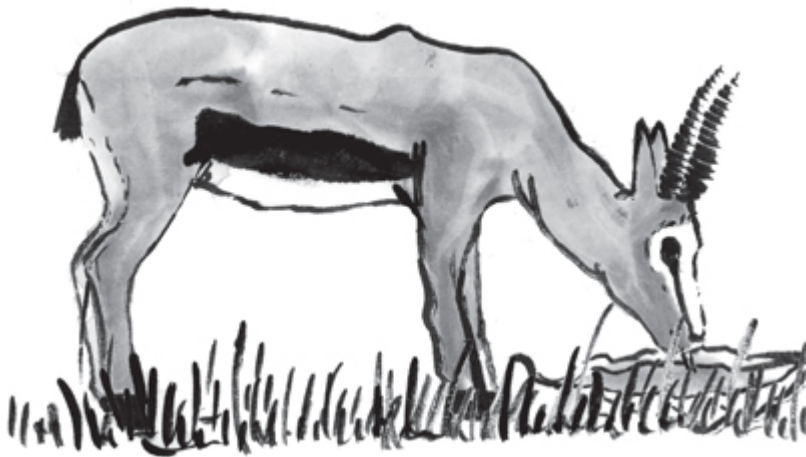
Un jour, Bongo*, l'antilope, est venu voir Sambakoundé. En arrivant, il lui a demandé de lui donner de l'eau pour qu'il puisse boire. Mais au lieu de lui donner de l'eau, Sambakoundé lui a demandé d'où il venait. Bongo lui a répondu qu'il venait d'un autre campement. Il a ajouté qu'il avait beaucoup marché et qu'il était venu chez Sambakoundé parce qu'il savait qu'il avait de l'eau, qu'il était venu uniquement pour lui demander de l'eau, et que maintenant qu'il était arrivé et qu'il l'avait trouvé, il voulait qu'il lui donne à boire. Sambakoundé lui a dit que jamais il ne lui donnerait de l'eau. L'eau de sa source était à vendre. S'il avait de l'argent, alors, il lui donnerait de l'eau à boire. Sinon, il pouvait repartir. Bongo a insisté mais Sambakoundé a refusé de lui donner à boire l'eau de sa source. Bongo a encore essayé, mais en vain et finalement il est repartí.

Après Bongo, c'est Nzokou*, l'éléphant, qui est venu au campement de Sambakoundé. Lui aussi, il lui a demandé de lui donner de l'eau. Sambakoundé s'est fâché :

– Qu'est-ce que tu demandes ? Tu vois cette source, là ? Eh bien, son eau est à vendre. Personne ne peut boire de cette eau s'il ne la paye pas. Si c'est de l'eau que tu es venu chercher ici, je ne veux pas t'en donner. Tu peux repartir. Si tu as de l'argent, donne-moi ton argent et j'irai te puiser de l'eau à la source. Si tu n'as pas d'argent, tu peux t'en aller. Je ne veux plus te voir ici.

L'éléphant est repartí.

Mboko, le buffle, est venu lui aussi. Sambakoundé lui a demandé, comme aux autres, ce qu'il était venu chercher. Mboko lui a répondu :



– Je suis venu chercher de l’eau pour boire.

Sambakoundé a, une fois encore, refusé en disant :

– Personne ne peut prendre de cette eau. Mais si tu as de l’argent, donne-le-moi et j’irai te puiser de l’eau.

Mboko n’avait pas d’argent. Il est reparti sans boire.

C’était chaque fois la même chose. Quand un animal venait le voir pour boire de l’eau, Sambakoundé posait les mêmes questions, répétait les mêmes mots. Tous les animaux qui étaient venus étaient repartis sans boire de l’eau de sa source. Mais il restait encore un animal, c’était celui qu’on appelle Mbôlôkô*, le céphalophe bleu.

Un jour, Mbôlôkô vint au campement de Sambakoundé et l’appela. Sambakoundé s’avança et lui demanda :

– D’où viens-tu ? Qu’est-ce que tu veux ?

Mbôlôkô répondit :

– On dit que tu refuses de donner de l’eau à tous ceux qui t’en demandent, mais moi, Mbôlôkô, je suis venu ici pour boire de l’eau. Je ne veux aucune condition pour en boire. Aujourd’hui même, je boirai de cette eau.

Sambakoundé lui répondit :

– Toi, Mbôlôkô, tu penses que tu viens du Créateur, et que tu peux tout avoir, mais tu n’auras pas cette eau aujourd’hui.

Et Sambakoundé ajouta :

– Mon eau est à vendre. Je ne veux pas te la donner. Tu ne pourras pas en boire aujourd’hui si tu ne me donnes rien.

Sambakoundé et Mbôlôkô se disputèrent, le premier disant :

– Tu n’auras pas mon eau.

Et le second répliquant :

– Je veux boire cette eau aujourd’hui même.

Finalement Mbôlôkô, très fâché, partit chercher une feuille puis

revint, puisa lui-même de l'eau dans la source de Sambakoundé et la but. Alors Sambakoundé lui dit :

– Aucun de ceux qui sont venus ici, n'a réussi à boire l'eau de ma source, mais toi, tu es venu et tu en as bu. Comment as-tu fait cela ?

Mbôlôkô répondit :

– J'y suis parvenu parce que moi, je suis très habile. Je suis très fort. Grâce à cela, j'ai pu boire l'eau de ta source.

Après avoir bu, Mbôlôkô resta un moment près de la source. Il enfonça ses pattes dans le sol et il se mit à piétiner les bords de la source et l'eau commença à s'écouler. Elle coulait partout. Après avoir piétiné longtemps les bords de la source, Mbôlôkô prit la fuite, et tout en courant, il chantait :

L'eau de Sambakoundé coule.

Lorsque Mbôlôkô partit en courant, l'eau le suivit. C'était comme si l'eau de la source courait derrière Mbôlôkô. Elle s'étendait partout. Il y en avait de plus en plus. Il y avait tant d'eau que tous les arbres se cassaient sur son passage. Il y avait tant d'eau et tant d'arbres qui se brisaient qu'il n'y a pas de mots pour décrire tout ça. Toute la brousse tremblait sous les pas de Mbôlôkô et l'eau continuait à couler derrière lui. Tout en courant, il chantait, il dansait et l'eau s'écoulait derrière lui. Mbôlôkô ne courait pas au hasard. Il courait d'un campement à l'autre et, en arrivant dans chaque campement, il disait :

– Autrefois vous vous plaigniez parce que vous n'aviez pas d'eau, parce que Sambakoundé ne voulait pas vous donner l'eau de sa source, parce qu'il voulait vous faire payer son eau. Tout le monde fuyait devant lui. Tout le monde avait peur de lui. Et il en était fier. Moi, Mbôlôkô, j'ai décidé qu'il faut qu'il y ait de l'eau partout dans la brousse. Moi, Mbôlôkô, je suis capable de vous donner de l'eau. Moi, Mbôlôkô, je vous donne de l'eau.

Pendant tout ce temps, Sambakoundé avait suivi. Il courait derrière Mbôlôkô et derrière l'eau en disant à Mbôlôkô :

– Tu cours, mais moi aussi je cours et je te suivrai jusqu'à ce que tu t'arrêtes.

Mbôlôkô courut ainsi longtemps, longtemps, longtemps. Il était allé dans tous les campements apporter l'eau et maintenant, il était fatigué. Il monta sur une colline. L'eau le suivait toujours. Quand il arriva en haut de la colline, il continuait toujours à chanter :

L'eau de Sambakoundé coule.

L'eau montait la colline, derrière lui, et maintenant qu'il était arrivé en haut, il ne pouvait pas aller plus loin et l'eau continuait à

monter. L'eau atteignit les pieds de Mbôlôkô. Elle ne s'arrêta pas ; elle montait toujours. L'eau atteignit le cou de Mbôlôkô. Elle ne s'arrêta pas ; elle montait toujours. Mbôlôkô n'avait aucun moyen de monter plus haut et l'eau maintenant commençait à le submerger. Il s'arrêta de chanter. L'eau finit par l'engloutir. Mbôlôkô est mort.

C'est grâce à Mbôlôkô que, dans ce monde-ci, on a eu de l'eau. C'est pourquoi nous autres qui sommes arrivés après la mort de Mbôlôkô, nous avons la liberté de boire de l'eau dans la brousse, partout.



5.

Tortue et Panthère

Koudou*, Tortue et Embôngô*, Panthère étaient partis en brousse se promener. Ils avaient pris des sagaies au où ils rencontreraient un gibier. Arrivés en brousse, ils tombèrent sur un troupeau de *ngouia**, des potamochères. En les entendant arriver, les potamochères voulurent s'enfuir et, en voyant Embôngô, ils se dirigèrent presque tous du côté de Koudou. Aussitôt, Koudou se prépara à les chasser, mais s'aperçut que sa sagaie n'était pas très bonne. Il demanda à Embôngô de lui en prêter une puisqu'il en avait pris plusieurs. Embôngô refusa tout net. Koudou qui voyait arriver les potamochères, demanda à nouveau à Embôngô de lui prêter une sagaie. Une nouvelle fois, Embôngô refusa. Koudou était très en colère. Les potamochères approchaient. Il fallait faire vite. Alors il commença à plier ses doigts tout en leur demandant de lui donner rapidement une sagaie. Il commença par le pouce. Il plia son pouce et lui demanda de lui donner une sagaie. Le pouce refusa.

Il demanda à l'index. L'index refusa.

Il demanda au majeur. Le majeur refusa.

Il demanda à l'annulaire. L'annulaire refusa.

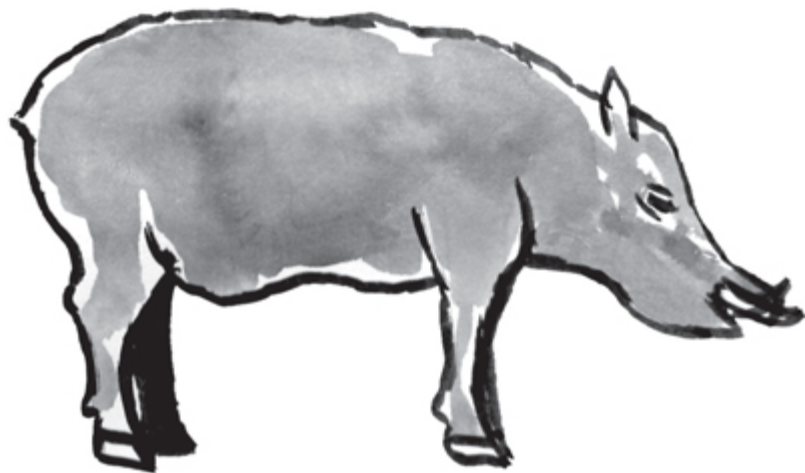
Il demanda à l'auriculaire. L'auriculaire accepta de lui donner une sagaie. Alors il courut. Embôngô courait lui aussi pour essayer d'encercler le groupe de potamochères. Lorsqu'un potamochère fut assez près, Koudou lança la sagaie que lui avait donnée son auriculaire. La sagaie atteignit le potamochère qui s'abattit sur place. De son côté, Embôngô lança une sagaie mais il n'en atteignit aucun. Il lança une autre sagaie, une autre encore... Pas une des dix sagaies qu'il avait apportées ne toucha un potamochère. Il n'avait fait que jeter du bois dans la brousse. Embôngô était très irrité. Il était très vexé de n'avoir tué aucun gibier alors que Koudou avait tué un potamochère.

Koudou, très content, s'adressa à lui :

– Mon Oncle, vraiment, je suis très adroit. Aujourd'hui, je suis vraiment un bon chasseur.

Embôngô répondit :

– C'est très bien, Mon Oncle. Je te félicite beaucoup. Grâce à toi, on va bien manger ce soir. Mais avant de manger, il faut que tu ailles au campement chercher les bananes pour qu'on puisse les manger avec le cochon sauvage.



Koudou partit au campement chercher les bananes à cuire. Il revint avec les régimes de bananes qui lui appartenaient, les déposa près du potamochère, puis retourna chercher les régimes de bananes d'Embôngô. Mais en cours de route, toutes les bananes d'Embôngô se transformèrent en bananes douces. En arrivant, Koudou en avertit Embôngô :

– Mon Oncle, je viens de transporter tous les régimes que tu avais laissés au campement, mais toutes les bananes se sont transformées en bananes douces. Qu'est-ce que tu vas faire ? Qu'est-ce que tu vas pouvoir manger aujourd'hui ?

Embôngô répondit :

– Ça ne fait rien, Mon Oncle. Même si les bananes se sont transformées en bananes douces, le plus important, c'est la viande. Et on l'a déjà. Tant pis pour les bananes.

Koudou, Tortue et Embôngô, Panthère, préparèrent le repas. Koudou voulut prendre un morceau de viande mais Embôngô l'en empêcha et lui dit qu'il n'était pas du tout d'accord pour qu'il prenne ce morceau de viande. Koudou voulut alors prendre un autre morceau. Une fois encore, Embôngô refusa et dit qu'il n'était pas du tout d'accord pour qu'il mange ce morceau. Koudou s'indigna :

– Comment ! C'est moi qui ai tué ce gibier. Et tu ne veux pas que je mange ces morceaux de viande ! Pourquoi donc ?

Et il continua :

– Je t'avais demandé de me prêter une sagaie et tu as refusé. Ce gibier, c'est moi qui l'ai tué avec ma propre sagaie. Et tu voudrais que je ne mange pas ces morceaux de viande ?

Embôngô, tout en continuant à manger, lui répondit :

– Je ne veux pas que tu manges ces morceaux. Un point, c'est tout.

Puis il rassembla toute la viande qui restait pour la mettre à

sécher. Il prit tous les morceaux qu'il n'avait pas mangés, et même les morceaux de graisse. Koudou, en le voyant faire, s'écria :

– Très bien. Puisque c'est comme ça, je prendrai les déchets.

Ce à quoi Embôngô répondit :

– Eh bien, voilà ! C'est très bien. C'est toujours comme ça, dans notre tradition. Toi, Mon Oncle, quand on va en brousse et qu'on tue un animal, il faut que tu ne prennes que les déchets, jamais la viande. La viande, c'est pour moi.

Koudou prit les déchets et en fit un paquet qu'il laissa près du feu. Embôngô qui avait très bien mangé et était complètement repu, s'endormit rapidement.

Au milieu de la nuit, Koudou, qui s'était réveillé, prit une grande partie des morceaux qui avaient séché, y compris ceux qu'Embôngô avait préparés. Il en mangea une grande partie. Puis il prit une grande brassée de feuilles et les jeta dans le feu pour qu'elles s'embrasent en faisant une très grande flamme. Alors, il réveilla Embôngô en criant :

– Oncle ! Oncle ! Réveille-toi vite ! Le vent a jeté le toit dans le feu et il commence à brûler.

Embôngô, réveillé en sursaut, ne savait que faire. Il s'agitait, essayait d'éteindre le feu, fouillait partout pour essayer de retrouver la viande et la sauver des flammes. Tortue, lui, était assis là, tranquillement, et le regardait faire. Il se moquait de lui et riait.

Le lendemain, Koudou se dit : « Hier, Embôngô m'a empêché de manger de la viande. Aujourd'hui, je vais me venger. Je vais en manger beaucoup. » Il prit de la résine de copalier et du bois mort et rentra dans la grande forêt. Il y trouva un grand arbre qu'on appelle ngômbé*. C'est un arbre très haut, vraiment très haut. Il observa qu'en haut de cet arbre, il y avait un trou. C'était un nid d'abeilles dans lequel il y avait du miel. Il allait pouvoir se venger. Il prit le morceau de copal et lui dit en le tenant :

– Toi, morceau de copal, si je te jette en haut de cet arbre, il faut que tu ailles le toucher. Il faut qu'un peu de miel tombe de ce nid et que je puisse le recueillir.



Et il jeta le morceau de copal contre l'arbre ngômbé. Il revint au campement. Il y trouva Embôngô. Il lui dit :

– J'ai trouvé là-bas un grand arbre où il y a des ruches. Il faut vite qu'on y aille et qu'on grimpe pour aller récolter le miel.

Embôngô ne voulait pas partir avant d'avoir ramassé tous les morceaux de viande qui étaient restés à sécher sur le feu. Koudou refusa en disant :

– Non, il faut laisser tout ça ici. Personne ne viendra prendre cette viande.

Embôngô n'était pas d'accord pour laisser toute cette nourriture derrière eux. Ils discutèrent un moment et finalement rassemblèrent les morceaux qui restaient et ils partirent pour aller recueillir le miel en emportant tous les paquets. Arrivés sous l'arbre, Koudou et Embôngô déposèrent les paquets. Embôngô commença à grimper. Il montait, montait et, petit à petit, se rapprochait du trou dans lequel il y avait le miel.

Alors, Koudou demanda à l'arbre de bien vouloir grandir et d'aller encore plus haut. L'arbre poussa un peu plus. Embôngô, lui, continuait toujours à grimper. Il grimpait, grimpait. Il n'arrivait toujours pas au trou dans lequel il allait pouvoir récolter le miel. Chaque fois qu'il approchait du trou et qu'il allait pouvoir récolter le miel, Koudou demandait à l'arbre de pousser un peu plus encore, et l'arbre ngômbé grandissait. Il poussait de plus en plus. On ne voyait même plus sa cime qui était arrivée jusqu'aux nuages.

Pendant qu'Embôngô était occupé à grimper dans l'arbre, Koudou défit les paquets de viande qu'ils avaient emportés et se mit à la manger. Embôngô grimpait et Koudou mangeait tranquillement la viande. Cela dura longtemps. Chaque fois qu'Embôngô approchait du trou à miel, la tortue pria l'arbre de pousser, et pendant que la

panthère continuait à grimper, la tortue passait son temps à manger.

Quand il eut fini de manger la viande, Koudou laissa par terre les morceaux de peau qui restaient. Embôngô pourrait toujours manger les peaux. Koudou avait beaucoup mangé, mais il restait encore de la viande. Il prit les morceaux qui restaient, en fit un paquet et le déposa dans un trou d'arbre. Puis il revint et appela Embôngô :

– Oncle ! Oncle ! Moi je suis par terre et, regarde-moi, je suis en train de manger toute la viande.

En entendant cela, Embôngô voulait se jeter du haut de l'arbre pour empêcher Koudou de tout manger. Il cria :

– Non, Oncle ! Ne mange pas tout. Si tu continues comme ça, je vais me jeter par terre et je vais me tuer. Je vais me jeter.

Finalement, Koudou lui dit :

– Ne tombe pas ! Ne tombe pas ! Ce n'est pas vrai. Je suis en train de plaisanter.

Puis, après un moment, Koudou appela encore Embôngô et lui dit :

– Oncle ! Oncle ! Je m'en vais. Je pars en emportant mes morceaux de viande. Je m'en vais. Quand tu descendras de ton arbre, ce n'est pas la peine d'aller me chercher dans un morceau d'arbre tombé par terre, complètement pourri et bien mou. Je n'y serai pas. Ce ne sera pas la peine de le creuser pour voir si j'y suis. Mais si tu trouves un morceau d'arbre qui est encore très dur et si, dans ce morceau d'arbre tu vois un trou, alors cherche-moi dedans. C'est dans ce trou que je serai. Tu n'auras qu'à creuser et tu me trouveras.

Embôngô, en entendant tout ce que lui avait dit Koudou, descendit de l'arbre et partit à sa recherche. Il découvrit un arbre tombé à terre, dont le bois était encore bien dur. Dans cet arbre, il y avait un trou. Embôngô s'apprêta à couper l'arbre pour y chercher Koudou. Il essaya en vain. Il avait dix haches, mais les cinq premières qu'il utilisa se cassèrent. Chaque fois qu'une hache se cassait, Embôngô se lamentait. Il était là, devant le tronc d'arbre qu'il voulait couper et il se désolait parce que toutes ses haches se brisaient.

Tandis qu'Embôngô se lamentait, Môngzongé*, le crapaud, arriva. Il lui demanda ce qui se passait et pourquoi il se lamentait. Embôngô répondit :

– Mon Fils, vraiment, ne me demande pas ! J'étais parti à la chasse avec Koudou, cette tortue stupide qui a des pattes écartées. Il a tué un cochon sauvage et au lieu de me donner à manger puisque je suis l'aîné, il a pris toute la viande et il s'est enfui. C'est pourquoi je suis en train de le chercher. Je voulais couper cet arbre pour voir si Koudou est dedans, mais toutes mes haches se sont brisées.

Embôngô demanda à Môngzongé de rester à côté du tronc comme sentinelle, pour l'attendre. Puis il partit au campement pour prendre

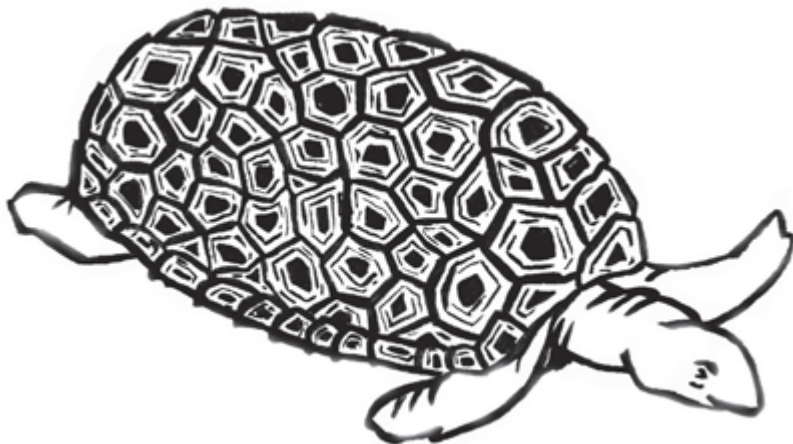
les cinq autres haches qu'il avait. Une fois Embôngô parti, Koudou sortit de son arbre. Il demanda à Môngzongè:

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Puis il lui donna un morceau de viande en disant :

– Prends ça, Mon Frère ! Moi j'étais parti à la chasse avec Embôngô mais il a tout mangé et m'a laissé seulement la peau. Le morceau que je t'ai donné, c'est le seul qui me restait. Je l'avais gardé pour le manger aujourd'hui.

Tandis que Môngzongè était occupé à manger le morceau, Koudou lui demanda s'il n'avait pas avec lui un peu de sel indigène*.



– J'en ai un petit morceau dans ma poche, répondit Môngzongè.

Koudou le lui demanda et quand Môngzongè le lui donna, il le mâcha longuement puis dit à Môngzongè de le regarder. Alors il lui lança du sel indigène dans les yeux. Môngzongè se mit à hurler. Il était comme fou. Il se roulait par terre.

Quand Embôngô revint du campement avec ses haches, il vit Môngzongè en train de se rouler par terre. Il lui demanda ce qui s'était passé. Môngzongè raconta :

– J'ai vu Koudou. Il était dans ce trou, là-bas. J'ai vu ses gestes et ça m'a fait vraiment beaucoup rire. C'est parce que je l'ai vu que je suis en train de me rouler par terre de rire.

Embôngô commença à couper l'arbre. Môngzongè lui dit :

– Moi, je m'en vais.

Et Môngzongè partit. Alors qu'il était déjà arrivé assez loin, il se retourna et appela Embôngô.

– Qu'est-ce qu'il y a ? répondit Embôngô.

Môngzongè lui dit :

– Tu crois que Koudou est dans le trou de cet arbre, mais en fait, il

est parti. Il m'a donné un morceau de peau de cochon sauvage. Je l'ai mangé et je l'ai laissé partir. Il est déjà loin.

Embôngô devint tout rouge de colère. Il partit en courant derrière Môngzongè. Môngzongè avait laissé Koudou s'échapper. Il voulait se venger. Môngzongè courut longtemps, longtemps, longtemps. Quand il vit un petit cours d'eau à côté de lui, il sauta dans l'eau. Quand Embôngô arriva à son tour au petit cours d'eau, il n'arriva pas à attraper Môngzongè. Il lui dit :

– Tu es tombé dans l'eau. C'en est fini de toi.

Puis il prit une branche et la mit en travers du cours d'eau pour l'arrêter et il commença à vider l'eau. Quand il eut fini de vider l'eau et qu'il ne lui restait plus qu'à chercher Môngzongè sous les feuilles mortes, il vit arriver Gbé*, le rat de Gambie.

Gbé lui demanda ce qui se passait. Embôngô lui raconta toute l'histoire. Alors que la panthère et Gbé, le rat de Gambie, cherchaient Môngzongè, Gbé trouva ce dernier sous les feuilles mortes. Môngzongè lui demanda de le jeter loin de cet endroit où Embôngô était en train de le chercher. Gbé prit Môngzongè et le lança très loin. Puis il dit à Embôngô :

– J'ai laissé mon enfant au campement là-bas. Je dois y retourner pour lui donner du lait.

Et il partit. Arrivé près de chez lui, il appela Embôngô et lui dit :

– Je pense que là où tu es en train de chercher Môngzongè, tu ne le trouveras pas parce que je l'ai pris et je l'ai jeté très loin. Je pense que depuis, il a dû partir. Il n'est plus là.

En écoutant cela, Embôngô devint fou. Il se jeta à la poursuite de Gbé. Il voulait se venger de la disparition de Koudou et de Môngzongè sur Gbé. En le voyant accourir, Gbé courut à toutes jambes. Alors qu'Embôngô allait l'attraper, il rentra dans son trou. Mais Embôngô le saisit par la queue. Gbé se mit à crier :

– Mon Oncle ! Mon Oncle ! Laisse ça. Laisse ça. C'est le pilon de notre grand-mère. Laisse ça, ce n'est pas à moi, Gbé, c'est le pilon de notre grand-mère.

Quand Embôngô lâcha la queue de Gbé, ce dernier s'enfonça aussitôt dans son trou et, de là-bas dedans, il dit à Embôngô :

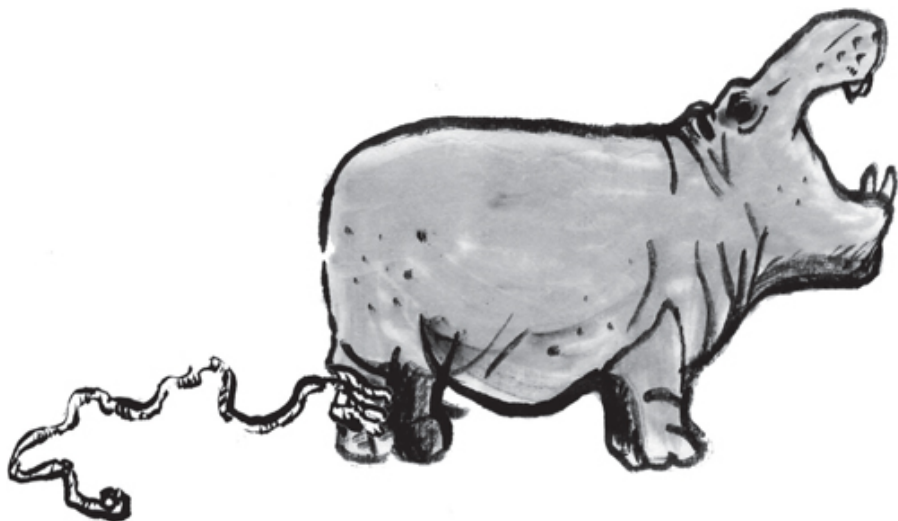
– Mais pourquoi donc m'as-tu lâché ? Tu m'avais pourtant bien attrapé. Merci ! Je te remercie beaucoup. Au revoir, moi je m'en vais.

6.

L'hippopotame et l'éléphant

Bangondo*, l'hippopotame, et Koudou*, la tortue, ne s'aimaient pas. Koudou voulait toujours lutter avec Bangondo.

Un jour, l'hippopotame en eut assez et lui fixa un rendez-vous. Bangondo proposa à Koudou une lutte avec des cordes. Ils attacheraient des cordes à leurs pattes et tireraient chacun de leur côté. On verrait alors qui était le plus fort.



Koudou était d'accord. À peine avaient-ils fixé le rendez-vous, que Koudou se précipita chez Nzokou*, son oncle l'éléphant, pour lui raconter ce qui s'était passé entre lui et Bangondo et lui demander de l'aide.

Lorsque le jour de la lutte arriva, Koudou et son oncle partirent chez Bangondo. Koudou alla chercher une grosse liane èpopé*. Il en donna une extrémité à Bangondo pour qu'il l'attache à l'une de ses pattes et il prit l'autre bout en lui disant :

– Quand tu sentiras la corde remuer, c'est que je suis prêt. Il faudra commencer à tirer. Fais bien attention parce que je te tirerai hors de l'eau. Toi qui veux toujours vivre dans l'eau !

Mais rapidement, au lieu d'attacher la liane à l'une de ses pattes, Koudou alla donner l'autre bout à Nzokou puis revint au milieu de la corde pour donner le signal.

La corde commença à remuer. Le combat avait commencé. Mais

Bangondo ne luttait pas contre Koudou, comme il le croyait. Il luttait contre son oncle, l'éléphant. Koudou, lui, s'était mis au milieu pour bien voir la scène et s'amuser en se moquant d'eux. Bangondo, l'hippopotame était aussi fort que Nzokou, l'éléphant. Il le tira jusqu'au bord du fleuve, mais alors que Nzokou allait enfoncer une patte dans l'eau, il reprit des forces et remonta. Il ne voulait pas enfoncer sa patte dans l'eau et de toutes ses forces, il tira. Il finit par tirer Bangondo jusqu'à la rive. Mais, cette fois, c'est Bangondo qui reprit des forces et entraîna Nzokou.

Cette lutte dura trois jours. Ils étaient écrasés par la fatigue. Alors Koudou alla arrêter le combat. En disant :

– Puisque personne ne peut gagner, arrêtons la lutte.

Mais quand Bangondo sortit de l'eau et vit les traces que Nzokou avait laissées sur le sol, il se fâcha contre Koudou et dit :

– C'est fini. Plus jamais je ne vivrai dans la brousse ; et le jour où je rencontrerai Nzokou, il y aura toujours de la bagarre. Et toi, Koudou, si tu tombes dans l'eau, tu y vivras toujours, comme moi.

Et il poussa Koudou dans l'eau.

7.

Tortue et les singes

Koudou*, Tortue, partit en brousse avec son ami l'oiseau Mômbebémé*, un coucal. Avant de partir, ils avaient coupé des régimes de bananes et les avaient emportés avec eux.

Arrivés en brousse, Koudou et Mômbebémé construisirent une hutte. Quand tout fut prêt, comme ils avaient faim, Mômbebémé demanda à Koudou :

– Qu'est-ce que nous allons pouvoir préparer aujourd'hui ? Nous n'avons rien à manger.

Koudou, très étonné, lui demanda :

– Qu'est-ce que tu veux ?

Mômbebémé répéta :

– Nous n'avons rien à manger à part les bananes. Qu'est-ce que nous allons pouvoir faire ?

Koudou lui proposa alors :

– Nous n'avons qu'à faire un feu et, à tour de rôle, nous passerons dans le feu. Quand la sueur coulera sur le corps de celui qui est dans le feu, l'autre n'aura qu'à prendre une banane et la manger avec la sueur comme sauce.

Koudou passa le premier. Mômbebémé le prit et le jeta dans le feu. Lorsque la sueur commença à couler de son corps, Mômbebémé en mit sur une banane et la mangea.

Au bout d'un moment, Koudou dit :

– Le feu est vraiment très fort. J'ai très chaud. Il faut que tu me sortes du feu. Tu as déjà beaucoup mangé !

Mômbebémé répondit :

– Non. Attends encore un peu. Il faut que je termine mes bananes. Après, je te sortirai du feu.

Quand Mômbebémé eut fini de manger toutes ses bananes, il sortit Koudou du feu. C'était maintenant au tour de Mômbebémé. Koudou partit chercher des branches d'un arbre qu'on appelle ngômbé* dont le bois brûle très facilement. Il revint et jeta tout le bois dans le feu pour l'activer. Puis il prit Mômbebémé et le jeta dans le feu. Rapidement, la sueur se mit à couler. Koudou la prit pour manger ses bananes avec. Mômbebémé, dans les flammes, avait très chaud. Il commença à chanter une chanson :

Il fait vraiment très chaud.

Koudou, tu dois me sortir des flammes.

Koudou refusa de faire sortir Mômbebémé du feu. Il lui dit qu'il devait attendre qu'il ait fini ses bananes et il alla chercher encore du bois qu'il jeta dans le feu qui devint encore plus fort. Puis il repoussa Mômbebémé dans les flammes. Mômbebémé avait de plus en plus chaud et finit par griller. Il mourut. Quand Mômbebémé fut bien grillé, Koudou le sortit du feu et le mangea avec les bananes. Quand il eut fini de manger Mômbebémé, Koudou prit un de ses os et fabriqua un sifflet ; il siffla. Il fabriqua un deuxième sifflet, puis un troisième. Il avait fabriqué trois sifflets. L'un pour sa femme, l'autre pour son fils et le plus grand pour lui, Koudou. Alors, il prit son sifflet et se mit à siffler. Quand il sifflait, il pouvait parcourir en un rien de temps de très grandes distances, comme de Gouga à Mongoumba. Et aussi, quand il sifflait, tous les animaux venaient vers lui. Ils arrivaient tous à l'endroit où il se trouvait.

Koudou siffla. Le premier animal qui vint était l'antilope. L'antilope en arrivant, lui dit :

– J'ai entendu un son de loin et c'est à cause de ce son que je suis venu.

Koudou qui avait caché son sifflet, fit le malin. Il dit :

– Oui, j'ai entendu ce son, moi aussi, et c'est pour ça que je suis venu pour voir d'où il provenait. Nous sommes arrivés en même temps.

Après avoir cherché en vain, l'antilope repartit. Koudou recommença à siffler. Cette fois, c'est Mboko*, le buffle, qui arriva en courant. Il trouva Koudou sur place et lui demanda de lui donner le sifflet qu'il venait d'entendre. Koudou, une nouvelle fois, dit :



– Moi aussi, j’ai entendu ce son. C’est pour ça que je suis venu. Nous venons d’arriver en même temps. Moi aussi, je suis en train de chercher d’où vient ce son que j’ai entendu. Si seulement j’avais de longues pattes pour marcher plus vite, je serais certainement arrivé à trouver ce que c’était. Mais malheureusement, je ne marche pas vite et j’arrive bien tard. Je ne pourrai pas savoir où est cachée la chose qui a produit ce son.

Koudou et Mboko cherchèrent l’objet, mais en vain et, finalement, Mboko repartit.

Après le départ de Mboko, Koudou recommença à siffler pour appeler les autres animaux. Dès qu’il avait sifflé et qu’un animal arrivait, Koudou jetait le sifflet près de lui et le cachait si bien que personne ne pouvait le découvrir.

Tous les animaux de la brousse passèrent ainsi, à tour de rôle. Quand ils arrivaient et qu’ils trouvaient Koudou, ce dernier leur répétait toujours les mêmes mots. Aucun des animaux ne trouvait quel était cet objet qui produisait le son qu’ils avaient entendu. Même les potamochères, ngouia*, qui étaient très actifs pour chercher, ne trouvaient rien. Tous les animaux repartaient sans avoir rien trouvé et Koudou continuait toujours à mentir. Quand tous les animaux eurent cherché, à tour de rôle, il ne restait plus que les singes qui n’étaient

pas venus. Pour la dernière fois, Koudou siffla. Alors, tous les singes de la brousse arrivèrent. C'était le groupe des singes que l'on appelle tamba*. Ils vinrent très nombreux. En arrivant, ils encerclèrent Koudou qui, une fois encore, voulut jouer au plus malin, mais les singes lui dirent :

– Ce n'est pas vrai. Tu sais très bien ce que c'est. Nous t'avons vu cacher quelque chose. Nous t'avons très bien vu. Attention à toi si tu ne dis pas la vérité. Nous sommes très vigilants. Nous t'avons vu faire. Tous les animaux qui sont venus ici nous ont dit que toi, tu leur dis que ce n'est pas toi qui détiens le sifflet, mais nous autres, nous avons vu que tu as caché quelque chose. Si nous ne trouvons rien, nous repartirons. Sinon, gare à toi !

Et les singes commencèrent à fouiller partout. Alors que tout le groupe des singes se dirigeait du même côté, un petit tamba se dit : « Puisque tous les autres sont partis par là-bas, moi, je vais chercher de ce côté. Si je ne trouve rien, j'irai les rejoindre. »

Rapidement, le petit tamba vit quelque chose, par terre. C'était un os dans lequel il y avait un trou. Il en découvrit un deuxième, puis encore un. Il avait trouvé les trois sifflets. Il prit le sifflet que Koudou avait fait pour son enfant et il siffla, mais le son n'était pas comme celui qu'il avait entendu. Il ne résonnait pas très bien. Alors, il prit le sifflet que Koudou avait fait pour sa femme, et il siffla, mais le son n'était pas comme celui qu'il avait entendu. Il ne résonnait pas très bien. Il prit le dernier sifflet en os, le plus long, et il siffla. Le son résonna très loin, très bien, exactement comme celui qu'il avait entendu.

En entendant ces sons, les singes arrivèrent et, en voyant que le petit tamba avait découvert le sifflet, tous applaudirent. Une discussion éclata alors entre Koudou et le groupe de singes et, finalement, les tamba prirent le sifflet et l'emportèrent chez eux. L'un d'entre eux dit :

– Toi, Koudou, tu as mangé mon bébé et tu as pris ses os pour fabriquer des sifflets. Maintenant que nous avons trouvé ces sifflets, nous partons avec les os du bébé.

Et les tamba ont emporté les os. Mais au lieu de les garder simplement comme sifflets, ils les ont mangés. Malheureusement, ils ne sont pas arrivés à les avaler. Alors, comme ils avaient des sifflets dans la gorge, leur voix a changé et maintenant, quand ils crient, ils poussent un cri qui n'est pas du tout normal.

8.

Le grand arbre et le pangolin

Ngômbé, le grand arbre, lança un défi à Ekadi*, le pangolin :

– Je suis un géant. Je suis tellement grand que tu ne pourras jamais atteindre ma cime. Tu as des pattes trop courtes pour ça !

– Si je veux, j'arriverai jusqu'à ta plus haute branche, répliqua le pangolin.

– Impossible, reprit Ngômbé*. Aucune liane n'arrive à grimper autour de moi. Tu n'en trouveras aucune pour t'aider à monter. Il n'y a que mon tronc, et il est droit et nu. Comment feras-tu ? Tu m'as dit que tu grimperais, mais avec quoi ?

– Je grimperai avec mes griffes. Grâce à mes griffes, je monterai et j'atteindrai ta cime.

– Si tu grimpes, je pousserai toujours plus haut pour que tu n'arrives pas au sommet.

– Tu me dis que tu vas pousser jusqu'à toucher le ciel, mais c'est impossible. De combien t'allonges-tu chaque année ? Aujourd'hui même, je grimperai jusqu'à ta plus haute branche et je redescendrai. Tu verras !

Ekadi, le pangolin, commença à grimper. Ngômbé se mit alors à pousser, mais rapidement, il se sentit fatigué. Ekadi, lui, grimpait toujours. Avec ses griffes, il s'accrochait au tronc de Ngômbé et grimpait, grimpait. Il finit par arriver à la plus haute branche. Alors, une fois là-haut, il se promena sur les plus hautes branches et fit une crotte. Puis il dit à Ngômbé :

– Maintenant que je suis arrivé tout en haut, je vais sauter en bas. Je ne mourrai pas et je recommencerai à grimper jusqu'en haut. Je grimperai à nouveau parce que si je tombe et que je m'en vais, tu penseras que je suis mort. Alors, je remonterai et arrivé à la plus haute branche, je te parlerai à nouveau avant de redescendre.

Ekadi sauta puis recommença à monter. Arrivé en haut de l'arbre, il s'adressa à Ngômbé :

– Regarde, Ngômbé, tu croyais que j'étais mort et je suis encore vivant. J'ai grimpé à nouveau pour te prouver que je suis très fort.

Cette fois-ci, Ekadi, au lieu de sauter de l'arbre, redescendit le long du tronc en s'agrippant avec ses griffes. Il fit de longues éraflures dans le tronc. Depuis, on peut toujours voir les traces de griffes d'Ekadi sur l'écorce du tronc de Ngômbé.

En voyant qu'Ekadi était arrivé à monter jusqu'à sa cime, Ngômbé

lui dit :

– Tu as gagné.

Puis il ajouta à voix basse :

– Puisque c'est comme ça, je vais aller voir Koudou*, la tortue.

Ngômbé s'en alla trouver Koudou et lui dit :

– J'avais dit à Ekadi qu'il n'arriverait pas à monter jusqu'à ma cime, mais il a gagné. Viens me voir demain matin ; je voudrais te parler de quelque chose.

Le lendemain, Koudou vint trouver Ngômbé.

– Pourquoi ne grimperais-tu pas sur moi comme l'a fait Ekadi ? lui proposa ce dernier.

Koudou se dit à lui-même : « Il faut que j'arrive à grimper ! Il faut que j'arrive à grimper ! Comment faire ? »

Tout à coup, il eut une idée. Il partit rapidement chercher du copal. Il revint, alluma le copal et le jeta de telle façon qu'il aille se coller sur le tronc de Ngômbé. Le copal enflammé commença à brûler l'écorce de Ngômbé puis le bois.

Koudou entonna alors une chanson :

Je coupe-coupe Ngômbé, n'est-ce pas ?

Et d'une seule main !

Le feu devint de plus en plus fort et l'arbre tout entier se mit à brûler en faisant beaucoup de bruit. Ngômbé s'abattit dans un grand craquement. Le feu continua à brûler Ngômbé en faisant des trous dans le tronc qui était tombé à terre. Puis la pluie se mit à tomber et éteignit le feu. Alors Koudou rentra dans un des trous.

– Tu vois, dit-il à Ngômbé, tu voulais que je monte dans ton arbre, mais c'est toi qui es tombé par terre. Tu es devenu mon habitation.

C'est depuis ce temps que Koudou vit dans le trou de Ngômbé. Ngômbé est devenu sa hutte.



Des animaux et des plantes



9.

Le petit arbre et l'éléphant

Un jour, Nzokou*, l'éléphant, vint rendre visite au petit arbre Mômbakambaka* et lui dit :

– Tout le monde dit que tu es très fort et que tu arrives à vaincre n'importe qui. Eh bien, c'est ce qu'on va voir ! Un de ces jours, je viendrai et nous ferons la lutte.

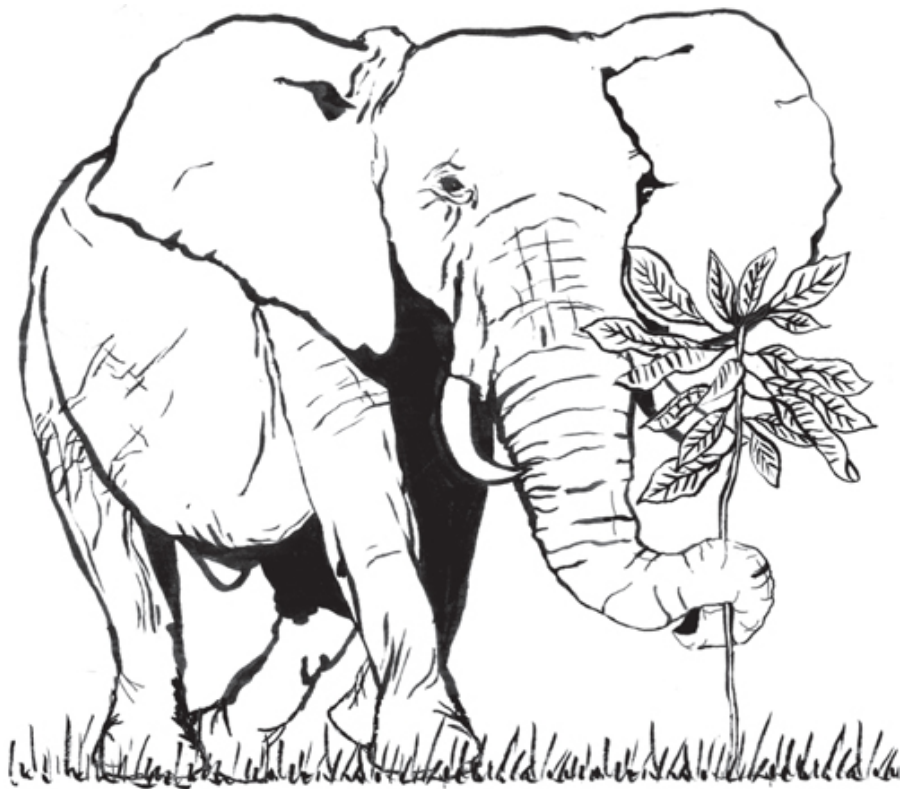
– Quoi ? s'écria Mômbakambaka. Comment oses-tu me proposer un combat aussi inégal ? Tu es tellement gros ! Je suis tout petit par rapport à toi ! Tu es sûr de gagner.

– C'est parce qu'on m'a dit que tu es très fort, répondit Nzokou. On dit que tu bats tout le monde à la lutte. Je veux t'affronter pour savoir si ce qu'on m'a dit sur ta force est vrai.

– C'est bon. Je suis d'accord. Je vais attendre le jour où tu viendras te battre avec moi. On verra bien.

Le jour vint. C'est Kamba*, le plus gros de tous les éléphants, qui arriva. À son approche, tous les grands arbres qui étaient dans le voisinage de Mômbakambaka tremblaient d'effroi. Mômbakambaka, lui, ne s'en souciait pas.

Lorsque le gros éléphant arriva, il chercha Mômbakambaka. Comme celui-ci était petit, il déracina un grand nombre d'arbres pour essayer de le trouver. Quand il eut arraché tous les grands arbres qui étaient autour de Mômbakambaka, ce dernier lui adressa la parole :



– Mais, Kamba, s'exclama-t-il, tu n'étais pas venu pour lutter avec tous ces arbres ! Tu devais venir pour te battre seulement avec moi ! Viens ! Je t'attends.

Alors, avec sa trompe, Kamba le gros éléphant empoigne Mômбакambaka. Il essaye de l'arracher mais Mômбакambaka résiste. Il fait de gros, très gros efforts pour le déraciner, mais en vain.

– Tu ne pourras jamais arriver à faire sortir mes racines, lui dit tranquillement Mômбакambaka.

Furieux, l'éléphant tire de toutes ses forces ; il tire si vigoureusement que Mômбакambaka finit par se couper en deux. Dans son élan, l'éléphant perd l'équilibre et tombe en arrière, sur ses testicules. La chute est si violente et le coup si rude, qu'instantanément ils se mettent à enfler.

– Aïe ! Ouïe ! crie Kamba.

Honteux d'être tombé par terre à cause d'un si petit arbre, il part en courant. De loin, on l'entendait encore crier :

– Aïe ! Ouïe ! Aïe !

C'est depuis ce jour que l'éléphant a de gros testicules.



10.

Les arbres à la chasse aux singes

Evangô*, le petit arbre, vint trouver son ami Môbala, l'arbre à semelles, et lui dit :

– Viens, Mon Frère. Viens avec moi.

– Attends, lui répondit Môbala*. C'est maintenant la saison sèche. Il faut que je fabrique mon arbalète. Il faut aussi que je fasse des flèches, que je les empenne et que j'aie récolter des plantes pour préparer le poison. Lorsque commencera la saison des pluies, il y aura beaucoup de fruits. Alors, je viendrai te chercher et nous partirons ensemble chasser le singe.

Môbala fit ce qu'il avait dit et lorsque commença la saison des pluies, il vint chercher Evangô.

– Ce n'est pas la peine d'aller très loin, dit-il à ce dernier. Restons ici. Toi tu sèmeras le maïs derrière ta hutte. Moi, je resterai à côté et je surveillerai le maïs. Lorsque les singes viendront pour le manger, je n'aurai qu'à tirer mes flèches pour les attraper.

Lorsque le maïs porta des épis, les singes arrivèrent. Môbala était endormi. Evangô l'appela pour le réveiller. Môbala releva la tête et vit les singes, assis sur la hutte d'Evangô, en train de manger le maïs. Aussitôt, il prit son arbalète et prévint Evangô :

– Baisse tes bras. Si tu les laisses à l'horizontale, mes flèches t'atteindront et tu mourras.

Puis il décocha une première flèche empoisonnée qui toucha un singe. Avant même d'avoir le temps de sauter pour s'enfuir, le singe tomba à terre. Une seconde flèche, un second singe. En voyant cela, les autres singes voulurent décamper. Ils filaient en sautant de branche en branche. Evangô en attrapa un en coinçant le bras du singe entre une de ses branches et un bâton. Il cria alors à Môbala :

– Viens égorger le singe que j'ai attrapé.

– Non, répondit Môbala. Ne l'égorge pas. Garde-le plutôt pour qu'il devienne ton serviteur.

Evangô garda le singe emprisonné. De son bras libre, le singe lui servait à arracher les mauvaises herbes qui poussaient dans le champ de maïs. Evangô se servait aussi de lui comme appeau. Il l'obligeait à crier. Aussitôt, les autres singes accouraient pour voir ce qui se passait et Môbala en profitait pour tirer des flèches et les tuer.

Un jour, Môbala dit à Evangô :

– Puisque nous avons tué beaucoup de singes et que nous en avons

un comme serviteur, allons donc rendre visite à Môlôngô*, l'arbre à épines.

Et tous deux se rendirent chez Môlôngô. Ils lui racontèrent ce qui se passait avec les singes.

Alors Môlôngô leur dit :

– Vous allez me montrer l'endroit où les singes viennent pour détruire le maïs. Je m'y installerai. S'ils viennent pour le toucher, je les piquerai et ils repartiront aussitôt.

Ils repartirent tous trois au champ de maïs. Attirés par le maïs, les singes ne tardèrent pas à venir, mais dès qu'ils touchèrent le tronc de Môlôngô, ils se piquèrent et reculèrent. Ils se mirent alors à chanter :

*Donne-moi les épis dont les grains sont très petits
et je te donnerai mon sein le plus gros.*

En entendant cette chanson, Môlôngô coupa une de ses épines et l'enfonça dans les deux tétons du premier singe qu'il trouva à sa portée. Le singe partit en hurlant. En entendant ces hurlements, tous les singes s'enfuirent.

C'est pourquoi on ne trouve jamais de singes sur ces trois arbres. Et comme les singes ne venaient plus les déranger, Ekangô décida de li-bérer celui qu'il avait pris comme serviteur. Il lui donna un morceau d'étoffe pour qu'il le porte sur ses fesses et le relâcha. C'est depuis que le singe vounga* a le derrière blanc.



11.

Le parasolier et l'arbre à singes

Deux arbres discutaient entre eux. Ekômbô*, le parasolier, donnait des conseils à Môdiki*, l'arbre à singes :

- Il faut que tu pousses vite pour arriver à la même taille que moi.
- Non, répondait Môdiki. Je préfère rester comme je suis. Je ne veux pas devenir grand comme toi. Je préfère rester petit parce que quand le vent souffle, il n'attaque que les grands arbres.



– Tu ne veux pas devenir grand, mais si le vent souffle très fort, il risque de m'arracher et alors je tomberai sur toi et je t'écraserai.

– Je n'ai pas peur de mourir. Ne doit-on pas mourir un jour ? Non, moi, je ne veux pas devenir plus grand que toi. Je resterai petit et je porterai des fruits. Si je devenais grand, mes fruits tomberaient sur toi et te feraient beaucoup de mal. Toi, il faut que tu deviennes grand, mais il faut que tu fasses seulement des petits fruits pour qu'ils ne me fassent pas mal en tombant sur moi. Donc toi, reste grand et moi petit.

Il s'arrêta un instant, puis reprit :

– Comme tu seras grand, on te coupera pour fabriquer des pirogues. Tu feras de longs voyages. Moi, je serai toujours petit. On ne m'abattrà pas pour faire des pirogues et je resterai toujours au même endroit.

En colère, Ekômbô s'écria :

–Tu refuses de faire ce que je te demande ? Très bien. Je vais appeler mon frère, Môséngi*, le petit rikio-des-rivières.

Môséngi, le rikio-des-rivières, arriva. Lorsque Ekômbô lui eut rapporté toute la discussion, il lui dit :

– Non, je ne veux pas venir avec toi, Ekômbô. Moi, je veux aller vivre au bord du fleuve. Toi, il vaut mieux que tu restes dans la forêt. Tu parles beaucoup trop. Moi, j'irai au bord de l'eau.

Ekômbô pensa alors : « Si on m'abat pour faire des pirogues, je vais beaucoup souffrir. Il vaut mieux que je suive mon frère, Môséngi, le rikio-des-rivières, et que j'aie, moi aussi, vivre au bord de l'eau. Là-bas, mon frère ne souffre pas. Personne ne vient l'abattre pour faire des pirogues. »

Et il suivit Môséngi au bord du fleuve. Môséngi était mécontent, mais il lui dit :

– Tu ne m'as pas écouté. Tu m'as suivi jusqu'ici. C'est bon, mais restons tranquilles. Moi, je ne veux pas d'histoires parce que tu aimes toujours jeter des fruits sur la tête des amis.

Puis, s'adressant à Môdiki, l'arbre à singes, il lui dit :

– Nous deux, il vaut mieux que nous ne soyons pas comme Ekômbô, le parasolier. Nous allons grandir en nous courbant. Les gens ne voudront pas de nous pour faire des pirogues et ils ne nous abattront pas.

Alors Ekômbô dit :

– Ce n'est pas juste que je sois seul à souffrir. Vous aussi vous allez souffrir. D'abord, toi, Môdiki, l'arbre à singes, quand on ira débrousser pour faire de nouveaux champs, tu resteras tout seul, au milieu. Par la suite, tu seras abattu et brûlé. On t'emportera comme bois de chauffage et les gens t'utiliseront pour faire la cuisine.

Môséngi, le rikio-des-rivières, dit à Ekômbô, le parasolier :

– Moi, je resterai toujours dans l'eau. Je ne veux pas aller dans la forêt. Je veux vieillir dans l'eau et y mourir. C'est l'eau qui va m'abattre pendant la saison des pluies. L'eau arrachera mes racines et je tomberai dedans.

Ekômbô lui répliqua :

– Eh ! Que t'arrive-t-il ? Ne m'avais-tu pas dit que tu ne voulais pas mourir ? Est-ce parce que tu as vu ce qui est arrivé à Môdiki, l'arbre à singes ? Toi, tu vas mourir dans l'eau.

À quoi Môséngi répondit :

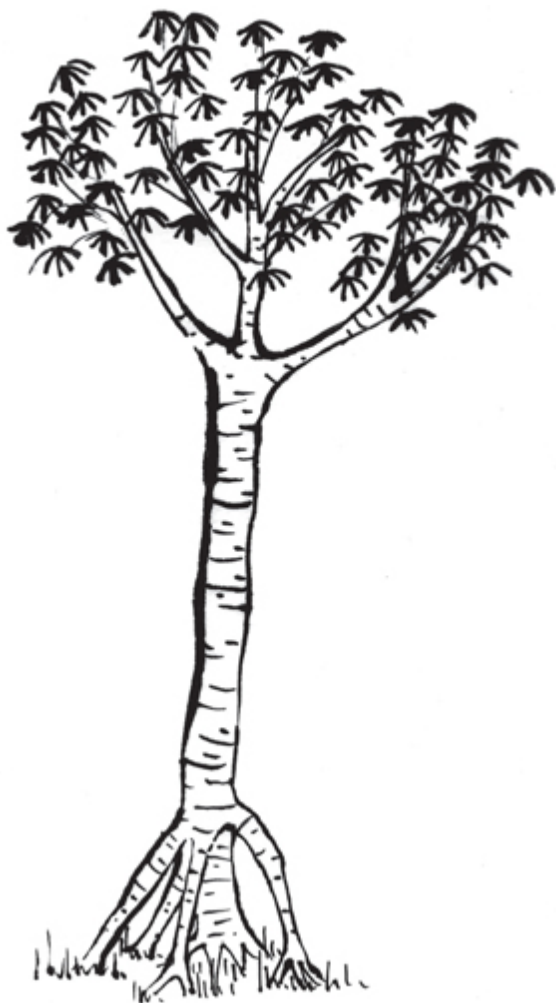
– Je t'ai dit que je ne veux pas mourir dans la brousse. Mais je veux bien mourir dans l'eau.

Môdiki, l'arbre à singes, ajouta alors à l'adresse d'Ekômbô :

– Tu bavardes beaucoup, mais tu n'as aucune nourriture. Moi, Môdiki, l'arbre à singes, j'ai beaucoup de nourriture pour les gens. Quand ils arrivent chez moi, je peux donner à manger aux petits et aux grands. Toi, tu bavardes beaucoup mais tu n'as rien à donner.

Ekômbô répondit :

– Moi, je suis joli. J'ai un feuillage qui a la forme d'une case. Quand les gens passent, ils me voient de loin et disent : « Voilà la case d'Ekômbô, le parasolier. » Toi, Môdiki, l'arbre à singes, les gens ne te voient pas. Tu es trop petit. Et les gens qui mangent chez toi ne peuvent être que des méchants. S'ils étaient bons, comme moi, ils n'iraient pas manger chez toi. Tu es mauvais et c'est pourquoi les petits et les grands qui sont méchants viennent manger chez toi.



12.

Tortue d'eau et l'azobé

Kôlé*, un grand et bel arbre qu'on appelle l'azobé, proposa à Elèngè*, Tortue d'eau, de lutter.

– Tu es beaucoup trop gros, lui dit Elèngè. Je suis tout petit. Je ne veux pas lutter avec toi.

– Mais si. Essayons quand même, insista Kolé.

– Bon. Puisque c'est comme ça, nous irons lutter dans l'eau.

Lorsque Kôlé arriva au bord du fleuve, il dit à Elèngè :

– Je ne vais pas rentrer dans l'eau complètement. Je préfère garder une partie de mes racines sur le bord.

Elèngè le laissa parler sans le contredire mais appela son ami Katô*, le petit crabe d'eau, et lui murmura :

– Il faut que tu m'aides. Quand on commencera à lutter, tu iras creuser des trous sous les racines de Kôlé. Comme ça, on pourra le jeter à l'eau.

Puis, à haute voix, il dit à Kôlé :

– C'est d'accord. Nous allons lutter ensemble, mais dans quelques jours seulement. Il faut que je me repose pour être en forme. Cette lutte va beaucoup me fatiguer.

Kôlé resta au bord du fleuve, attendant qu'Elèngè soit prêt à l'affronter. Pendant ce temps, Elèngè et son ami le petit crabe étaient partis dans l'eau et s'étaient installés sous les racines de Kôlé sans qu'il s'en aperçoive. Ils passaient leur temps à creuser, à creuser.

Au bout de quelques jours, ils avaient déjà déterré plusieurs racines. Alors Elèngè alla trouver Kôlé.

– Patience, Kôlé, lui dit-il. Je suis presque prêt. Dans quelques jours, nous nous battons.

Puis il partit retrouver son ami Katô et ensemble ils continuèrent à creuser. Après plusieurs jours, il sortit de l'eau et s'approcha de Kôlé.

– Voilà. Je suis prêt, lui dit-il. Si tu veux, nous pouvons commencer à nous battre.

Il sortit bien sa tête de sa carapace, courba son cou et demanda à Kôlé de s'en saisir pour qu'ils puissent commencer. Chacun tira de son côté. Elèngè, Tortue d'eau, fit tant et si bien que Kôlé se pencha de plus en plus et finit par tomber à l'eau. Elèngè exulta :

– Tu étais grand et tu as voulu lutter contre moi qui suis tout petit, mais je suis le plus fort. Tes grandes branches plongent dans l'eau, maintenant. Je suis le vainqueur.

Et il appela son ami Katô, le petit crabe d'eau, et sa famille, tous les poissons, tous les coquillages. Il leur dit :

– Vous avez vu ! Il m'avait dit qu'il serait le plus fort mais c'est moi qui ai gagné. Maintenant nous aurons un endroit pour nous abriter.

C'est depuis ce moment-là que les branches de Kôlé trempent dans l'eau et que les poissons, les coquillages, les crabes, les tortues viennent s'amuser dessous.



13.

Le potto et ses courges

Youndé*, le potto, était dans son champ, en train de s'occuper de ses courges lorsque Kôdi*, le singe, vint à passer. Voyant Youndé, il lui demanda :

– Que de courges ! Tu vas toutes les manger ?

– Oui, bien sûr, lui répondit Youndé. Ces courges sont à moi. Elles sont dans mon champ et c'est moi qui ai travaillé. Je ne veux voir personne s'approcher de mes courges. Sinon, attention !



– Quoi ? répliqua le singe. Tu veux m'interdire de manger les courges qui poussent dans ton champ ? Aurais-tu l'audace de dire que tu es capable de m'attraper, alors que tu n'as que ton pouce et seulement trois doigts ?

– Moi, je respecte ce qui t'appartient, dit le potto. Alors je te demande de ne pas venir toucher à mes courges.

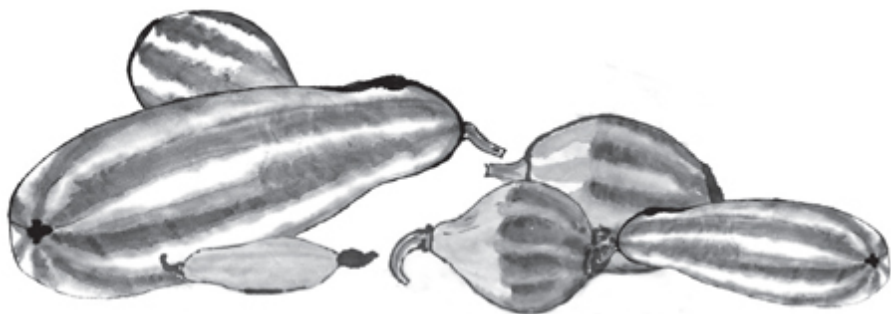
– Je n'ai pas à respecter ce que dit une personne comme toi, dit le singe. Tu perds ton temps. Dans deux jours, je viendrai dans ton champ et je prendrai tes courges.

– Eh, bien, répondit le potto, je t'attends. Viens donc dans deux jours. Mais prends tes précautions. Remplis bien ton estomac parce que ce sera la dernière fois. Tu ne repartiras jamais. Je t'aurai prévenu.

Deux jours plus tard, Kôdi, le singe arriva tout en jacassant pour effrayer Youndé, le potto. Celui-ci, en entendant le cri de son adversaire, alla se cacher dans le plant de courge le plus touffu de son champ, celui qui avait les plus gros fruits. Comme Kôdi ne voyait

personne dans le champ, il se mit à cueillir des courges et à les mettre dans sa hotte. Tout à coup, son regard fut attiré par de magnifiques courges. C'était précisément celles du plant sous lequel Youndé s'était caché. Il s'approcha et commença sa cueillette. Mais, alors qu'il tendait le bras pour se saisir d'une belle courge, Youndé l'attrapa. Kôdi essaya de se dégager mais n'y parvint pas. Il commença alors à se débattre. En vain. Les doigts de Youndé le serraient fortement. Il se débattait tant qu'il pouvait, mais il n'arrivait pas à s'échapper. Alors, il eut si peur de rester prisonnier, qu'il fit ses besoins partout. Pendant trois jours, il lutta. Il finit par s'épuiser et, peu à peu, arrêta de se débattre, et mourut entre les mains de Youndé, toujours bien serrées autour de son bras.

Maintenant, Kôdi était mort. Youndé pourtant ne desserra pas son étreinte et Kôdi se décomposa lentement jusqu'au moment où il ne resta plus que son squelette. Youndé se dit que ce n'était pas de sa faute. Si Kôdi était venu lui demander la permission, il lui aurait donné des courges. Mais comme c'était un pari, Kôdi avait payé. Il était mort. Et pourtant, Youndé ne possède que son pouce et seulement trois doigts.



14.

L'arbre qui voulait atteindre le ciel

Nzondo*, un grand arbre de la forêt s'adressa à Ebakôbakô*, le petit arbre :

– Moi je toucherai le ciel ! lui dit-il.

– Pourquoi veux-tu toucher le ciel ? demanda Ebakôbakô étonné. Qu'est-ce que tu penses trouver là-haut ?

Nzondo continua :

– Je toucherai le ciel. Il faut absolument que je touche le ciel. J'ai un kadi* (aide) et il m'aidera à y arriver.

– Tu iras peut-être toucher le ciel, mais si tu continues à pousser, tu finiras par tomber, lui fit remarquer Ebakôbakô. Tu sais bien que tu n'as presque pas de racines. Tu tomberas et tu viendras me retrouver sur la terre !

Il continua :

– Tu n'es pas comme moi. Moi, j'ai beaucoup de racines. D'ailleurs, c'est pour cela que je suis le chef de la terre.

– Tu es peut-être le chef, mais moi, je serai un géant, répliqua Nzondo. De là-haut, je te regarderai et je verrai comment tu gouvernes. Je pourrai voir tout ce que tu fais !

– Tais-toi donc. Tu parles pour ne rien dire. Tu mériterais une bonne correction, s'écria Ebakôbakô. D'ailleurs un petit doit venir me voir. Quand il arrivera, je lui dirai d'aller te taper !

– Quel est ce petit dont tu me parles ? Qui doit venir me donner des coups ? Personne ne peut m'attraper. S'il veut m'attraper pour me battre, il n'y arrivera pas. Mon corps est trop glissant. Il ne pourra pas s'agripper et il tombera.

Entre-temps, Dibaba*, le petit arbre, était arrivé. Il s'était approché d'Ebakôbakô. Ce dernier, trop occupé à palabrer, ne l'avait pas vu venir.

– Grand-père Ebakôbakô, dit-il, je suis là ! Tu continues à discuter avec Nzondo et pourtant je suis arrivé.

– Ah, tu es arrivé ! Mais le soir tombe. On ne peut rien faire. Reste ici jusqu'à demain matin. Alors, je te dirai ce qu'on fera.

Puis Dibaba s'adressa au kadi de Nzondo :

– Pourquoi restes-tu debout, ainsi ? Viens donc t'asseoir sur mes branches ! Moi, j'ai beaucoup de racines pour qu'on puisse s'asseoir dessus et des branches qui font de l'ombre. Ne reste pas chez Nzondo. Tu y es toujours au soleil. Viens plutôt ici.

Et il continua :

– Est-ce que, au moins, il te donne de quoi manger ?

– Non, répondit le kadi de Nzondo. Chez lui, on meurt de faim. On souffre du soleil et, en plus, il n'y a pas de quoi manger.

– Nzondo est vraiment trop méchant, déclara Dibaba. Il faut trouver un moyen pour l'abattre. Va donc me chercher une machette courte.

Le kadi de Nzondo monta chez lui, prit la machette courte et la rapporta à Dibaba.

Pendant ce temps, Nzondo avait beaucoup bu d'alcool. Il était complètement saoul. Il quitta le ciel et descendit sur terre pour chercher des histoires à Ebakôbakô mais celui-ci ne lui répondit pas. En voyant Nzondo, Ebakôbakô demanda à son kadi :

– Toi qui restes avec Nzondo, tu dois savoir ce qu'il passe sur son corps pour être si glissant et empêcher les gens de monter dessus.

Le kadi lui répondit :

– C'est de l'huile de palme. Il s'enduit le corps d'huile de palme pour que personne ne puisse grimper sur lui.

Ebakôbakô prépara un repas et invita Dibaba et le kadi :

– Venez, nous allons manger et, pendant ce temps, nous discuterons. J'ai des questions à vous poser.

S'adressant au kadi, il lui demanda :

– Est-ce que Nzondo te traite bien ?

– Oh, non ! Il ne fait jamais rien. S'il mange, il veut que je lui essuie la bouche. S'il se soulage, c'est moi qui dois tout nettoyer.

– Il te traite comme un esclave ! s'exclama Ebakôbakô. Est-ce que tu veux vraiment continuer à être son esclave ? Viens ! Nous allons chercher le moyen de l'abattre et quand il sera tombé par terre, nous irons nous asseoir sur lui et nous nous moquerons de lui.

Le lendemain, le kadi de Nzondo retourna chez lui. Nzondo était très en colère. Dès qu'il le vit, il se mit à le réprimander :

– Tu es parti hier et tu n'es pas revenu dormir ici. Pendant que tu étais là-bas, j'ai fait mes besoins et ça traîne encore. J'ai bu de l'eau et il n'y avait personne pour essuyer ma bouche. Où étais-tu ? Que faisais-tu ?

– Je voulais revenir hier soir, mais je me suis enfoncé une épine dans le pied, raconta le kadi. Je ne pouvais plus marcher. Alors j'ai dormi là-bas.

Puis il lui demanda de quoi manger. Mais Nzondo n'écoutait pas. Il continuait à crier :

– D'habitude, tu manges ici. Tu es toujours là. Quand je me soulage, tu nettoies. Tes parents étaient déjà mes serviteurs. Hier, je t'ai appelé pour que tu nettoies mes saletés mais tu n'étais pas là.

– Je vais tout nettoyer, répondit le kadi, mais le chiffon que j'avais apporté hier est resté chez Ebakôbakô. Je vais aller le chercher et je viendrai ensuite essuyer ta bouche.

Le kadi descendit chercher le chiffon, mais avant de remonter, il prit du piment, le pila et en frotta le chiffon. Puis il remonta et essuya la bouche de Nzondo avec.

– Aïe ! Ah-ah-ah ! hurla Nzondo.



Le piment lui brûlait la bouche. Elle était tellement en feu qu'il l'ouvrit toute grande. C'est pour ça que depuis, quand il fait du vent, les branches du haut de l'arbre forment un creux. C'est Nzondo qui ouvre la bouche à cause du piment.

Le kadi n'avait pas attendu. Il s'était empressé de partir. Il alla retrouver Ebakôbakô qui lui dit :

– Puisque tu t'es joué de Nzondo en lui mettant du piment dans la bouche, il ne faut pas que tu restes avec lui, sinon, il te tuera. Reste ici. Prends la machette courte et abats-le. Avec Dibaba, nous allons t'aider. Quand Nzondo sera tombé par terre, on s'assiéra sur lui et on

se moquera de lui.

Le kadi prit la machette courte et commença à couper les racines souterraines de Nzondo pendant que Ebakobako et Dibaba le soulevaient. Rapidement, Nzondo tomba à terre.

Alors Ebakobako jeta une partie de ses racines de l'autre côté du tronc de Nzondo qui était à terre. Il se mit à cheval sur le tronc glissant de Nzondo. Dibaba, lui, fit passer ses branches par-dessus le tronc et s'assit en haut du tronc de Nzondo, tout près des branches. Tous deux se moquaient de Nzondo qui, maintenant, était à terre.

Le kadi, lui, arrangea les branches de Nzondo pour en faire une hutte puis s'adressa à son ancien maître en disant :

– Avant, j'étais ton esclave ; tu étais mon maître. Mais maintenant, c'est moi qui com-mande.

Il s'assit sur le tronc de Nzondo et entonna une chanson :

J'étais l'esclave et je suis devenu le maître.

15.

Le chimpanzé et le petit arbre

Soumbou* était un chimpanzé qui aimait bien se battre. Souvent, il se battait avec des arbres, des arbustes. Un jour, il fit dire à Mômbackambaka*, un petit arbre, qu'il viendrait bientôt lutter avec lui.

Quelque temps plus tard, Soumbou vint trouver Mômbackambaka et lui dit :

– Un jour je t'attraperai et je te ferai tomber. Tu verras !

– Je sais, répondit Mômbackambaka. On m'a transmis ton message. Je t'attends.



Puis il prit un couteau court et l'affûta bien. Il alla creuser un petit trou et mit le couteau dedans, la pointe vers le haut. Ensuite, il recouvrit le tout avec de la terre.

Quand Soumbou vint, le jour convenu pour la lutte, il lui dit :

– Je suis petit et tu es grand, mais tu ne pourras jamais m'arracher de terre avec toutes mes racines. La sueur te couvrira le front avant que tu aies pu m'arracher. Et une partie de mes racines restera en terre.

En entendant ces paroles, Soumbou se mit en colère. Il l'attrapa par les branches et commença à tirer dessus pour essayer de l'arracher. Alors Mômbackambaka se mit à chanter :

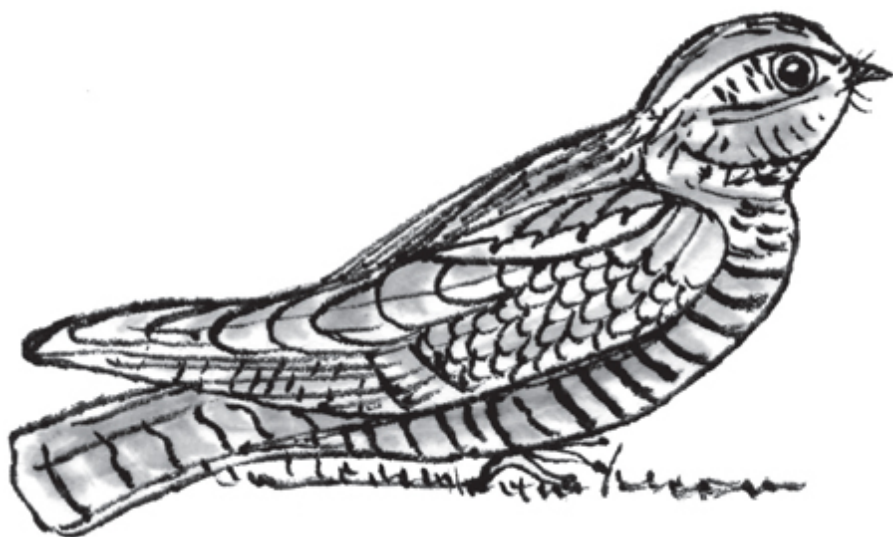
Je te tiens comme le varan tient les arbres !

Soumbou, furieux, tira de toutes ses forces. Il tira si fort qu'il

parvint à arracher une partie des racines et, dans son élan, tomba en arrière. Il se releva en hurlant et en se frottant le derrière. Il était tombé sur le couteau que Mômbackambaka avait planté dans le sol.

En voyant Soumbou s'enfuir en se tenant le derrière, tous les frères de Mômbackambaka se mirent à rire et à applaudir.

C'est depuis ce temps-là que Soumbou a les fesses toutes rouges.



16.

L'engoulevent et le rat

Pôda* était un engoulevent. Esoulou* était un rat. Autrefois, alors que Pôda et Esoulou s'étaient établis dans un campement provisoire pour aller pêcher, ils vinrent à manquer de vivres. Pôda proposa à Esoulou de retourner au campement pour en chercher. Il rapporterait des bananes, du manioc, tout ce dont ils avaient besoin. Il proposa à Esoulou d'emmener avec lui son enfant. Ainsi, il ne manquerait de rien. Ils reviendraient ensemble dans peu de temps. Esoulou reverrait bientôt son enfant.

Pôda partit au campement, emmenant avec lui l'enfant d'Esoulou. Mais au lieu de revenir en brousse quelques jours plus tard comme prévu, il ne reparut pas. Esoulou attendit leur retour. En vain. Plusieurs jours plus tard, ils n'étaient toujours pas de retour. Pôda avait emmené l'enfant d'Esoulou au campement, mais au lieu de revenir pêcher comme il l'avait dit, il était resté au campement. Pôda et l'enfant d'Esoulou y étaient depuis maintenant de très nombreux jours. Esoulou qui attendait toujours au campement de pêche était de plus en plus en colère. Il parlait tout seul en disant :

– Pôda a emmené mon enfant au campement. Ils ont passé deux mois là-bas. Il faut qu'il ramène mon enfant.

Puis Esoulou se mettait à chanter une chanson pour demander à Pôda de lui ramener son enfant :

Pôda, ramène mon enfant !

Pôda, ramène mon enfant !

Mais Pôda ne revenait toujours pas. Alors Esoulou quitta la brousse et le campement provisoire, et revint au campement voir ce qui se passait. Arrivé au campement, Esoulou se jeta sur Pôda et lui prit son enfant. Puis il alla chercher du bois de chauffage, fit un grand feu et jeta Pôda dedans, en lui disant :

– Toi, Pôda, puisque tu aimes tellement rester au campement, eh bien, tu y resteras toujours. Tu vas te métamorphoser en oiseau qui restera toujours dans le champ. Tu y seras après le passage du feu de brousse. Tu iras faire ton nid dans les vieux troncs d'arbre qui restent au milieu du champ après le débroussaillage par le feu. C'est là que tu vivras. Moi, je m'en vais. Je retourne en brousse.

Il prit son enfant et repartit pour toujours dans son campement de la brousse.



Panthère et Céphalophe bleu

Un jour, il y a très longtemps de cela, Embôngô*, Panthère, dit à Mbôlôkô*, Céphalophe bleu :

– J’ai épousé une femme là-bas, mais la femme que j’ai épousée ne m’aime pas. Viens avec moi dans le campement de ma femme. Tu y épouseras une femme, toi aussi.

Mbôlôkô réfléchit longtemps. Il pensait : « Peut-être qu’Embôngô est en train de me mentir. Je ne sais pas. »

Finalement, Mbôlôkô accepta d’aller avec Embôngô et, sans dire un mot, ils partirent. Ils marchèrent longtemps, longtemps et, avant d’arriver au campement, ils s’habillèrent. Embôngô, la panthère, mit de beaux vêtements et Mbôlôkô fit de même. Puis ils se remirent à marcher. Embôngô, en marchant, faisait un bruit très particulier : *touou touou frrr tou*. Et quand Mbôlôkô marchait, on entendait : *Kô ba ndôli ndôli ndôli*.

Alors que Mbôlôkô était en train de marcher, Embôngô le regardait. Il le regarda un long moment. Il était comme paralysé. Puis il dit :

– Mon Oncle, je trouve tes vêtements très beaux. Ils me plaisent beaucoup. Tu devrais me les donner puisque c’est moi qui suis ton frère aîné.

Sans discuter, Mbôlôkô se déshabilla et donna ses vêtements à Embôngô. Embôngô mit les vêtements de Mbôlôkô. Mais il se rendit compte que sa marche ne changeait pas. Il fai-sait toujours les mêmes bruits en marchant : *touou touou frrr tou*.

Mbôlôkô mit les vêtements d’Embôngô, mais quand il se mit à marcher, il faisait les mêmes bruits qu’avant : *kô ba ndôli ndôli ndôli*.

Embôngô qui marchait devant se retourna et regarda longuement Mbôlôkô. Il se disait : « Même si nous échangeons nos vêtements, on nous reconnaîtra à cause des bruits que nous faisons en marchant. Ce sera toujours pareil. Autant lui laisser ses vêtements. »

Embôngô proposa donc à Mbôlôkô de reprendre ses vêtements. Ils firent à nouveau l’échange et repartirent.

Lorsqu’ils arrivèrent au campement, dans la belle-famille d’Embôngô, toutes les jeunes filles vinrent vers Mbôlôkô. Toutes les vieilles femmes du campement allèrent avec Embôngô. Embôngô était assis là, tranquillement. Il regardait Mbôlôkô hargneusement. Mbôlôkô, lui, était de l’autre côté du campement. On lui avait apporté

un siège, mais il avait refusé en disant :

– Donnez-moi plutôt le morceau de bois qui se trouve là-bas.

On était allé chercher une chaise longue et on l'avait proposée à Embôngô qui, lui, s'était assis. Il s'était calmé et n'était plus jaloux de Mbôlôkô. Il était là, confortablement assis. Mbôlôkô, lui, se tenait debout. On alla chercher une natte qu'on étala par terre et on proposa à Mbôlôkô de s'y asseoir. Mbôlôkô refusa en disant :

– Je ne veux pas m'asseoir là-dessus.

Mbôlôkô répéta qu'il voulait qu'on lui donne le morceau de bois qui se trouvait là-bas dans l'autre coin. Tous, dans le campement des beaux-parents, étaient très étonnés. Ils disaient :

– Qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà quelqu'un qui vient chez nous et à qui nous présentons une chaise pour s'asseoir et il n'en veut pas. Il veut seulement un morceau de bois ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Finalement on alla chercher la chaise longue que les aïeux appelaient ngboloko* et on la proposa à Mbôlôkô. Cette fois, Mbôlôkô consentit à s'asseoir dessus.

Alors que Mbôlôkô se reposait, Embôngô commença à lui donner des conseils. Il lui dit :

– Mon Oncle, il faut que tu sois vigilant. Il faut que tu surveilles bien tes femmes. Moi, ce n'est pas important. Je suis simplement venu t'accompagner. Mais toi, tu dois bien garder tes femmes. Moi je vais aller passer la nuit chez ma vieille femme qui habite au bout du campement, là-bas. Je te laisse. Bonne nuit.

Une fois Embôngô parti, Mbôlôkô partit lui aussi avec ses femmes.

Mbôlôkô ne dormait pas. Il réfléchissait. Mbôlôkô était très malin. Il pensait que certainement, cette nuit-là, Embôngô allait venir et que quelque chose allait se passer. Maintenant il était là en train de somnoler.

Au milieu de la nuit, Embôngô arriva, entra doucement dans la hutte et contempla le couple endormi. Il pensa : « La personne qui porte le malambalamba*, le pagne en fibres de raphia pour danser, est une femme. » Alors il prit la peau sur laquelle le couple était endormi et l'enfonça dans la bouche de la jeune fille. Puis il souleva sa tête et avec son couteau, égorgea la fille. En fait, ce n'était pas un couteau. Il avait égorgé la jeune fille avec ses griffes. Mais Embôngô les appelait *gobodi** (serpette). Après avoir égorgé la jeune fille, Embôngô sortit de la hutte. Mbôlôkô le suivit et commença à chanter :



*Toi, la panthère, tu as une grande gueule
mais aujourd'hui, tu vas voir !*

Pendant tout le reste de la nuit, Mbôlôkô a chanté cette chanson. Il l'a chantée jusqu'au matin. Le matin, Embôngô a dit à Mbôlôkô :

– Allons à la forge pour fabriquer des couteaux et des sagaies que nous offrirons à nos beaux-parents.

Ils allèrent à la forge où on fabrique les couteaux et les sagaies. Alors qu'il était devant les soufflets de la forge, en train de les activer, Mbôlôkô se mit à chanter :

*Kômbô touhtouhtouhtouhtouh,
kômbô toutoutoutoutoutou,
mon oncle a tué quelqu'un.*

Quand Embôngô entendit les paroles de la chanson, il fit un signe des yeux à Mbôlôkô pour lui dire d'arrêter mais Mbôlôkô continua à chanter. Une vieille femme qui était à côté d'eux, entendit la chanson. Et pensa : « Ah ! La jeune fille qui a passé la nuit avec Mbôlôkô est toujours levée à cette heure-ci. Il est déjà tard et elle n'est pas encore sortie. Quelque chose a dû arriver. » Elle appela un enfant et lui dit :

– Va secrètement dire à la maman de la jeune fille qui a dormi avec Mbôlôkô qu'il faut qu'elle aille voir si sa fille est réellement endormie.

Quand la maman entendit le message de l'enfant, elle envoya son

autre fille, la petite sœur de la femme de Mbôlôkô. La petite sœur rentra dans la hutte et vit du sang qui coulait sur le lit. Le lit était inondé de sang. Il y avait du sang partout. En voyant cela, l'enfant poussa un grand cri et appela sa mère :

– Maman ! On a tué ma sœur !

En entendant cela, la maman lui dit :

– Du calme. Ne crie pas.

Et elle rentra dans la hutte. Elle vit que sa fille était morte. À son tour, elle poussa un grand cri puis hurla :

– Il faut tuer Embôngô et Mbôlôkô !

En entendant cela, Embôngô voulut sauter sur Mbôlôkô pour l'attraper. Mais Mbôlôkô lui dit qu'il avait, depuis longtemps déjà, tracé un chemin pour pouvoir s'enfuir. Ils n'avaient qu'à le suivre. Le chemin que Mbôlôkô avait tracé pour Embôngô prenait la direction d'un grand arbre, le kapokier qu'on appelle kéla. Le chemin que Mbôlôkô avait tracé pour lui-même était une petite piste qui menait jusqu'à la rivière. Dans la rivière, Mbôlôkô avait préparé un arbre qu'on appelle ékélé*. Ce tronc d'arbre lui servirait de pirogue.

Embôngô et Mbôlôkô partirent en courant. Chacun prit la direction du chemin que Mbôlôkô avait tracé. Embôngô se dirigea vers la piste que Mbôlôkô avait tracée pour lui et il rentra directement dans un grand trou qui se trouvait dans le grand kapokier. Quant à Mbôlôkô, il prit la fuite en direction de la rivière et se hissa sur l'arbre qu'il y avait placé. Arrivé de l'autre côté de la rivière, il cria aux gens du campement :

– Il faut tuer Embôngô. C'est lui qui a égorgé la jeune fille.

Puis il continua son chemin. Les gens du campement poursuivirent Embôngô. Ils le trouvèrent dans le trou du kapokier. Embôngô ne pouvait plus fuir. Ils le tuèrent.



18.

Le naja noir et la grosse mouche

Dibitô*, le naja noir, était parti pour aller chercher des ignames que l'on appelle *ésouma**. Tout en marcant, il chantait.

Après avoir creusé et ramassé les ignames, il les mit dans sa hotte et partit les laver. Au moment où il commençait à les laver, Kpôkilou*, la grosse mouche, arriva. Kpôkilou avait une sagaie très large. Pendant que Dibitô lavait ses ignames, Kpôkilou se tenait derrière lui et le regardait hargneusement mais lui, Dibitô, ne le remarquait même pas. Quand il le vit, il se mit à trembler et lui dit :

– Qu'est-ce que tu es venu chercher ici ? Pourquoi es-tu venu sans bruit derrière moi ? Pourquoi ne dis-tu rien ? Pourquoi me regardes-tu aussi méchamment ? Vraiment, ça ne me plaît pas du tout.

Kpôkilou ne répondit même pas. Dibitô se mit à insulter Kpôkilou et acheva en disant :

– Je n'ai peur d'aucun des animaux féroces de la brousse. Alors, pourquoi viens-tu m'embêter ?

Kpôkilou ne répondait toujours pas. Il se tenait sans bouger et regardait méchamment Dibitô. Quand Dibitô arrêta de parler, il lui dit :

– Hé, toi ! Qu'est-ce que tu peux avoir comme chair ? D'après ce que je vois, tu n'as que la peau et les os. Les éléphants et les autres animaux, eux, ont beaucoup de chair. Et même avec toute leur chair, si moi, Kpôkilou je leur donne un coup de ma sagaie, ils vont mourir. Mais toi, Dibitô, tu es seulement cousu d'os.

Et Kpôkilou ajouta :

– Toi, Dibitô, si je te pique, tu vas mourir et pourrir sur place. Et tu oses quand même m'adresser la parole ! Vraiment, si tu parles, à l'instant même, je te piquerai.

En entendant cela, Dibitô prit peur et s'enfuit. Après avoir couru longtemps, il arriva au campement des potamochères, ngouia*. Il leur dit :

– Attention ! Kpôkilou est venu de la brousse et il m'a dit qu'il allait venir ici. Les éléphants et tous les animaux féroces qui se trouvent en brousse, s'il les pique, ils meurent immédiatement. Alors vous, les potamochères, qui avez beaucoup de graisse, si vous ne voulez pas mourir aujourd'hui, partez vite. Moi je m'en vais. Attention à vous. Au revoir.

Et Dibitô continua son chemin en courant. Les potamochères le

suivaient. Il arriva au campement des môtômé*, les céphalophes à fesses noires, et les avertit aussi. Puis il continua à courir, suivi des potamochères et des céphalophes à fesses noires.

Il arriva au campement des céphalophes bleus, mbôlôkô*, et il leur raconta tout ce que Kpôkilou lui avait dit. Puis il repartit toujours en courant, suivi des potamochères, des céphalophes à fesses noires et des céphalophes bleus.

Il alla au campement des buffles, *mboko**. Il les avertit et repartit en courant, suivi des potamochères, des céphalophes et des buffles.

Le dernier campement était celui des éléphants, nzokou*. Quand il arriva là-bas, il leur dit :

– Moi, je m'en vais sinon Kpôkilou va me tuer. Il m'a dit qu'en arrivant chez vous, il va vous piquer et vous allez mourir.

Tous les éléphants prirent la fuite et, en courant, ils faisaient beaucoup de bruit parce qu'ils cassaient des branches. L'une d'elles tomba sur le fils d'Ekô*, le francolin, l'oiseau qui crie toujours : HA HOOOooo HA HOOOooo. L'éléphant alla trouver Ekô et lui expliqua pourquoi son fils était mort :

– Je partais en courant parce que Dibitô est venu nous informer que Kpôkilou lui a dit qu'à partir d'aujourd'hui il ne veut plus voir des animaux dans la brousse. Il veut piquer tout le monde et celui qu'il a piqué va mourir et pourrir. Alors, nous autres, nous partons.

Et il repartit en courant.

Mais Ekô, le francolin, était très en colère. Il alla voir son oncle Kômba qui était un grand chasseur d'éléphants, et il lui dit :

– Toi, Kômba, écoute-moi. Pendant toute ta vie, lorsque tu rencontreras un éléphant, il faudra que tu le tues. Il a tué mon enfant. Comme ça, je serai vengé et j'aurai toujours un morceau de sa viande à manger.

Kômba partit et, par un coup de chance, il tua un éléphant. Il attendit Ekô qui devait venir manger de la viande de l'éléphant, mais en vain. Ekô ne vint pas. Kômba l'attendit encore, mais en vain. Ekô ne vint pas et, finalement, Kômba rentra au campement.



Quand Ekô apprit que Kômba avait tué un éléphant, il vint et demanda des explications. On lui dit que c'était vrai, Kômba avait bien tué un éléphant, mais il l'avait attendu en vain. Et comme il ne venait pas, il était revenu au campement.

En entendant tout cela, Ekô était très en colère. Il appela Môngzémbé*, le râle à pattes rouges, puis Dikèmè*, la pintade huppée, puis tous les oiseaux qui vivent dans la brousse. Il appela aussi tous les animaux comme Nganda*, la mangouste noire, et Ekôlôkôndô*, la fourmi.

Une fois que tous les oiseaux et les animaux qu'il avait appelés furent rassemblés, Ekô les amena à l'endroit où Kômba avait tué l'éléphant. Il demanda aux fourmis Ekôlôkôndô et Kèkèlèndè de jouer du petit tambour. Il demanda à Nganda, la mangouste noire, de jouer du gros tambour. Il était très content parce que son oncle Kômba n'avait pas mangé toute la viande de l'éléphant. Il en avait laissé une bonne partie. Ekô était très content et il riait. Il demanda à tous ceux qui étaient présents de jouer de la musique pour lui permettre de manger l'éléphant. Il fallait qu'ils jouent bien de la musique pour le stimuler. Il allait manger beaucoup de viande.

Tous les oiseaux et les animaux présents se mirent à chanter. Ekô était très content. On lui jouait de la musique et ça lui permettait de bien manger la viande.

Mais de loin, son oncle, Kômba, entendit la musique. Il se dit : « Mais, comment ? Il y en a qui jouent de la musique. Ils sont à côté du reste de l'éléphant que j'ai abattu. »

Pendant ce temps, Ekô continuait toujours à manger. Pour lui, on chantait, on battait des mains et ça lui permettait de bien manger les morceaux de la chair pourrie de l'éléphant. Et ça lui faisait très plaisir. Tout le monde chantait. Kômba qui, de loin, entendait tous ces chants, se dit : « Il faut que j'aille passer la nuit avec ces gens-là. »

Il quitta son campement et se rendit à l'endroit où il entendait la musique. En cours de route, il continuait à entendre la musique. Ça résonnait très bien. Il était content. Il allait pouvoir arriver à temps.

Quand Kômba arriva à l'endroit où il avait laissé la viande de l'éléphant, Ekô, le francolin, qui avait invité tous les autres oiseaux et les autres animaux à venir chanter, s'empessa de se cacher. Il rentra dans l'orbite de l'œil de l'éléphant pourri et laissa les autres oiseaux et les autres animaux tout seuls.

Kômba demanda :

– Qui vous a invités à manger les restes de ma viande ?

Très en colère, il attrapa le premier qui était à côté de lui. C'était l'oiseau Môngzémbé, le râle à pattes rouges. Il prit un peu de la pâte rouge ngôlé* qu'il avait apportée avec lui. Il en frotta les pattes de

Mônzémbé puis jeta ce dernier au loin en lui disant :

– À partir d’aujourd’hui, toi, Mônzémbé, tu auras toujours cette couleur-là.

Puis il prit un peu de peinture noire ndémbé*. Il attrapa Nganda, la mangouste noire, et en frotta tout son corps. Il jeta Nganda au loin en lui disant :

– Toi, à partir d’aujourd’hui, tu t’appelleras Nganda et tu garderas cette couleur noire.

Après, ce fut le tour de Dikèmè, la pintade huppée. Il l’attrapa, mit de la peinture noire ndémbé sur son corps, puis prit du kaolin mbou* et fit de petits points sur tout son corps. Il le jeta au loin en lui disant :

– Toi, Dikèmè, tu auras toujours cette couleur tachetée.

Après, il attrapa Ekôlôkôndô, la fourmi. Il prit une corde et l’attacha autour de son ventre. Puis il la serra bien fort. La chair d’Ekôlôkôndô qui était dans la partie de son ventre qu’il serrait remonta et Ekôlôkôndô eut la poitrine large et la taille très serrée. Alors, il le jeta au loin en lui disant :

– Eh bien, comme ça, tu seras très beau !

Après Ekôlôkôndô, il attrapa Kèkèlèndè, l’autre fourmi. Il attacha une corde autour de sa taille et la serra fortement. Kèkèlèndè eut, lui aussi, une poitrine large et une taille très fine. Puis Kômba écrasa Kèkèlèndè qui devint tout petit. Il le jeta au loin en lui disant :

– Toi aussi Kèkèlèndè, tu seras très beau avec cette poitrine large !

Enfin, Kômba alla attraper Ekô qui s’était caché dans l’orbite de l’œil de l’éléphant. Il tira longtemps sur ses pattes. Ekô résistait. Il ne voulait pas sortir. Il s’accrochait. Alors, Kômba tira plus fort. Les pattes d’Ekô s’allongèrent et devinrent très minces, puis il finit par sortir. Kômba prit quelques-unes de ses plumes et les enfonça là, sur son derrière, et il le jeta au loin en disant :

– C’est toi qui avais appelé tous les oiseaux et les animaux. C’est toi qui étais le meneur. Eh bien, à partir de maintenant, tu auras des pattes toutes minces. Comme ça, tu seras très beau, toi aussi !



À propos du mariage



19.

Tôlé à la recherche des femmes

Autrefois, il y avait un homme qui s'appelait Tôlé. Autrefois, il n'y avait pas de femmes.

Chaque matin Tôlé partait en brousse, à la recherche des femmes. Il cherchait partout, mais en vain. Il ne trouvait personne. Il ne trouvait que les gros fruits de pômbé*. Il enlevait une partie de la chair du fruit et il le pénétrait.

Tôlé passait tout son temps à fouiller la brousse. Il passait tout son temps à chercher des femmes, mais il n'en trouvait aucune. Il continuait toujours à prendre des fruits de pômbé, à enlever une partie de la chair et à les pénétrer, quand un jour, il entendit, de loin, des voix de femmes. Il s'approcha. Elles étaient sous un arbre. Elles avaient attaché une liane à un arbre et y avaient accroché un morceau de bois ; et elles se balançaient. Du matin au soir, elles passaient leur temps à se balancer.

Les femmes chantaient. La chanson qu'elles chantaient était pour lui, Tôlé. Quand Tôlé entendit cette chanson, il sentit son cœur battre très fort. Il voulut à tout prix attraper une femme et se mit à courir. Mais quand il arriva à l'endroit où elles se balançaient, elles avaient toutes disparu. Elles étaient rentrées sous terre. Tôlé se cacha pour voir si elles n'allaient pas revenir.

Au bout d'un certain temps, elles réapparurent. Il essaya à nouveau d'en attraper une, mais, une fois encore, quand il arriva à l'endroit où elles étaient, elles étaient déjà toutes reparties dans la terre.

Plusieurs fois dans la journée, il les vit. Il faisait tout ce qu'il pouvait mais jamais ne réussissait à retenir une femme. À la tombée du jour, il retourna au campement. Il était toujours sans femme. En

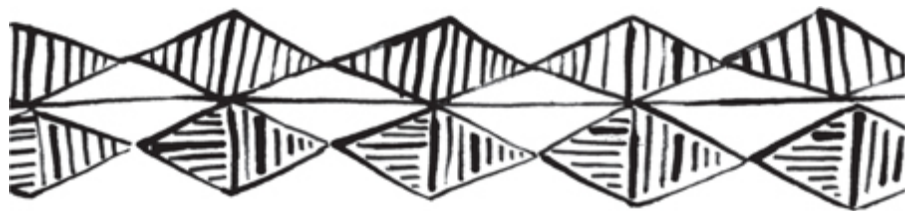
arrivant là-bas, il raconta ce qui s'était passé.

– Je n'y arrive pas, dit-il. Je ne sais pas comment faire. Je suis parti à la recherche des femmes mais je ne suis pas arrivé à en attraper une.

Tôlé décida que le lendemain, de très bonne heure, tout le monde partirait pour aller installer un nouveau campement à l'endroit où les femmes apparaissaient. Avant de partir, Tôlé alla consulter un devin-guérisseur qui s'appelait Ngômba*, l'athérure. Il voulait savoir comment faire pour empêcher les femmes de repartir sous terre. Ngômba lui répondit qu'il devait aller chercher du miel dans un grand récipient et revenir le lendemain matin avec ce miel. Il lui préparerait des « remèdes magiques » qui lui permettraient de savoir où les femmes se trouvaient et comment les faire venir.



Le lendemain matin, Tôlé apporta le miel à Ngômba. Tous étaient là. Tout le monde se mit à chanter. Ngômba commença à danser. Il dansa longtemps, longtemps, longtemps, puis il dit à Tôlé que les jeunes femmes allaient bientôt arriver. Il prit un bâton et alla taper à un endroit sur le sol. C'était la toiture de la hutte des femmes. Cette toiture était trouée. Aussi, dès qu'il commença à taper avec son bâton, les jeunes femmes commencèrent à sortir par les trous. Tôlé que Ngômba avait prévenu de l'arrivée des femmes, essaya de les attraper mais il n'arriva pas à les retenir toutes. Il réussit seulement à en attraper trois. Les autres s'enfuirent. Elles se métamorphosèrent en oiseaux et s'envolèrent.



20.

Les deux Zôla

Ils étaient deux amis. Tous deux s'appelaient Zôla. Le premier avait dit au second que si, au cours de leur vie, l'un des deux mourait, l'autre devrait venir le ressusciter. Le second promit. Puis ils se séparèrent. L'un partit avec ses beaux-parents à la chasse ; l'autre suivit ses parents.

Lorsque le premier Zôla mourut, on informa le second que son compagnon était mort. Il décida aussitôt de partir. Il se disait : « Non, je ne peux pas le croire. Mon compagnon Zôla n'est pas mort. Il faut que j'aille voir sa tombe. »

Il se rendit au campement où vivaient son ami Zôla et ses beaux-parents. Arrivé sur place, il doutait encore de sa mort, mais quand il vit la tombe, il ne douta plus. Maintenant il était sûr que son ami Zôla était bien mort. Ses beaux-parents étaient partis établir un autre campement, ailleurs. Avant de partir, ils avaient nettoyé tout ce qu'ils avaient enlevé pour préparer et creuser la tombe et ils avaient balayé le campement.

Alors Zôla alla puiser de l'eau et la mit de côté dans une bassine. Il en aurait besoin pour la-ver Zôla quand il sortirait de la tombe. Il alla aussi cueillir des feuilles pour préparer des « remèdes magiques ». Quand tout fut prêt, il appela :

– Zôla !

Mais Zôla ne répondit pas.

Il appela encore :

– Zôla !

Zôla ne répondit toujours pas. Une troisième fois, il appela :

– Zôla !

Puis il commença à chanter. Après avoir chanté, il appela encore deux fois :

– Zôla ! Zôla !

Zôla ne répondit toujours pas.

Lorsqu'il l'appela pour la troisième fois, il entendit un gémissement dans le trou : « Hmm ». Il continua à chanter.

Alors, il vit apparaître la tête de Zôla qui sortait de la tombe. Aussitôt, il l'attrapa et tira de toutes ses forces. Il tira Zôla hors de la tombe puis il alla le laver. Il lui apporta de nouveaux vêtements et lui donna à manger et lui dit qu'il ne l'amènerait pas tout de suite au campement de ses beaux-parents parce qu'il était très maigre.

Il alla lui chercher de quoi manger : du miel, des ignames, des taros. Après trois jours, comme Zôla était en meilleure santé, il l'accompagna chez ses beaux-parents.

Quand ils arrivèrent au campement, tout le monde regarda Zôla en s'écriant :

– Voilà Zôla qui était mort et maintenant il est ressuscité. Il vient avec son ami.

Zôla qui était allé chercher son ami dans la tombe leur dit :

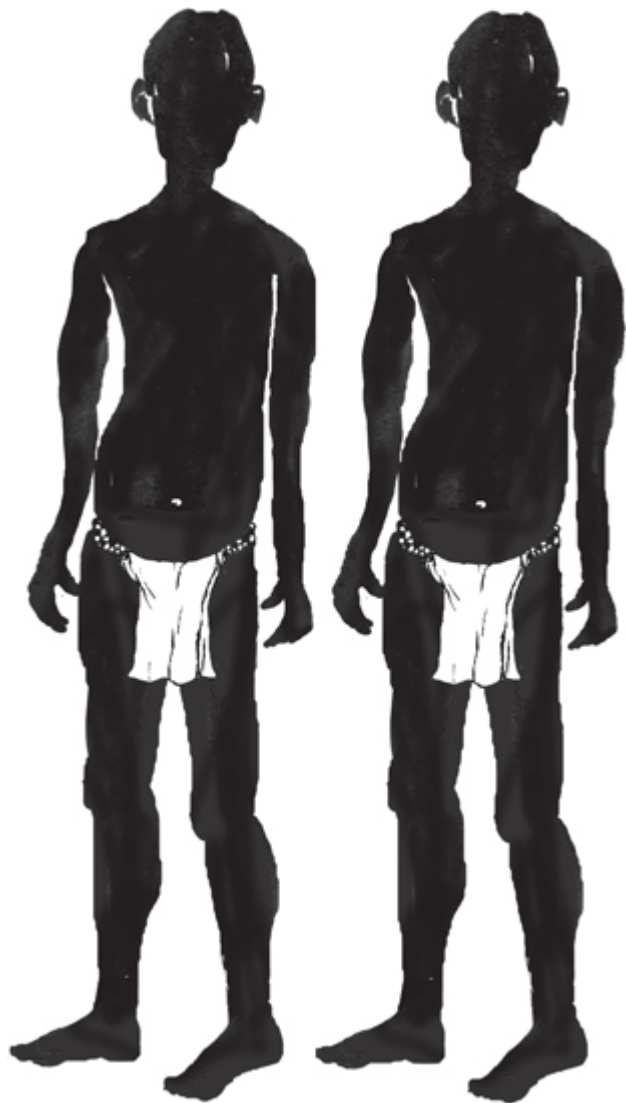
– Voilà, j'avais promis à Zôla que si, un jour, il mourait, j'irais le ressusciter. Ce que j'avais promis, je l'ai fait. Et maintenant, il est à nouveau vivant. Le voici. Je vous le rends et moi, je m'en vais.

Quelques jours plus tard, le second Zôla tomba, lui aussi, gravement malade et mourut. On envoya quelqu'un pour avertir le premier Zôla que son ami était mort. En écoutant cela, Zôla dit :

– Ce n'est pas vrai. Zôla ne peut pas être mort.

Avec sa femme, il vint au campement de son ami et vit sa tombe. C'était sûr. Zôla était bien mort. Il se mit à pleurer. Sa femme et lui pleurèrent longtemps. Puis il cessa de pleurer. Il vit que le campement était vide et propre. On avait nettoyé tout ce qui avait été enlevé pour préparer et creuser la tombe et le campement avait été balayé. Alors, comme tout le monde avait quitté le campement et qu'il était seul, il eut peur et, au lieu de rester et ressusciter son ami, il s'en retourna chez lui.

Le lendemain, il revint accompagné de sa femme. Ils apportaient de la pâte rouge *ngôlé** et tout ce dont il avait besoin pour danser. Comme l'avait fait son ami, il balaya tout autour de la tombe, alla puiser de l'eau et cueillit des feuilles pour préparer des « remèdes magiques ». Il se demandait comment il allait pouvoir réveiller son ami alors qu'il n'était pas habitué à voir des Esprits.



Au moment où il se disait que son ami ne pouvait pas être mort, que ce n'était pas possible, il entendit un bruit qui venait d'en haut et subitement, il eut peur. Il allait s'enfuir, mais il resta et appela par deux fois :

– Zôla ! Zôla !

En vain. Lorsqu'il l'appela pour la troisième fois, il entendit un gémissement du fond du trou. Alors il dit :

– Vraiment, moi, ton ami, je suis venu. Tu m'avais ressuscité de la mort. C'est à mon tour de le faire pour toi.

Et il se mit à chanter.

Après avoir chanté, il appela Zôla deux fois. Zôla ne répondit pas. Puis il l'appela pour la troisième fois et Zôla commença à remonter de

la tombe. Soudain, sa tête apparut. Mais au lieu de rester et de tirer son ami hors du trou, Zôla prit peur et s'enfuit.

Alors qu'il s'enfuyait, il entendait son ami Zôla qui l'appelait en disant :

– C'est moi qui t'ai ressuscité de la mort et maintenant tu me joues ce sale tour. Reviens me chercher, Mon Frère ! Ne me laisse pas comme ça.

Mais malgré ses lamentations, son ami Zôla était déjà loin. Il ne revint pas le chercher.



21.

Le sexe mâle et le sexe femelle

Le sexe mâle et le sexe femelle étaient bons amis. Un jour, le sexe mâle dit au sexe femelle :

– Il faut qu'on aille chercher un endroit pour établir notre campement.

Le sexe femelle était d'accord. Ils partirent, trouvèrent un endroit qui leur convenait et firent un campement. C'était l'époque pendant laquelle il faut défricher la forêt pour préparer les champs. Le sexe mâle et le sexe femelle partirent chacun de leur côté débrousser une plantation. Le sexe femelle avait choisi un endroit très riche, où la terre était bien humide. Il avait décidé de faire là sa plantation. Mais le sexe mâle s'y opposa en disant :

– Non, va faire ta plantation là où il y a des graviers. Ici, c'est ma place. C'est moi qui commande. Va faire ta plantation là où il y a des graviers.

Chacun prépara sa plantation et planta du maïs, du manioc amer, du manioc doux, des ignames, des bananes, un grand nombre de plantes. Quand vint le moment de récolter, le maïs du sexe mâle ne donnait rien. Il ressemblait à des roseaux. Dans le champ du sexe femelle, par contre, c'était l'abondance. On pouvait ne manger qu'un seul épi de maïs et c'était suffisant tant il était gros.

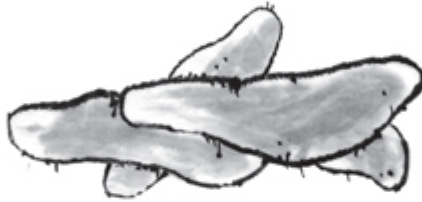
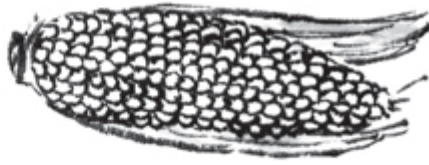
Comme il ne pouvait rien récolter dans sa plantation, le sexe mâle traça une piste pour arriver dans la plantation du sexe femelle et voler sa nourriture pendant qu'il pleuvait. Mais le sexe femelle avait un serviteur. Celui-ci, en revenant de la plantation, avertit le sexe femelle en disant:

– Il y a quelqu'un qui va voler toujours des choses dans votre champ. Je ne sais pas qui c'est.

Le sexe femelle répondit à son serviteur :

– Nous ne sommes pas nombreux ici, dans notre campement. Ce sera facile de découvrir celui qui vient chaque fois voler ma nourriture dans ma plantation.

Le sexe femelle donna une corde à son serviteur et lui dit d'aller tendre un piège à l'endroit où celui qui venait voler dans le champ avait laissé ses empreintes. Justement, ce jour-là, il avait beaucoup plu. Le serviteur partit tendre un piège.



Le sexe mâle avait pris sa hotte et était parti comme d'habitude pour voler de quoi manger. Mais il ne fit pas attention au piège et se fit attraper. Dans le campement, on l'attendit en vain. Comme il ne revenait pas, finalement, le sexe femelle dit à son serviteur d'aller voir s'il n'était pas dans le champ. Il continua :

– Va voir notre piège. Il est peut-être tombé dedans.



Arrivé au champ du sexe femelle, le serviteur vit le sexe mâle attrapé par le piège. Il s'était débattu en vain. Il était presque à l'agonie. Le serviteur revint en courant avertir le sexe femelle que le sexe mâle avait été attrapé par le piège.

– C'est bien le sexe mâle qui vole chaque fois notre récolte, dit-il.

Le sexe femelle et son serviteur transportèrent le sexe mâle jusqu'au campement. Ils firent chauffer de l'eau pour le soigner, le frictionnèrent, mais rien n'y faisait. Il était vraiment très malade. Alors, le sexe femelle alla consulter un guérisseur.

Le guérisseur reprocha au sexe femelle d'avoir tendu un piège pour attraper le voleur. Maintenant, le sexe mâle allait très mal. C'était très grave. Malgré tous les traitements du guérisseur, le sexe mâle ne guérissait toujours pas. Le sexe femelle alla consulter d'autres guérisseurs, mais aucun n'arriva à le guérir.

Finalement, le sexe femelle alla voir encore un autre guérisseur. C'était Tèndè*, le souimanga. Tèndè dit au sexe femelle que c'était le cas le plus grave qu'il ait eu à traiter jusqu'à ce jour, parce que le sexe mâle ne soulevait même pas la tête. Et il ajouta que si, par hasard, le sexe mâle mourait, le sexe femelle serait, lui aussi, condamné à mourir. Il ne restait qu'un seul remède. Il fallait qu'ils aillent tous les deux dormir dans le même lit et qu'ils se serrent poitrine contre poitrine. Il fallait que le sexe femelle n'ait pas peur du sexe mâle à cause de sa maladie. Enfin, Tèndè recommanda au sexe femelle de venir l'avertir, le lendemain, si le sexe mâle ne soulevait pas la tête. C'était le dernier remède qu'il pouvait donner.

Le sexe femelle revint au campement et fit comme le guérisseur lui

avait dit. Il se serra contre le sexe mâle. Au moment où ils étaient bien serrés l'un contre l'autre, le sexe mâle souleva la tête. En voyant cela, le sexe femelle écarta les jambes. Le sexe mâle le pénétra. Le sexe mâle était guéri. C'est pourquoi on dit que c'est le seul moyen de soigner le sexe mâle.

Si le sexe mâle est malade et si le sexe femelle s'approche de lui pour s'amuser avec lui et qu'il ne soulève pas la tête, c'est qu'il est déjà mort.

22.

Le crocodile et le python

Kôkélé*, le crocodile, et Ngouma*, le python, voulaient se marier. Alors, comme tous les jeunes gens de leur âge, ils allèrent se faire tailler les dents*. S'ils ne le faisaient pas, aucune fille ne voudrait d'eux.

Après de longues et terribles heures passées à souffrir sans bouger, Ngouma sourit. Quel sourire magnifique ! Ses dents étaient remarquablement régulières et effilées. Tout le monde le félicita. Kôkélé, lui, avait passé son temps à gigoter et à gémir de douleur, tant et si bien que la taille n'avait pas été bien faite. Le résultat était un échec. Ses dents étaient pointues mais massives, sans élégance.

Quand les deux amis se rendirent au campement voisin, les filles n'avaient d'yeux que pour Ngouma. Les cinq plus belles acceptèrent aussitôt de se marier avec lui. Il était si séduisant ! Il avait été si courageux ! Quant à Kôkélé, le crocodile, aucune n'en voulut. Horriblement vexé, il alla se cacher dans le marécage et plus jamais n'en sortit.



23.

Le daman qui voulait se marier

Un jour, Yôka*, le daman, se rendit à un campement où il avait vu une jolie fille pour la demander en mariage*. Arrivé sur place, il fut très déçu. La fille ne voulait pas de lui. Elle ne l'aimait pas. Elle disait qu'il n'était pas beau, qu'il n'avait que trois doigts.



Yôka partit trouver Bongo*, son oncle l'antilope bongo, et lui demanda de lui prêter sa peau pour qu'il puisse se faire beau. Bongo lui prêta sa peau et Yôka réussit ainsi à se faire aimer.

À son arrivée chez ses beaux-parents, la jeune fille vint l'accueillir, très souriante, parce qu'il était devenu beau. Il était tellement beau qu'il n'eut même pas besoin de donner quelque chose à ses beaux-parents et qu'il ne resta pas chez eux pour travailler. Yôka et sa femme partirent tous deux très vite pour rentrer chez lui.

Sur le chemin du retour, Yôka rencontra Bongo, son oncle, qui lui demanda de lui rendre sa peau. Au fur et à mesure que Yôka enlevait la peau de Bongo, il devenait de plus en plus vilain.

En ne voyant plus celui qu'elle avait épousé, sa femme demanda aux gens du campement où son mari était parti. Ils lui répondirent que son mari n'était pas parti. C'était celui qui se trouvait à côté d'elle. Très fâchée, la jeune femme se mit à pleurer en disant :

– Je ne veux pas vivre avec lui. Il est trop laid. Je ne veux pas vivre avec quelqu'un d'aussi vilain. Je ne veux pas être humiliée.

Toutes les filles du campement vont se moquer de moi !

Elle repartit chez ses parents et Yôka resta seul. Très malheureux, il s'en alla. C'est après cette mésaventure que Yôka a fui la terre pour aller passer toute sa vie en haut des arbres. Toute la nuit, il crie pour dire qu'il pleure parce que sa femme l'a quitté, et quand il veut descendre pour chercher de quoi manger, personne ne le sait parce qu'il ne fait pas de bruit.



24.

Le sitatunga qui passait son temps à se baigner

Dikombè*, le sitatunga (grande antilope), vivait chez ses beaux-parents. Chaque fois, au lieu de partir à la chasse, il passait tout son temps à se baigner. Le matin, il partait avec sa femme, comme s'il allait chercher de quoi manger, mais le soir, quand il revenait, il ne rapportait rien. Il revenait toujours les mains vides.

Un jour, les beaux-parents, très mécontents, voulurent savoir ce qui se passait. Ils chargèrent les enfants du campement de suivre Dikombè et sa femme.

Quand Dikombè et sa femme partirent en brousse, les enfants se mirent à les suivre de près. Ils se dissimulaient pour les guetter et savoir ce qui se passait. Au bout d'un moment, ils virent Dikombè qui partait tout seul, de son côté. Arrivé au bord de la rivière, il se mit à manger des feuilles et des fruits des arbres qui étaient là, puis il choisit un endroit pour faire du feu. Quand le feu fut prêt, il se mit à danser. Puis il entra dans l'eau en disant à haute voix :

– Vraiment je n'étais pas du tout sûr de pouvoir revenir me baigner encore aujourd'hui. Quel plaisir ! Comme il fait beau ! Je vais danser toute la journée. Mes beaux-parents me réclament tout le temps de quoi manger, mais moi, Dikombè, je n'ai aucune envie d'aller leur chercher de quoi manger. Moi, je ne veux pas quitter l'eau. J'ai seulement envie de danser.

Et il se mit à chanter et à s'amuser dans l'eau. Alors qu'il voulait, une fois encore, plonger sa tête sous l'eau, les enfants lui sautèrent dessus. Ils l'attrapèrent par le cou et commencèrent à le taper. L'un d'entre eux retourna au campement chercher les beaux-parents de Dikombè. Quand ils arrivèrent, tous se mirent à frapper Dikombè. Ils le tapèrent sur les oreilles ; ils le tapèrent sur le dos ; ils le tapèrent sur les reins. Ils attrapèrent ses pattes, les replièrent, le mirent en boule et le jetèrent dans l'eau en lui disant :

– Puisque tu aimes tant l'eau, toi, Dikombè, à partir de maintenant, tu resteras toujours au bord de l'eau.

Depuis ce jour, Dikombè est resté au bord de l'eau. Il est devenu comme un animal aquatique.



25.

Le caméléon qui refusait de couper sa femme

Lôngôkôdi*, le caméléon, était parti chercher une femme pour la prendre en mariage. Arrivé chez ses beaux-parents, on lui demanda de grimper sur un arbre pour aller récolter du miel. Il passa le soir et la nuit avec sa femme et le lendemain matin, il partit pour aller grimper dans l'arbre où il y avait du miel. Il appela sa jeune femme et lui demanda de venir lui chanter une chanson pour l'encourager. Il grimperait mieux. Lorsqu'il commença à grimper, sa femme et les jeunes filles du campement se mirent à chanter. Il grimpa, grimpa. Il était maintenant très haut et il continuait toujours à grimper. Tout le monde le regardait tout là-haut, dans l'arbre. Lôngôkôdi était arrivé et récoltait le miel. Tous les visages étaient tournés vers lui.

Il avait récolté le miel et l'avait jeté par terre. C'était tombé en faisant un grand bruit : *biuuuuuung*. Alors les gens du campement prirent le miel et le partagèrent entre eux. Puis Lôngôkôdi était redescendu et était revenu au campement. Il y avait passé la nuit.

Le matin, il partit avec sa femme pour chercher de quoi manger. En route, il rencontra des pintades huppées que l'on appelle *dikèmè*. Il prit son arbalète, y plaça une flèche et tira sur les oiseaux. Comme il était adroit, la flèche atteignit un oiseau qui poussa un cri :

– Matibô ! Matibô ! Matibô !

Alors Lôngôkôdi vit apparaître un homme qui avait deux têtes. Cet homme lui dit :

– J'étais en train de manger mes feuilles de *koko**. Pourquoi m'as-tu appelé : « Matibô ! Matibô ! Matibô ! » Maintenant que je suis venu, il va falloir que tu coupes ta femme en deux. Tu me donneras la moitié inférieure et toi, tu prendras la moitié supérieure.

Lôngôkôdi n'était pas d'accord. Il refusa et dit :

– Avec mon couteau, je ne peux pas couper ma femme. Si toi, tu as un couteau, alors c'est à toi de le faire.

Alors qu'il était en train de parler à l'homme à deux têtes, un autre homme surgit. Il avait trois têtes. Il demanda :

– Que se passe-t-il ?

L'homme à deux têtes lui répondit :

– J'étais en train de bien manger mes feuilles de *koko* et ce gars-là m'a appelé : « Matibô ! Matibô ! Matibô ! » Je suis venu et je lui ai demandé de couper sa femme en deux et de me donner la partie

inférieure. Il ne veut pas et c'est pour ça que je suis en train de discuter avec lui.

L'homme à trois têtes dit au jeune marié :

– Il a raison. Il faut que tu coupes ta femme en deux et que tu nous donnes la partie inférieure.

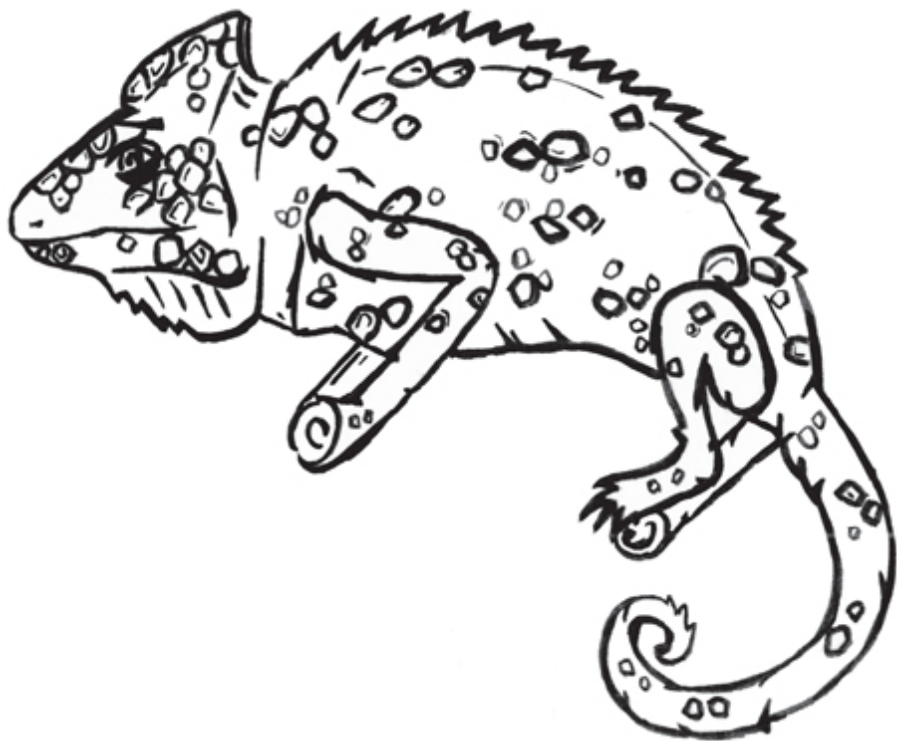
Lôngôkôdi n'était pas du tout content. Il refusait toujours de couper sa femme en deux. Au même instant, il vit surgir de tous les coins, des hommes avec dix, vingt, trente... quatre-vingt et même cent têtes. Ils surgissaient de partout. Lôngôkôdi était devenu fou. Il ne savait plus par où passer. En voyant cela, sa femme eut peur, saisit le pied de Lôngôkôdi et se mit à pleurer. Lôngôkôdi lui dit pour la tranquilliser :

– Avant de te tuer, il faudra d'abord que ces hommes me tuent.

Lôngôkôdi se remit à discuter avec tous ces hommes. Ils discutèrent longtemps, très longtemps. Finalement Lôngôkôdi proposa :

– Bon, comme vous voulez que je coupe ma femme, je vais le faire, mais il faut auparavant que j'aie chercher des feuilles. Comme ça, quand je couperai ma femme, je l'étalerai dans les feuilles et vous pourrez récupérer du sang. Quand vous mangerez sa partie inférieure, vous pourrez boire le sang en même temps.

Lôngôkôdi voulait aller chercher des feuilles mais sa femme avait peur. Elle pleurait. Lôngôkôdi lui dit de ne pas pleurer, de ne pas avoir peur et de l'attendre. Il partit, contourna une termitière et commença à couper des feuilles *ngôngô* qui sont des feuilles très larges. Tandis qu'il coupait des feuilles de *ngôngô*, la panthère arriva et lui demanda :



– Qu'est-ce que tu viens chercher ici ?

Lôngôkôdi lui répondit :

– Si tu savais, Mon Oncle ! Hier, je suis venu prendre une femme en mariage et je suis parti avec elle. En cours de route, j'ai vu des pintades huppées, j'ai pris mon arbalète, j'y ai mis une flèche et j'ai tiré. La flèche a atteint un des oiseaux et au moment où il commençait à crier, des gens que je ne connais pas ont surgi. Un homme à deux têtes a surgi. Il m'a demandé de couper ma femme. J'ai refusé et alors ses compagnons sont arrivés. Ils avaient jusqu'à cent têtes. Ils m'ont demandé la même chose. Je ne sais pas comment faire. Je suis venu chercher des feuilles pour aller couper ma femme et leur donner leur part.

La panthère lui dit :

– Mon Oncle, tu vas faire ce que je te dis. Tu vas me mettre dans les feuilles et tu vas me déposer devant celui qui les commande tous. C'est celui qui a cent têtes. C'est avec lui que je vais lutter.

Lôngôkôdi ramassa les feuilles, les plaça par terre, fit coucher la panthère dessus. Puis il l'emballa très bien, la mit sur son épaule et l'emporta.

Arrivé devant les milliers de têtes qui l'attendaient, il déposa le paquet aux pieds de celui qui avait cent têtes. Ce devait être le chef. Il lui dit :

– Voilà, tu n'as qu'à ouvrir le paquet et bien disposer les feuilles par terre afin que je puisse couper ma femme, enfin, la viande.

Quand l'homme aux cent têtes défit la corde pour déballer les feuilles, la panthère surgit. Elle bondit sur lui et le tua, puis tua une grande partie des hommes qui avaient plusieurs têtes. Les autres s'enfuirent.

Restés seuls, Lôngôkôdi et sa femme rentrèrent à leur campement, très contents.



26.

Kakindé, celui qui mangeait ses morpions

Kakindé et sa femme partirent en brousse pour chercher du miel. Il y avait un arbre qui donnait beaucoup de fleurs et les abeilles venaient chaque fois ramasser la poudre des fleurs pour faire du miel.

Mais au lieu de ramasser du miel, Kakindé était là, sous l'arbre. Il ne s'occupait pas du tout du miel. Il ne cherchait pas les nids. Il s'occupait seulement à chercher des morpions sur son sexe.

Quand il entendait les abeilles voler, il ne se préoccupait pas du miel. Il se mettait à chanter la chanson de Kakindé et il cherchait des morpions.

Chaque fois qu'il partait avec sa femme en brousse, au lieu d'aller chercher de quoi manger, il faisait la même chose. Il s'asseyait, fourrageait dans les poils de son sexe à la recherche d'un morpion. Et quand il en trouvait un, il le mangeait.

Un jour, ses beaux-parents se fâchèrent. Ils suivirent leur fille et leur gendre alors qu'ils partaient le matin. Quand ils virent que Kakindé partait tout seul de son côté, ils le suivirent.

Et quand Kakindé s'assit pour chercher des morpions et les manger, ils l'attrapèrent et ils le tapèrent.

Quand leur fille rentra, elle vit qu'on tapait son mari. On lui dit que quand il partait en brousse, il ne cherchait pas de quoi manger. Il passait tout son temps à chercher ses morpions et à les manger.

Honteuse et en colère, elle est partie se cacher dans la brousse et s'est métamorphosée en *nzômbè**, l'antilope rouge.



Dibéngé, le héron pourpre

Dibéngé*, le héron pourpre, partit chercher une fille en mariage. Comme tous les jeunes gens qui voulaient se marier, il alla chez ses beaux-parents pour travailler. Ses beaux-parents l'accueillirent et lui donnèrent un endroit pour qu'il puisse y passer la nuit avec sa femme.

Réveillé de très bonne heure, Dibéngé se leva et partit en disant à sa femme :

– Ma femme, moi, je pars le premier. Je vais faire un feu à côté du marigot, là-bas. Reste encore un peu. Dans un moment tu viendras me rejoindre. Moi, je m'en vais, je vais préparer un feu et j'irai aussi voir les abeilles qui bourdonnent tout le temps par là-bas.

Dibéngé partit. Sa femme prépara de quoi manger, fit un paquet et le mit dans sa hotte.

Dibéngé chercha un endroit pour faire le feu, le prépara, s'assit et se mit à réfléchir. Tout à coup, il entendit un bourdonnement : c'étaient les abeilles qui passaient. Dibéngé resta longtemps immobile et dit :

– Mais où vont ces abeilles ?

Puis, en regardant le marigot, il continua :

– Que le marigot est clair ce matin ! Vraiment je n'ai aucune envie de m'en aller maintenant et de m'éloigner aussi vite du bord de ce marigot. Que les abeilles continuent à passer là-bas. Moi, je préfère ne pas m'occuper d'elles. Je vais d'abord me laver.

Après s'être déshabillé, Dibéngé se jeta à l'eau en chantant une chanson qu'on appelait *kakindé*.

Tout en chantant, il n'arrêtait pas de danser. Il chantait et plongeait dans l'eau puis il se relevait, il replongeait dans l'eau et se relevait encore. Il rentrait complètement dans l'eau, en ressortait pour replonger encore et se relever à nouveau. Il mangeait beaucoup de poissons. Il en mangeait tant que c'est impossible à décrire. Son bec était couvert des écailles des poissons qu'il avait mangés et son ventre était gonflé à force d'en manger autant. Comme il avait l'estomac bien rempli, il faisait : « Beueueueueueu, Beueueueueueu » pour dire qu'il était bien rassasié.

Quand sa femme arriva, elle appela Dibéngé et, dans l'eau, il lui répondit :

– Iiiii Iiiiiii Iiiiiii.

Sa femme était très en colère ; elle se mit à l'insulter en criant :

– La mort de ton père ! La mort de ta mère ! Est-ce que tu ne peux pas aller là-bas avec tes amis pour aller chercher du miel ? Tu es venu m'embêter inutilement chez mes parents ! Moi, j'ai préparé de quoi manger et toi, tu ne fais rien.

Dibéngé lui répondit :

– Si tu comptes sur moi, tu ne mangeras pas de miel aujourd'hui !

Dibéngé continua à prendre son bain et à manger du poisson tout en chantant :

*Vraiment, regarde les abeilles
qui vont là-bas,
je suis sûr qu'elles vont faire du miel
qui sera très bon à manger ;
et moi je vois qu'ici l'eau est claire,
je ne peux pas quitter cette eau
qui est agréable pour moi.
Moi, je ne veux pas laisser le marigot.*

Après avoir bien mangé, il poussa une fois encore son cri : « Beueueueueu, Beueueueueu » pour montrer qu'il était vraiment repu.

Sa femme l'appela une fois encore mais, depuis le marigot, il lui répondit seulement :

– Iiiiiii Iiiiiii Iiiiiii.

Sa femme, furieuse, retourna au campement en remportant avec elle sa hotte et toute la nourriture qu'elle avait apportée pour Dibéngé. Elle mangea tout.

Dibéngé, lui, continua à se baigner et à manger ainsi longtemps, longtemps, jusqu'à ce que, à la tombée du jour, il se décide à sortir du marigot et à prendre le chemin du retour. Il rentra au campement comme si rien ne s'était passé. En arrivant, il trouva sa femme qui l'attendait. Il lui dit :

– Ma femme, vraiment, j'ai beaucoup souffert. J'ai couru en vain derrière les abeilles, mais je n'ai trouvé aucun arbre à miel. Quelle malchance ! Moi qui voulais trouver du miel pour le rapporter ! Peut-être qu'on trouvera du miel chez tes parents et qu'on pourra en manger quand même.

La même histoire se répéta souvent. Chaque fois Dibéngé racontait à sa femme les mêmes histoires. Sa femme souffrait parce qu'il ne lui rapportait rien à manger. Elle avait beaucoup de peine. Elle souffrait beaucoup. Elle allait voir ses parents et, grâce à eux, elle avait du miel à manger.

La femme de Dibéngé était très fâchée. Ne pouvant plus supporter

la situation, elle décida de tout raconter à ses parents et à ses grands frères. On choisit, dans le campement, dix jeunes garçons particulièrement vaillants et on les chargea de faire une enquête pour savoir ce que faisait Dibéngé.

Le jour suivant, quand Dibéngé partit, les jeunes garçons se réunirent et décidèrent de le suivre. Arrivés à l'endroit où sa femme l'appelait chaque fois, ils se cachèrent et sa femme se mit à l'appeler. Dibéngé de loin répondit :



– Iiiii Iiiiiii Iiiiiii.

Une fois encore, Dibéngé écoutait le grand bourdonnement que faisaient les abeilles en passant. Il dit :

– Aaaaaa Aaaaa Aaaaa ! Écoutez, écoutez les abeilles qui passent. Mon Dieu, mais c'est terrible aujourd'hui ! J'entends un coup de hache là-bas. Vraiment, il doit y avoir des gens qui ramassent du miel aujourd'hui. Mais qui va me donner un peu de miel à manger aujourd'hui ? Oh, mais, si je ne mange pas de miel, ce n'est pas grave. Après tout, j'ai mon marigot ici et je vais prendre un bain.

Il entra dans le marigot et se remit à danser, à chanter et à manger des poissons. Très occupé, Dibéngé ne s'aperçut pas que tout le monde

avait fait un cercle autour du marigot. Tous l'entouraient. Dibéngé ne se rendait compte de rien. Pourtant, au moment où il rentra dans l'eau, il eût un frisson et il se demanda : « Des gens sont peut-être venus ici pour me guetter ? »

Il dit alors tout haut :

– Mais, mes beaux-parents, pourquoi perdre votre temps à venir me guetter ? Moi, je me lave. Regardez plutôt là-bas. Écoutez, écoutez le bourdonnement des abeilles là-bas. Allez-y ! Vous n'entendez donc pas le bourdonnement des abeilles là-bas ? Si vous comptez sur moi, vous n'allez pas manger du miel aujourd'hui ! Ne vous occupez pas de moi. Je suis en train de prendre mon bain, le bain le plus magnifique du monde.

Quand Dibéngé voulut se plonger dans l'eau, une fois encore, les dix jeunes garçons apparurent. Dibéngé ne les vit pas arriver. Il continuait à chanter, à danser et à manger du poisson. C'est alors qu'en relevant la tête, il vit qu'il y avait du monde qui le guettait.

Tous les garçons saisirent Dibéngé et lui tapèrent dessus longtemps, longtemps, longtemps. Voilà comment Dibéngé qui était parti épouser une fille mais n'était pas du tout assez fort pour travailler pour sa belle-famille, a été attrapé, a été frappé et a fui. Il est retourné dans l'eau pour y rester pour toujours et manger du poisson.



28.

La femme qui tuait les prétendants de sa fille

Il s'agit d'une femme qui s'appelait Môbôma*. Elle avait une fille et chaque fois que les hommes venaient la demander en mariage*, il se passait la même histoire.

Quand un homme venait, la maman donnait une hutte pour l'homme et sa fille. Toute la nuit elle chantait puis elle demandait à sa fille si le garçon s'était endormi. Si le garçon était endormi, elle prenait une sagaie qu'elle avait laissée rougir au feu et l'enfonçait dans l'anus du garçon. Elle tuait tous ceux qui venaient demander sa fille en mariage.

Quand un garçon venait, la maman prenait sa harpe-cithare et passait la nuit à jouer des berceuses qu'on appelle *mabôé* et *môbôma**. Elle avait convenu d'un code avec sa fille.

Dans la nuit, elle demandait à sa fille :

– *Ma pômbômbô pômbômbô ?*

Si la fille répondait :

– *Ma pasi pasi.*

C'est que le garçon n'était pas encore endormi et il fallait attendre encore un peu.



La maman recommençait à jouer.

Puis elle redemandait à sa fille :

– Ma pômbômbô pômbômbô ?

Et si la fille répondait :

– Ma pômbômbô pômbômbô.

C'est que le garçon était déjà endormi. Alors la maman prenait la sagaie rougie au feu. Quand elle réussissait à tuer le garçon, elle l'enterrait la nuit même car il était impossible de garder le cadavre jusqu'au lendemain.

Un jour, un nouveau mari arriva. Sa belle-mère, tout de suite, lui montra la hutte dans laquelle il coucherait avec sa femme.

Cette fois, au lieu que la mère accompagne sa fille pour aller

chercher du bois, c'est le nouveau mari qui était parti avec elle. Alors qu'ils étaient occupés à ramasser du bois mort pour le feu, sa femme lui avait tout dit. Elle lui avait raconté ce qui se passait à chaque fois. Elle lui dit qu'il fallait qu'il coupe un morceau de bois et qu'il le garde à côté de lui. Comme ça, au moment où sa maman commencerait à chanter, il irait se cacher avec le morceau de bois, et quand la maman entrerait dans la hutte avec la sagaie rougie au feu, il pourrait la frapper le premier. Il pourrait la tuer et alors, ils partiraient ensemble.

La jeune femme et son mari revinrent au campement. Ils firent un feu et, la nuit, la maman commença à chanter. Puis elle demanda à sa fille:

– *Ma pômbômbô pômbômbô ?*

La fille répondit :

– *Ma pômbômbô pômbômbô.*

La maman alla chercher la sagaie rougie au feu pour tuer le garçon mais au moment où elle arrivait dans la hutte, le garçon la frappa. Le coup fut si violent qu'elle fut jetée par terre. La maman appelait sa fille. Elle se lamentait, disait qu'elle était déjà morte.

Le mari assomma complètement la maman et la tua sur place. Avec sa femme, ils prirent son cadavre et le coupèrent en menus morceaux qu'ils allèrent jeter dans la brousse. Les morceaux qu'ils avaient jetés dans la brousse se transformèrent en oiseaux qu'on appelle *môbôma*.

Et le garçon emmena sa femme chez lui, dans son campement.



Mômbôngi, son mari et sa mère

Mômbôngi* vivait dans un petit campement avec son mari et sa famille. Mômbôngi avait construit une hutte et ils étaient très heureux.

Un jour, la maman de Mômbôngi l'appela alors que son mari était resté au campement. Elle lui dit :

– Il faut que toi et moi, on parte ensemble pour aller pêcher au marigot.

Elles transportèrent des branches pour fermer le bras du cours d'eau, mirent du poison et écopèrent pour vider l'eau. Finalement quand il n'y eut plus d'eau, elles commencèrent à ramasser le poisson. Tout à coup, la maman de Mômbôngi s'écria :

– Aïe ! Aïe ! Un poisson vient de me piquer à la main. Je dois retourner au campement.

Ce n'était pas vrai.

En arrivant au campement, elle demanda à son gendre de lui donner un beau morceau de bois pour se réchauffer. Son gendre lui apporta un beau morceau de bois, mais elle refusa. Il lui en proposa un autre. Elle refusa encore. Il lui en montra plusieurs, mais à chaque fois, elle lui disait :

– Non, pas celui-là.

Il lui en montra encore d'autres et chaque fois elle les refusait. Puis son gendre lui montra son sexe. Cette fois-ci, elle était tout à fait d'accord.

Mais après, son gendre était très en colère. Il lui dit :

– Pourquoi m'as-tu fait ça ? Vraiment, je suis très honteux d'avoir fait ça. Il faut maintenant que je quitte le campement pour aller vivre ailleurs.

Le gendre habitait en haut, dans l'espace. Il voulut y retourner et commença à chanter. Mômbôngi, là-bas, dans le marigot, entendit sa voix. Elle arriva en courant. Son mari lui raconta ce qui s'était passé. Mômbôngi était très fâchée. Elle dit à sa mère :

– Pourquoi as-tu fait ça ? Vraiment, ce n'est pas bien. Moi, je n'aime pas ça.

Son mari, lui, voulait toujours partir dans l'espace, mais Mômbôngi lui pardonna. Alors il dit à sa belle-mère :

– Je ne veux plus que ça recommence. Ce qui est arrivé aujourd'hui, je ne veux plus jamais que ça se renouvelle.

Le lendemain, les deux femmes retournèrent encore à la pêche au

marigot. Au moment où l'eau était tarie, elles commencèrent à ramasser du poisson. De nouveau, la maman de Mômôngi raconta des mensonges. Elle dit qu'elle avait été piquée au doigt et qu'elle devait retourner au campement pour se réchauffer près du feu.

Arrivée au campement, elle demanda à son gendre de lui donner un gros morceau de bois pour qu'elle se réchauffe. Il lui proposa plusieurs morceaux de bois, mais à chaque fois, elle refusa en disant :

– Ce n'est pas le morceau de bois que je suis venue chercher.

Au moment où son gendre lui montra son sexe, elle dit qu'elle était d'accord.

Le mari de Mômôngi était à nouveau très fâché. Il lui dit :

– Je t'avais avertie que je ne voulais plus jamais d'histoire comme ça. C'était pardonnable pour une première fois, mais tu as recommencé les mêmes bêtises. Maintenant, il faut que je parte. Il faut que je retourne dans l'espace.

Et il commença à chanter.

Quand sa femme entendit le chant, elle revint en courant au campement. Elle commença à jeter des haches pour lui dire qu'elle lui pardonnait ; elle lui donna des câbles pour tendre des pièges. Mais l'homme était très fâché. Il ne voulait pas rester. Il voulait à tout prix retourner dans l'espace.

Malgré la chanson que la jeune fille lui chanta, il retourna dans l'espace.

Mômôngi était très en colère. Elle prit une machette et découpa sa mère en menus morceaux qu'elle alla jeter dans l'eau. Les morceaux de sa mère se transformèrent en petits poissons qu'on appelle toujours mômôngi. Ce sont de petits poissons qui nagent à la surface de l'eau.



30.

Les vers

Des jeunes filles étaient parties à la cueillette de fruits qu'on appelle *motondo**. Toutes cueillaient des fruits mûrs sauf l'une d'elles qui ne cueillait que des fruits verts. Arrivée chez elle, elle avait mis tous les fruits verts dans un grand canari*. Chaque fois qu'un fruit arrivait à maturité, elle le prenait et le mangeait.

Bientôt, il ne resta plus qu'un seul fruit. Le matin, elle alla prendre l'unique fruit qui restait pour le manger. Quand elle ouvrit le canari pour prendre ce fruit, elle vit qu'il y avait un jeune homme. Elle appela sa mère en lui disant :

– Maman, maman, j'ai trouvé un jeune homme dans le canari. Je cherchais un mari dans mon entourage et je l'ai trouvé dans le canari.

On proposa au jeune homme de manger. On alla tuer un cabri pour lui, mais il refusa d'en manger. On tua aussi un cochon pour lui, mais il refusa d'en manger. On tua une poule. Il refusa d'en manger. Tout ce qui est bon pour les étrangers, on le lui proposa. Il refusait tout. Les poules sauvages, il avait refusé d'en manger. L'éléphant, il avait refusé d'en manger. Finalement, ses beaux-parents s'étonnèrent. Ils se demandaient :

– Mais comment ! Qu'est-ce qu'il va manger aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'on va lui donner à manger ?

Finalement le jeune homme, dit à sa femme de prendre une bêche et d'aller au bord du marigot. Arrivés là-bas, il lui montra un emplacement, dans la vase, où il y avait de gros vers blancs qu'on appelle *méméné** et il lui dit :

– Voilà, c'est la nourriture que moi, je mange.

La femme alla ramasser les gros vers blancs, *méméné*. Elle en remplit une marmite. Elle les lava bien, les prépara, mit de l'huile de palme, des arachides et tous les condiments possibles. Quand les vers furent prêts, elle déposa la marmite devant son mari. Il mangea tout. Quand il fut complètement repu, sa femme prit ce qui restait et alla le ranger dans la hutte puis elle partit chercher d'autres vers. Elle les rapporta chez elle et prépara de nouveau une grande marmite qu'elle donna à son mari.

Un matin, elle demanda à sa mère :

– Le reste de nourriture qui est là, tu vas le faire chauffer sur le feu et tu le donneras à mon mari pour qu'il mange parce que moi, je m'en vais à la pêche.

Quand la fille fut partie à la pêche, sa mère prit la marmite, la mit sur le feu et réchauffa le plat puis, avant d'aller le donner à son gendre, elle goûta ce que sa fille avait préparé. Elle ne goûta que ce qui était resté dans la cuillère. Elle se lécha les lèvres avec sa langue tellement le plat était bon. Elle décida d'en prendre un peu plus. Finalement, elle avait mangé une bonne partie du plat quand son gendre arriva. Il était furieux qu'elle ait mangé ce que sa femme avait préparé pour lui. Alors il commença à chanter pour appeler sa femme :

Ma femme, reviens vite !

Reviens vite ! Je m'en vais.

Ce n'est pas de ma faute.

C'est la faute de ma belle-mère.

Je m'en vais.

Puis il alla se jeter dans l'eau tout en chantant. Sa femme qui avait entendu la chanson, revint en courant. Elle avait laissé les poissons qu'elle avait attrapés avec ses amies pour arriver plus vite. Au campement, elle vit que son mari n'était plus là. Il était dans l'eau, là-bas, au large. L'eau lui arrivait déjà au cou. Elle se mit à chanter :

Mon mari, mon mari, reviens vite !

Ce n'est pas de ma faute.

C'est ma mère qui t'a embêté.

Ne te fâche pas, reviens vite.



Le mari pardonna et accepta de revenir au campement. La jeune femme gronda sa mère en lui disant :

– Je t’avais dit de ne pas manger ça. Je t’avais dit de chauffer tout le reste du plat et de le donner à mon mari. Qui t’a permis de goûter à ce plat ? Si mon mari était parti, je t’aurais tuée. Pourquoi as-tu fait ça ? C’est une chance pour moi d’avoir trouvé ce mari. Et maintenant, il voulait partir à cause de toi. Vraiment, s’il était parti, je t’aurais tuée sur place. Puisque c’est la première fois, je te pardonne, mais il ne faut pas que tu recommences.

La jeune femme repartit chercher d’autres vers et les prépara. Elle dit à sa maman :

– Ne recommence pas une autre fois. Réchauffe le plat et donne-le à mon mari. Moi, il faut que je m’en aille encore à la pêche. Il y a beaucoup de poissons là-bas.

Mais une fois encore, sa mère mangea le plat de gros vers blancs que sa fille avait préparé pour son mari. Cette fois-ci, son mari partit définitivement.

Quand la jeune femme revint au campement, elle attrapa sa maman et la tua. Puis elle la coupa en menus morceaux, la prépara en mettant du sel, de l’huile de palme, des oignons. Elle en fit des

chicouangues* et alla déposer ce qu'elle avait préparé sur le chemin, à un croisement.

Le matin, un vieil homme du campement appela tout le monde et dit :

– Partons à la chasse. Nous n'avons plus de viande. C'est la famine ici. Nous souffrons. Allons à la chasse. On va passer une ou deux semaines à chasser, puis on reviendra.

Tout le monde était d'accord. Ils partirent. Ils marchèrent longtemps et le vieil homme était toujours derrière. Tout le monde passa devant les chicouangues sans les voir. Quand le vieil homme arriva, il vit le plat au croisement de la route. Il déposa à terre tout ce qu'il portait, son filet, ses sagaies, sa hotte, et il dit :

– Ah, la personne qu'on a tuée au campement là-bas, on l'a préparée pour la mettre ici. C'est vraiment une chance pour moi.

Il s'assit en repliant ses pieds sous ses genoux. Il cala la marmite entre ses jambes et il mangea le plat. Il mangea beaucoup et longtemps, jusqu'à vider le contenu de la marmite. Le tas de chicouangue était terminé. Tout était terminé. Quand il eut fini, il dit :

– Il y en a encore un peu au fond de la marmite. Je vais enfoncer ma tête dedans pour lécher ce qui reste.

Il enfonça la tête dans la marmite et commença à lécher. Mais lorsqu'il voulut enlever sa tête, il n'y arriva pas. La marmite était collée à sa tête. Il se jeta partout, la tête la première, pour essayer de casser le canari. Il n'y arriva pas. Tous ses efforts furent vains. Finalement, il trouva un arbre qu'on appelle *ngômbé**, et il grimpa en haut. Alors qu'il était en haut de l'arbre, il appela tous ceux qui étaient partis à la chasse avec lui en chantant :

*Il doit y avoir quelque chose
qui s'est passé derrière nous.*

En entendant cela, l'un des chasseurs dit :

– Il faut que nous retournions pour voir ce qui s'est passé derrière.

Ils revinrent sur leurs pas en prenant la direction de l'endroit d'où venait la chanson. Quand ils virent le vieil homme avec la marmite sur la tête, ils prirent tous des morceaux de bois, des cailloux et les jetèrent sur le vieil homme, dans l'arbre, pour essayer de casser le canari. Aucun ne réussit à casser la marmite.

Finalement, un enfant s'approcha d'eux. Il était très crasseux, avec des plaies partout. Il était vraiment affreux à voir et tout le monde refusait qu'il s'approche. L'enfant était malade. Il avait le pian et sa peau était horrible à voir. Personne ne voulait qu'il approche. Il y en a qui disaient :

– Nous sommes en bonne santé et nous ne sommes pas arrivés à

casser le canari. Comment veux-tu jeter des cailloux pour casser la marmite, toi qui as des bras tout abîmés et qui n'as même pas de force ?

Les chasseurs essayèrent encore de casser le canari à coups de pierres mais ils n'y arrivèrent pas. Ils décidèrent alors de laisser faire l'enfant qui avait le pian. Ils verraient bien s'il arrivait à faire quelque chose. L'enfant partit ramasser un caillou quelque part, recula, recula encore, puis le lança. Du premier coup, il atteignit le canari sur la tête de l'homme. Il y eut un bruit, kaaaaa, et un gros morceau du canari se cassa et tomba par terre. Certains des chasseurs applaudirent. L'enfant avait réussi. Mais d'autres le repoussaient en disant :

– Toi qui es crasseux, tu oses enlever le canari de la tête de notre chef ! Recule-toi jusque là-bas pour qu'on ne puisse pas dire que c'est toi qui es le plus brave d'entre nous.

Ils essayèrent de casser le reste du canari. En vain. Ils ne réussirent pas. Et c'est encore l'enfant qui revint, qui lança un caillou et qui atteignit le canari pour la deuxième fois et le cassa. Et il enleva le canari de la tête du vieil homme. Finalement, comme le canari était tombé, le chef redescendit de l'arbre et tous partirent à la chasse.



La chasse



31.

Le chef des oiseaux et le chef des animaux

Autrefois, Bémba*, le céphalophe à dos jaune, le chef des animaux, devait toujours traverser le campement de Dikouba*, le grand calao, le chef des oiseaux, pour aller, avec toute sa famille, chercher de quoi manger.

Un jour, Dikouba se fâcha. Il dit :

– Bémba passe tout le temps par notre campement pour aller chercher de quoi manger. Il se promène partout. Il faut arrêter ça. Nous allons lui interdire de traverser notre campement.

Dikouba avait comme adjoint Dimbéba*, la chauve-souris. Il lui dit :

– Il ne faut plus que les animaux traversent notre campement. Nous allons tendre des pièges. Demain matin, nous irons placer des pièges dans le campement.

Autrefois personne n'avait de fusil et tout le monde chassait avec des liens pour tendre des pièges.

Le matin, de très bonne heure, Dikouba et Dimbéba partirent tendre des pièges. Lorsque Bémba voulut traverser le campement des oiseaux pour aller chercher de quoi manger, il tomba dans le piège. En entendant le bruit que faisait Bémba dans la fosse, Dikouba comprit qu'il avait été pris au piège. Il appela son adjoint Dimbéba pour qu'ils aillent voir ce qui se passait là-bas dans le piège. Il y avait beaucoup de bruit. Tous deux prirent une sagaie et partirent. En arrivant près de la fosse, ils virent Bémba, au fond, en train de se débattre. Alors Dimbéba lui donna plusieurs coups de sagaie. Il planta la sagaie à plusieurs reprises dans son corps.

Maintenant que Bémba était mort, Dikouba dit :

– Comme je suis le chef et que cet animal est très gros, on va le partager. Mais avant de commencer à le dépecer, il faut que nous

prenions des sentinelles pour qu'elles viennent surveiller.

Ils firent appel à Gbé*, le rat de Gambie. Ils choisirent aussi, comme sentinelle, Pôda*, l'engoulevent, l'oiseau qui fait toujours son nid dans de vieux troncs d'arbre ; il creuse un trou dans le tronc et se cache là-dedans.

Au moment où ils commençaient à dépecer l'animal, le chef Dikouba dit :

– Cet animal est vraiment très gros. Il faut que quelques-uns d'entre vous nous encouragent en chantant pour qu'on puisse bien travailler. Il est vraiment très gros et le travail sera long.

Ils demandèrent aux oiseaux qui chantaient le mieux. Ils choisirent Mônzémbé*, le râle à pattes rouges. C'est lui qui est le meilleur chanteur de tous. Mônzémbé commença à chanter pour encourager de son chant tous ceux qui découpaient la viande.

Alors qu'ils dépeçaient Bémba, arriva soudain son fidèle compagnon, Sèngè*, le céphalophe à ventre blanc, un animal très puissant. Quand Sèngè vit les oiseaux en train de dépecer un animal, il lança sa sagaie contre Dikouba, mais la sagaie n'atteignit pas Dikouba. Elle alla se ficher dans le banc sur lequel il était assis.

Dikouba cria à Sèngè :

– Mais, Mon Frère, pourquoi donc es-tu venu ? Pourquoi brusquement me faire ça ? Heureusement que je n'ai pas été atteint par ta sagaie ! Si elle m'avait atteint, tu m'aurais tué. Pourquoi as-tu fait ça ?

Tout en parlant à Sèngè, Dikouba fit un signe à Gbé, la sentinelle. Gbé s'approcha de lui et il lui murmura :

– Il faut vite prévenir les oiseaux pour leur dire que nous sommes encerclés par des étrangers. Il faut se préparer à fuir.

Gbé se leva et dit à Sèngè :

– Tu m'as fait tellement peur en lançant ta sagaie sur Dikouba qu'il faut vite que j'aille me soulager. Je vais aller derrière la hutte et après, je reviendrai et nous parlerons ensemble. Heureusement que tu n'as pas tué mon chef ! Si tu l'avais tué, je t'assure que, toi aussi, tu aurais dû le pleurer.

Sèngè répondit :

– Notre chef Bémba est parti hier et depuis, personne ne l'a revu. Il n'est pas revenu. Maintenant, je le cherche partout. Je pensais que l'animal que vous étiez en train de dépecer était Bémba. Alors j'étais très en colère.

Dikouba lui dit :

– Tu peux repartir. Ce n'est pas Bémba. Reviens demain. Nous allons réfléchir. Nous allons penser à ce que nous pouvons faire pour retrouver Bémba. Demain, nous saurons comment le chercher.

Alors que Sèngè s'en allait, Dikouba dit aux oiseaux :

– Il faut faire vite. Prenons tous les morceaux de viande. Nous devons partir. Si nous restons ici, les animaux de la brousse vont venir demain et ils nous feront du mal. Mais avant de partir, nous allons manger de la viande. Ensuite nous rassemblerons tous les os qui restent. Les os des côtes, les os du crâne, les os des pattes, il faut tous les rassembler et les enterrer. Il faut qu'on soit prêts à partir demain. Il faudra s'envoler et aller ailleurs parce que les animaux vont arriver et ils seront très en colère. Ils voudront lutter contre nous.

Les oiseaux passèrent toute la nuit à manger de la viande de Bémba. Quand ils eurent terminé, ils ramassèrent tous les os et en firent un tas, mais au lieu de les enterrer, ils les laissèrent dans leur campement. Ils voulaient mettre les animaux en colère. Puis, ils partirent.

Le lendemain matin, Sèngè revint accompagné par Dèngbè*, l'antilope. Quand ils arrivèrent au campement de Dikouba, il n'y avait plus personne. Tous les oiseaux étaient partis. Ils trouvèrent le tas d'os. Furieux, Sèngè s'écria :

– C'était donc vrai ! Les oiseaux ont tué notre maître. J'avais raison de les menacer hier. Ils ont fui, mais je saurai comment me venger.

Sèngè partit à la recherche de Dikouba. Quand il le trouva, il lui dit :

– Vous avez tué Bémba et vous l'avez mangé. Moi, Sèngè, je veux que demain, de très bonne heure, vous veniez pour qu'on puisse faire la cérémonie mortuaire. Après, l'affaire sera finie. Donc toi, Dikouba, tu vas appeler tous les oiseaux de la brousse pour qu'ils assistent à la cérémonie.

Dikouba appela Dimbèba, la chauve-souris, son adjoint, et lui ordonna :



– Rassemble tous les oiseaux. Nous allons tous à la place mortuaire de Bémba pour prendre part aux funérailles.

En partant, Dikouba prodigua ses conseils à son adjoint. Il lui dit :

– En arrivant là-bas, il faut que nous soyons très vigilants parce que les animaux sont plus forts que nous, les oiseaux.

Lorsque les oiseaux arrivèrent, ils se rendirent compte que ce n'était pas une place mortuaire mais une place réservée à la lutte qui avait été préparée. Dèngbè, l'antilope, les attendait. Il y avait aussi Sèngè, l'ami intime du chef, qui était là, lui aussi. Quand les oiseaux arrivèrent, Dèngbè dit à Sèngè :

– C'est moi qui dois lutter contre les oiseaux. C'est moi qui dois passer le premier.

– Non, lui répondit Sèngè. C'est moi qui suis le plus fort. C'est moi qui dois lutter contre ces oiseaux. Laisse-moi la place.

Une discussion eut lieu pour savoir lequel des deux lutterait contre les oiseaux. Pendant ce temps, Dimbéba, la chauve-souris, jouait du tambour.

C'est Dèngbè qui fut choisi pour lutter contre Dimbéba. Dimbéba, lui, ne le savait pas. Il était là, assis sur le tambour, en train de jouer. Dèngbè cherchait le moyen de l'obliger à se lever. Mais comme

Dimbéba était très vigilant, il se rendit compte que Dèngbè préparait quelque chose et il fit un signe au petit oiseau, Kakala*, le calao à cuisses blanches « double-bec », qui était derrière lui en train de jouer du petit tambour.

Tout à coup, Dèngbè se jeta sur Dimbéba qui jouait toujours du tambour. Il le bouscula et voulut le faire tomber en le poussant violemment, mais comme l'oiseau était très fort, c'est lui qui terrassa Dèngbè et le jeta à terre. Tous les animaux se mirent à crier. Sèngè était très en colère. Il dit à Dèngbè :

– Je t'avais bien dit que c'était moi qui devais lutter contre les oiseaux. C'est moi qui suis le plus fort. Maintenant, nous voilà déshonorés à cause de toi. Je suis vraiment très en colère contre toi !

Tous les animaux s'en allèrent. Ils étaient couverts de honte. Les oiseaux avaient gagné. En partant, ils dirent aux oiseaux :

– Vous avez peut-être gagné, mais vous resterez toujours en haut et vous serez constamment menacés par des chasseurs. Bien sûr, nous aussi, nous sommes des animaux et, nous aussi, on nous tuera à coups de fusil ou à l'arbalète. Bien sûr, nous aussi, nous serons chassés. Mais vous, quand vous pondrez des œufs et que vous irez les déposer dans des troncs d'arbres, vous ne serez jamais tranquilles. Les chasseurs les prendront ou ce seront les enfants qui grimperont dans les arbres pour les prendre.

Les oiseaux répondirent :

– Nous autres, nous sommes très vigilants. Nous ne craignons pas les chasseurs. Ils n'arriveront jamais à tuer beaucoup d'entre nous en même temps. Nous ne serons jamais nombreux à mourir. Vous, vous resterez à terre et là, vous serez à la portée de tous les chasseurs.



Le grand chasseur d'éléphants et les fourmis

C'était il y a très longtemps. Kômba, le grand chasseur d'éléphants, partit à la chasse. Comme toujours, il revint avec un éléphant. Il le dépeça et le coupa en petits morceaux pour la mettre à boucaner. Pour maintenir le feu assez longtemps et pour pouvoir sécher toute cette viande, il alla ramasser du bois mort, mais dans tout le bois qu'il apporta, il y avait des fourmis qu'on appelle lézou. Dès qu'il mettait un morceau de bois dans le feu, la chaleur faisait sortir les fourmis. Mais Kômba était trop occupé à ac-tiver le feu pour s'en apercevoir.

Quand il eut fini tout son travail, Kômba s'en alla. Les fourmis en profitèrent pour ramasser les morceaux de viande mis à sécher et les rapportèrent dans le bois qui n'avait pas encore été brûlé.

Quand Kômba revint, il s'aperçut de la disparition de la viande. Très en colère, il s'écria :

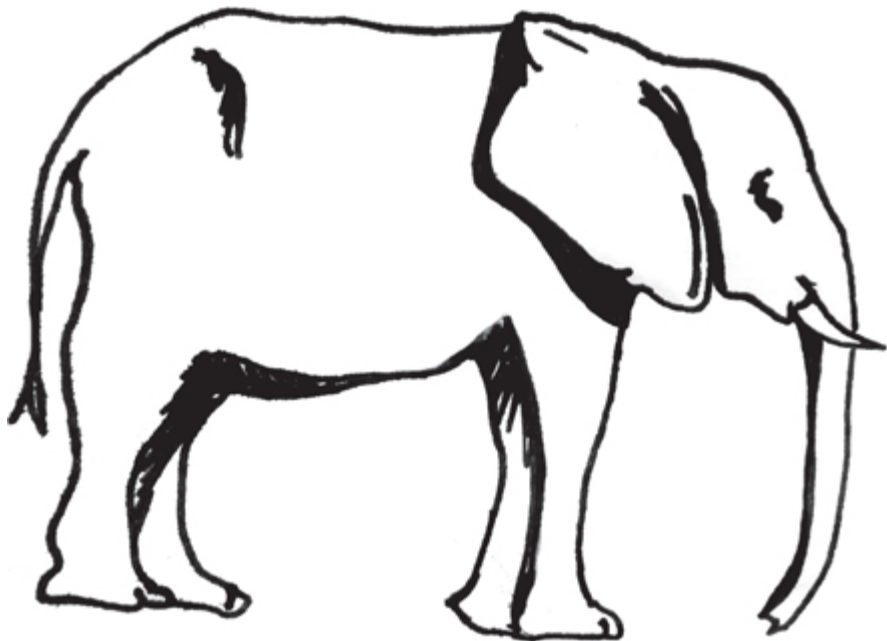
– Chaque fois que je reviens de la chasse et que je rapporte de la viande, je la mets à sécher et lorsque je reviens, je ne retrouve plus rien. Il faut que j'aille consulter un devin-guérisseur. Il viendra danser pour « voir »* où disparaissent les morceaux de viande. Il me dira qui est celui qui mange tous mes morceaux de viande.

Kômba alla consulter un premier devin-guérisseur qui s'appelait Doulézou. Il vint et dansa très longtemps. Mais lorsqu'il eut fini de danser, il dit qu'il ne pouvait pas voir qui était celui qui avait volé la viande. Il dit à Kômba que le maître qui lui avait appris à danser ne lui avait peut-être pas montré comment faire pour trouver tous les voleurs.

Kômba était furieux. Le devin-guérisseur n'avait pas réussi à trouver son voleur. Alors il tua Doulézou.

Kômba voulait savoir qui était ce voleur qui lui prenait toujours la viande qu'il mettait à sécher. Il alla consulter un second devin-guérisseur du nom de Ngolola.

Ngolola vint et dansa, lui aussi, longtemps, longtemps, longtemps. Malgré tous ses efforts, il n'y réussit pas.



Kômba était furieux. Une fois encore, le devin-guérisseur n'avait pas réussi à trouver son voleur. Il tua Ngolola.

Kômba ne se tint pas pour battu. Il voulait toujours savoir qui arrivait à prendre la viande qu'il mettait à sécher, sans qu'il s'en aperçoive. Il se rendit auprès de deux devins-guérisseurs, Tamba* et Ngangalé* qui étaient des singes.

Les singes vinrent chez lui et dansèrent, eux aussi, longtemps, longtemps, longtemps. À la fin, ils dirent qu'ils savaient qui volait la viande. Ils avaient découvert l'emplacement de la viande volée. Ils dirent à Kômba :

– Prends ce morceau de bois que tu as préparé pour le feu de boucanage et coupe-le.

Kômba prit le morceau de bois et le coupa en deux. Alors, les fourmis lézou commencèrent à sortir. Toutes portaient des morceaux de viande. Les fourmis rapportèrent tous les morceaux de viande qu'elles avaient volés. Kômba et les singes attrapèrent les fourmis et se mirent à les jeter dans le feu. Alors toutes les autres fourmis repartirent se cacher dans les morceaux de bois mort. C'est pour cela que les fourmis se cachent toujours dans le bois mort.

Si on ramasse du bois mort et qu'on le met dans le feu pour l'activer, dès que le bois commence à chauffer, elles sortent.



Nzôya, le grand chasseur

Nzôya était un homme très courageux. Il luttait contre tous les animaux de la brousse grands et féroces, les éléphants, les buffles, les gorilles... Quand il partait à la chasse, il ne s'occupait jamais des petits animaux. Il ne s'intéressait qu'au gros gibier.

Il s'attaquait même aux panthères. Quand il partait en brousse, s'il voyait des traces d'une panthère, il passait toute la nuit à attendre qu'elle arrive pour avoir le plaisir de lutter contre elle.

Un jour, comme tous ceux du campement partaient à la chasse, il partit avec eux. Il tua dix lions, dix buffles et dix éléphants pour tout le campement. Tout le monde s'activa pour découper la viande, disposer les morceaux sur les claies de boucanage et préparer le feu et faire sécher toute cette viande. Pendant ce temps, Nzôya, lui, continuait à chasser. Les autres chassaient des petits animaux mais lui, il ne s'occupait que du gros gibier, des bêtes dangereuses.

Un jour, une femme qui palabrait avec son mari parce qu'il la battait, lui cria :

– Tu n'es pas un homme fort. Tu n'es pas comme Nzôya. Ici, dans le campement, on sait bien que c'est Nzôya qui est le plus courageux de tous les hommes. Pourquoi tu me tapes ainsi chaque fois ? Tu n'es même pas capable de lutter contre Nzôya. Nzôya, lui, est très fort. Il n'a même pas de flèches ou de sagaies. Il lutte seulement avec son couteau. Nzôya est vraiment l'homme le plus brave de tout le campement.

En entendant cela, son mari et tous les hommes du campement furent très irrités. Très en colère, ils se préparèrent à tuer Nzôya. Ils partirent en brousse à l'endroit où Nzôya avait l'habitude de prendre la piste pour aller à la chasse. Ils coupèrent des arbres, mais à moitié seulement. Quand Nzôya passerait et que le vent se mettrait à souffler, les arbres tomberaient sur Nzôya et il mourrait.

La nuit, le vent se mit à souffler et les arbres commencèrent à tomber. Malgré tous ces dégâts, Nzôya ne fut pas blessé en passant sur le chemin.

Le lendemain matin, Nzôya avertit tout le monde qui irait avec eux à la chasse. Arrivés en brousse, ils préparèrent un emplacement et construisirent des huttes. Puis ils partirent à la chasse au filet. Nzôya refusa de participer à cette chasse. Il dit :

– J'ai mon filet. Je ne veux pas venir avec vous. Vous pouvez

partir. Moi, j'irai seul.

Nzôya partit seul en brousse. Il tua dix buffles et cinquante éléphants. Puis il appela tous ceux qui étaient partis à la chasse au filet pour qu'ils viennent l'aider à dépecer les animaux et les préparer. Tout le monde était très content de cette abondance de viande.

Tous les jours, Nzôya partait à la chasse en brousse et il ravitaillait tout le campement. Tout le monde aidait à sécher la viande sur le feu. Mais il y avait un oiseau du nom de Yômbakôlô* qui venait chaque fois effrayer les sentinelles et emporter la viande qui était en train de sécher. Quand Yômbakôlô venait, celui qui faisait la sentinelle, de peur, s'enfuyait en laissant toute la viande à portée de l'oiseau, et ce dernier avalait tous les morceaux qui étaient en train de sécher.

Bien que l'oiseau vienne manger tous les morceaux de viande mis à sécher, la viande ne manquait pas. Nzôya, continuait à chasser les animaux et tous ceux du campement avaient en permanence de la viande en abondance. Mais à la fin Nzôya se fâcha. Il dit :

– Aujourd'hui c'est moi qui garderai la viande et tout le monde ira à la chasse. C'est moi qui resterai ici, au campement, pour voir ce qui se passe.

Il demanda aux sentinelles qui avaient eu peur à quel moment venait l'oiseau. On lui répondit qu'il venait le matin à huit heures.

À huit heures précises, Yômbakôlô arriva et se posa au sol en faisant un grand bruit : brrrrrr. Puis il demanda à Nzôya :

– Que préfères-tu, que je t'avale ou que j'avale les morceaux de viande ?

Nzôya fit semblant de dormir et ne dit pas un mot. Alors l'oiseau répéta :

– Que préfères-tu, que je t'avale ou que j'avale les morceaux de viande ?

Nzôya répondit :

– Ce n'est pas quelqu'un comme moi que tu vas embêter longtemps. Qu'est-ce que tu es venu chercher ici, dans notre campement ?

Sans répondre, très irrité, Yômbakôlô se jeta sur Nzôya et ils se bagarrèrent. Nzôya enfonça son couteau à plusieurs reprises dans Yômbakôlô et le tua. Après, il prit un caillou pour le jeter sur le tambour et avertir tous les chasseurs. Le tambour résonna : pim Gbigbiigbiiiig-biiii. Au signal, tous les chasseurs se précipitèrent au campement. Quand ils arrivèrent et virent Yômbakôlô, ils prirent peur et voulurent fuir, mais Nzôya leur dit :

– Ne fuyez pas. N'ayez pas peur, je l'ai abattu. Il est mort.

Ils ouvrirent le ventre de Yômbakôlô et en sortirent toute la viande qu'il avait mangée. Du matin au soir, ils passèrent leur temps à

transporter de la viande et ils durent fabriquer beaucoup de nouvelles claies de boucanage pour arriver à mettre toute la viande. Il y avait tellement de viande qu'il fallait qu'ils arrêtent de chasser.

Alors Nzôya appela sa maman et lui dit :

– Maman, écoute bien ce que je vais te dire. Moi, Nzôya, je sais que je suis très courageux. Depuis que je suis au monde, je n'ai connu aucune difficulté. Je ne sais pas si une maladie va me tuer, mais pour le moment je vis. Je veux sa-voir ce que c'est qu'être en difficulté. Je irai vivre ailleurs pour avoir des difficultés parce que ce que j'aime, c'est lutter.

Puis il s'adressa aux gens du campement :

– Écoutez-moi bien. C'est Nzôya qui vous parle. Un jour, une femme du campement s'est disputée avec son mari. Elle a dit à son mari qu'il n'était pas aussi courageux que moi et que personne, dans le campement, ne pouvait m'égaliser. C'est vrai. Et je sais que vous avez voulu me tuer. Vous avez coupé du bois pour que le vent le fasse tomber. Heureusement, j'ai résisté à tout ça. Et malgré tout, je vous ai appelés pour que nous partions à la chasse. Pendant tout le temps qu'a duré la chasse, vous avez été témoins de mon courage. Devant les difficultés qu'on a trouvées en brousse, vous avez fui et c'est moi Nzôya qui ai résisté. De tout cela, vous avez été les témoins. On peut dire que c'est moi le plus fort. Mais je vais partir parce que vous ne me voulez pas dans le campement. Vous parlez mal de moi et j'en suis très fâché. Alors je vais vous quitter. J'irai vivre et mourir ailleurs.

Il dit à sa mère :

– Je m'en vais parce que les gens du campement ne veulent pas de moi. On n'entendra plus jamais parler de Nzôya. Si, par un coup de chance, j'arrive dans un campement et que je devienne le chef de ce campement, je viendrai te chercher, toi, maman. Tu viendras dans mon nouveau campement.

Nzôya partit sans rien prendre. Il n'emporta aucune nourriture. Il prit seulement son couteau. Il partit dans la brousse. Là, il trouva des traces de panthère, et se dit :



– Vraiment, cet animal doit être plus fort que moi. Il faut que je l'attrape. Il faut absolument que je passe la nuit ici pour que je trouve cette panthère. Je vais lutter contre ce puissant adversaire.

Il était là, endormi, la nuit dans la brousse. Au bout d'un moment, il entendit un cri : Ihiiiiiiiiiii, Ihiiiiiiiiiii. Les panthères arrivaient. Elles vinrent une à une et Nzôya les tua toutes. Quand il les eut toutes tuées, il dit :

– Vraiment, je pensais que la lutte serait terrible, mais je vois que pour moi c'est facile. C'est inutile que je reste ici plus longtemps. Je vais aller ailleurs pour trouver d'autres adversaires plus redoutables.

Le matin, quand il se réveilla, il partit. En cours de route, il entendit un bruit : Ouaaaaa Ouaaaaa Ouaaaaa mmm. C'étaient les gorilles *bôbô**. Ils étaient en groupe. Il réussit à en tuer plus d'une dizaine. Il continua sa route. Il trouva un groupe de lions. Il tua plus de dix lions et repartit.

Il passa cinq ans dans la brousse sans voir un seul campement. Durant plus de cinq ans, il passa son temps à lutter. Puis un jour, il vit les empreintes d'une personne. Il pensa : « Cette piste doit mener à un campement. » Il emprunta la piste. Il se demanda : « Quand est-ce que j'arriverai au campement ? »

Au bout d'une longue marche, il finit par trouver une plantation. Il continua et finit par aboutir à un campement. En arrivant, il s'arrêta pour demander de l'eau. Ceux qui étaient là le regardaient de bas en haut, en lui disant :

– Tu te moques de nous ou tu demandes de l'eau ?

Nzôya leur dit :

– Je ne me moque pas de vous mais je suis assoiffé. Si vous avez un peu d'eau, donnez-m'en pour que je puisse boire.

Les habitants lui répondirent :

– Chez nous, ici, il y a une rivière qui coule, mais nous sommes incapables de prendre de l'eau, parce qu'il y a un grand crocodile du fleuve, *mbôngi**, et, chaque année, il nous faut lui donner une jeune fille avant de pouvoir prendre de l'eau. Si on réussit à lui donner une fille, ce jour-là, tout le monde peut prendre de l'eau pour toute l'année. Sinon, nous ne pouvons pas avoir d'eau.

Ils ajoutèrent :

– Va. Tu arriveras devant la case du chef, là où il y a un drapeau. Autour de la case, tu verras des fleurs. Tu vas aller voir le chef et il te dira si ce n'est pas la vérité.

Nzôya était très content. Il partit fièrement, tout en espérant que ce n'était pas un mensonge et qu'on n'était pas en train de se moquer de lui. Nzôya, arrivé chez le chef, demanda de l'eau. Le chef lui dit :

– Regarde, il y a une très jeune fille de notre campement qui est là-bas, sur la rive. Elle attend l'arrivée du crocodile. À 14 heures, nous tous, nous allons descendre là-bas pour dire au revoir à la jeune fille. Il faut que le crocodile la prenne et nous laisse boire de l'eau.

En entendant cela, Nzôya était très heureux. Il allait enfin rencontrer un adversaire invincible. Il demanda au chef de lui donner un gobelet pour qu'il puisse lui-même aller chercher de l'eau et boire. Il se disait : « Si le crocodile m'avale, c'est que c'est vrai, ce crocodile est vraiment très dangereux. »

Nzôya descendit à la rivière. Il trouva la jeune fille en train de pleurer et il lui dit :

– Ne pleure pas.

Il la consola et ajouta :

– Moi, Nzôya, je suis venu uniquement à cause de toi. Moi, aujourd'hui, je veux te prendre pour ma femme. C'est moi qui vais mourir aujourd'hui. Il ne faut pas pleurer inutilement. C'est moi qui vais prendre ta place.

Il descendit dans l'eau, jusqu'aux genoux. Il prit le gobelet et commença à boire. Tous les habitants du campement le regardaient. Ils étaient étonnés et se demandaient d'où venait cet homme-là. Nzôya leur dit :

– Vous ne me connaissez pas. Je n'ai pas de famille. Je m'appelle Nzôya. Aujourd'hui, je vais vous montrer ma bravoure.

Il puisa de l'eau et la rapporta aux gens du campement. À 14 heures, le chef siffla : trrrrrrrr.



Tout le monde descendit à la rive pour attendre l'arrivée du crocodile. Quand ils arrivèrent au bord du fleuve, Nzôya plaça la jeune fille derrière lui et attendit le crocodile. Dès que le crocodile apparut, tout le monde se mit à l'acclamer pour le saluer parce qu'il était le roi de l'eau. Le crocodile demanda à Nzôya de s'écarter parce que lui, il voulait la chair de cette fille qui était meilleure que celle de Nzôya. Nzôya refusa de quitter sa place.

Le crocodile lui redit encore :

– Ôte-toi de là. C'est la fille que je veux.

Nzôya lui dit :

– Non, moi je veux aujourd'hui lutter contre toi.

Puis il l'insulta :

– Mort de ta mère ! Si tu n'es pas content, tu n'as qu'à monter me trouver ici. Je suis là. Je t'attends.

Le crocodile sortit de l'eau pour se jeter sur Nzôya et sur la fille, mais Nzôya dans sa bravoure le saisit et lui donna des coups de couteau dans la gorge, dans la poitrine, partout. Il réussit à abattre le crocodile sur-le-champ.

Tout le monde applaudit le courage de Nzôya. Ils soulevèrent Nzôya et lorsqu'ils le reposèrent par terre, Nzôya leur dit :

– Il faut ouvrir le crocodile doucement parce que je sais que j'ai déjà tué un enfant là, dans son ventre, en enfonçant le couteau, mais les autres enfants sont vivants.

Ils ouvrirent le crocodile et les gens dirent :

– Ça, c'est mon enfant !

Et d'autres :

– Ça, c'est mon enfant !

Finalement, ils trouvèrent un enfant tué à coups de couteau. Du matin au soir, les enfants sortirent du crocodile. C'étaient les enfants que le crocodile avait avalés.

On prit le crocodile et on le découpa en morceaux que l'on distribua aux gens du campement. Le chef du campement était très impressionné par la bravoure de Nzôya. Il lui céda son poste. On donna deux femmes à Nzôya, la plus jolie jeune fille, celle que le crocodile devait avaler, et une autre. Nzôya dit qu'il devait retourner au campement qu'il avait quitté pour chercher sa maman.

Quand il revint, il devint le chef du campement. L'ancien chef est devenu son adjoint. Nzôya est devenu le chef du campement grâce à sa bravoure.

34.

Le crocodile et le chasseur

Un jour, un chasseur partit en brousse pour chercher des animaux. Après une journée de marche, il n'avait rien trouvé. Il n'avait même pas entendu un cri d'oiseau.

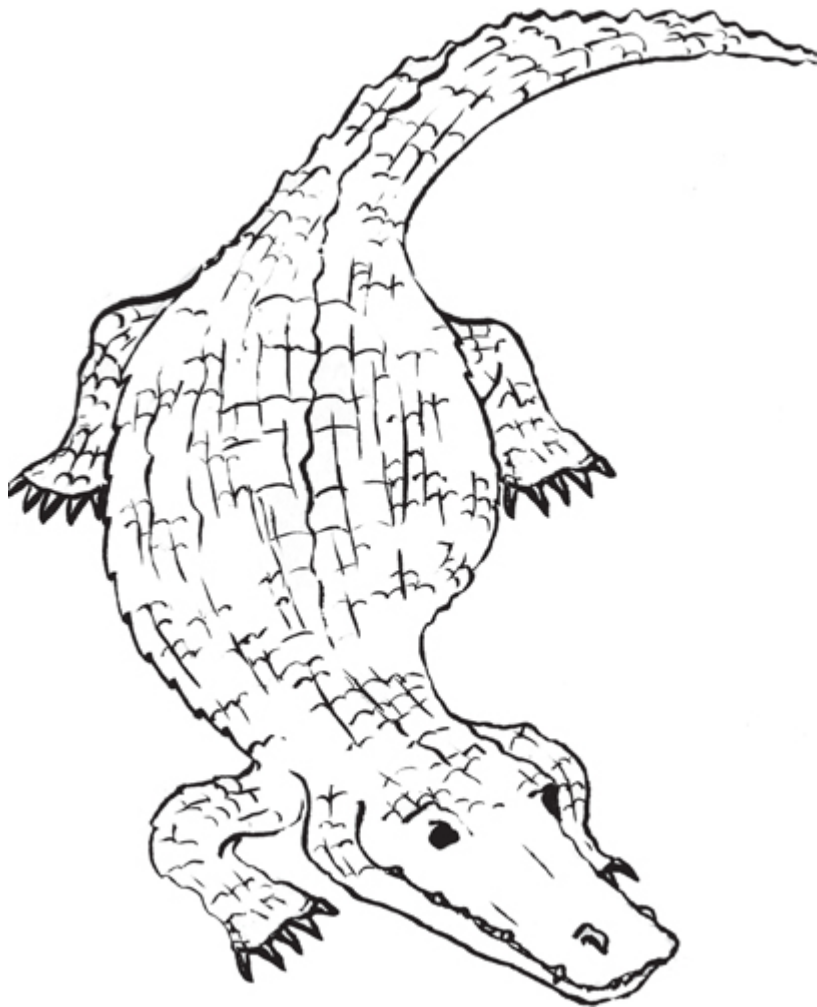
À la tombée du jour, en revenant au campement, il trouva un crocodile du fleuve, *mbôngi**, sur le tronc d'un grand arbre qui était tombé. Quand il le vit, il fut très content. Il pensa au bon repas qu'il ferait le soir. Il prit son fusil pour tirer sur le crocodile quand celui-ci se mit à lui parler. Il lui dit :

– Ô toi, le meilleur chasseur du monde, tous les animaux de la brousse te craignent et tous te félicitent. Mais, Mon Oncle, ça fait un an que je suis ici. J'ai été emporté par l'eau de la rivière pendant la saison des pluies. L'eau m'a transporté très loin, dans la brousse et, depuis, je suis sur ce tronc d'arbre. Je ne sais pas où est la rivière. Je ne sais pas par où retourner dans l'eau. Il ne faut pas tirer sur moi. Il faut que tu me transportes jusqu'à la rive. Je te donnerai tout ce que tu veux.

En entendant ce que lui disait le crocodile, le chasseur fut très étonné. Il n'avait jamais encore entendu un animal lui parler. Rapidement, il coupa une liane et attacha le crocodile puis il le transporta sur sa tête pour l'amener à la rivière. Arrivé à la rive, il le déposa par terre pour couper les lianes qui l'entouraient. Quand il eut fini, le crocodile lui dit :

– Mon Oncle, vraiment, tu sais, j'ai des muscles très fatigués. Il faudrait que tu me transportes jusqu'à l'eau. Il faudrait que tu ailles dans l'eau jusqu'à ce qu'elle t'arrive aux genoux.

Le chasseur s'avança dans l'eau en portant le crocodile. Quand l'eau lui arriva aux genoux, le crocodile lui dit :



– Je ne peux pas encore bien rentrer dans l’eau pour te donner ce que je t’ai promis. Avance encore un peu.

Le chasseur avança dans l’eau. L’eau lui arrivait à la poitrine. Le crocodile ne voulait pas encore descendre. Il lui dit :

– Il faut avancer encore un peu !

Le chasseur avança dans l’eau. L’eau lui arrivait maintenant au cou.

Subitement, le crocodile lui dit :

– Maintenant, j’ai ce que je voulais. Je vais te tuer. Toi, chasseur, tu as tué tous les animaux de la brousse et même leurs enfants. La brousse est maintenant vide. Tu vas payer tous ces morts avec ton sang.

À ce moment-là, Môsômé*, le céphalophe à fesses noires, arriva et demanda au crocodile :

– Qu'est-ce que vous faites là-bas ?

Le crocodile lui répondit :

– Justement, j'ai attrapé aujourd'hui ce fameux chasseur qui cause tant de dégâts dans notre campement. Il doit être jugé durement. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de lui ?

Le céphalophe répondit :

– Tu as raison, crocodile. Il ne faut pas le laisser partir. Il y a trois jours il a tué ma tante. Je n'ai même pas pu voir son corps. J'ai seulement entendu un grand bruit.

Puis, en vitesse, le céphalophe regagna la brousse. Tous les animaux passèrent et vinrent voir le chasseur et le crocodile. Ils disaient tous la même chose sur le chasseur.

Le dernier animal qui arriva était Mbôlôkô*, le céphalophe bleu. Quand il vit le crocodile en train de menacer le chasseur, il se fâcha contre lui en lui disant :

– Ce n'est pas juste, crocodile. Ne sais-tu pas que c'est interdit dans notre royaume des animaux de menacer ceux qui sont plus forts que nous ?

Et Mbôlôkô repartit en brousse pour ramasser un fagot de bois sec et le rapporta au crocodile en lui disant :

– Prends. Je sais que tu as passé trois jours sans manger et ça, c'est de la viande séchée.

Le crocodile relâcha le chasseur pour attraper la viande séchée qui était le fagot que lui lançait Mbôlôkô. Le chasseur sortit de l'eau, remercia Mbôlôkô et lui fixa un rendez-vous pour lui faire un cadeau.

Le lendemain, Mbôlôkô vint trouver le chasseur. Il était sur le point de partir à la chasse. Alors elle lui indiqua un endroit où il pourrait aller l'attendre.

Or, au campement, il y avait un chasseur très gravement malade. Il fallait faire venir un guérisseur.

Après la consultation, le guérisseur dit que pour le soigner, il fallait tuer un céphalophe bleu, prendre un morceau de sa peau et l'attacher au cou du chasseur malade. L'opération devait être faite très vite, en cinq minutes, sinon le chasseur allait mourir. Pour qu'il ne meure pas, il fallait tuer le céphalophe bleu.

Vite, les chasseurs prirent leur fusil et allèrent à l'endroit indiqué par Mbôlôkô au chasseur qu'il avait sauvé. Ils le trouvèrent en train d'attendre son cadeau. Ils le tuèrent.

C'est pourquoi tous les animaux de la brousse, dès qu'ils voient une personne en train de passer, ils pensent toujours au chasseur et ils s'enfuient.



35.

Bôlandika, l'enfant qui chantait le chant des animaux

Un homme et sa femme partirent en brousse pour aller placer des pièges. Arrivés là-bas, la femme dit à son mari que, pendant qu'elle ferait la hutte, il fallait qu'il aille tendre les pièges pour qu'à la tombée du jour ils aient quelque chose à manger.

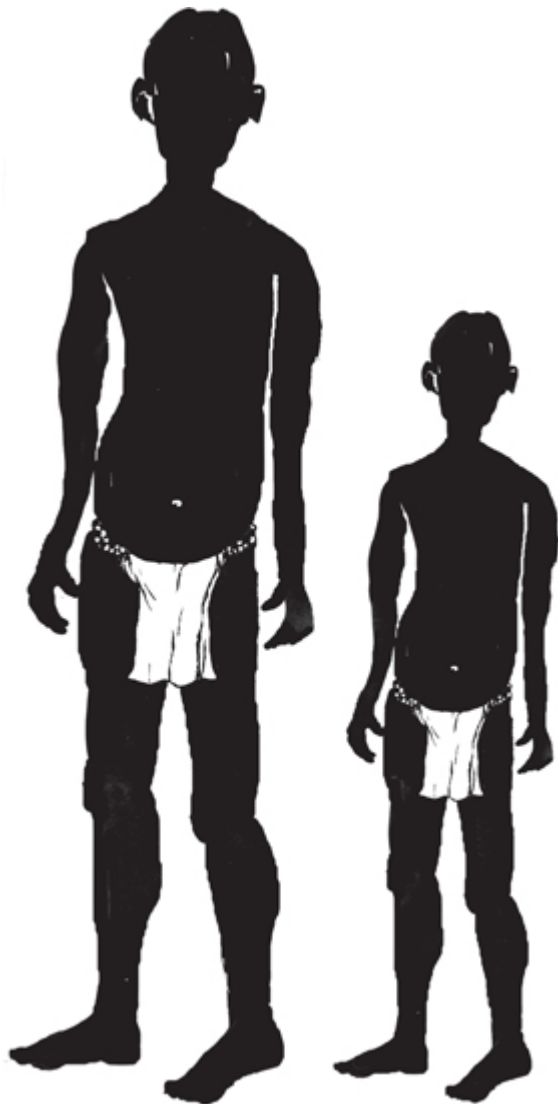
L'homme alla tendre des pièges et, à la tombée du jour, il avait attrapé une antilope. Quand il arriva au campement, il recommanda à sa femme et à son enfant, Bôlandika*, de ne pas manger ce premier gibier. Lui seul, l'homme, devait manger cette viande. Il mangea toute la viande tout seul.

Le lendemain matin, il tua encore trois gazelles et il recommanda à sa femme et à son enfant de ne pas en manger. L'homme ensuite tua des éléphants, des singes, des potamochères, etc., mais il ne voulait pas que sa femme et son enfant en mangent.

Alors la femme dit à Bôlandika :

– Mon enfant, nous allons mourir de faim. Il faut que, moi aussi, j'aille en brousse pour que nous ayons de quoi manger.

La femme partit en brousse avec son enfant. Elle coupa un gros bâton. Elle frotta dessus des plantes « magiques » qu'elle avait ramassées et recommanda à son enfant de chanter. Dès que l'enfant chanta, les animaux arrivèrent. Ceux qui venaient, la femme les tapait avec son bâton. Elle tua ainsi beaucoup d'animaux et aussi des buffles et des éléphants. Elle décida alors de rapporter le gibier au campement, mais avant de partir, elle dit à l'enfant de bien se cacher parce que, si son père trouvait le gibier, il voudrait lui faire du mal.



Bôlandika alla se cacher. Quand son père arriva, il l'appela :

– Bôlandika, où es-tu ?

Pas de réponse. Il répéta :

– Bôlandika, où es-tu ?

Une troisième fois, il appela :

– Bôlandika, où es-tu ?

L'enfant répondit :

– Ici.

Et l'homme lui dit :

– Ta maman n'est qu'une femme. Pourtant, elle a réussi à tuer beaucoup d'animaux avec un bâton seulement. Il faut que moi aussi

j'en fasse autant. Sors de ta cachette. Nous irons à la chasse tous les deux.

Bôlandika dit :

– Je suis dans le canari.

Son père cassa le canari, mais il n'était pas dedans. Alors Bôlandika dit :

– Je suis dans la calebasse-gourde.

Son père cassa la calebasse-gourde, mais il n'était pas dedans. Alors Bôlandika dit :

– Je suis dans l'amande de la noix de palme.

Son père cassa l'amande de la noix de palme. L'enfant sortit. Le père partit avec son enfant et arrivé à l'endroit où sa maman s'installait pour chasser les animaux, l'homme s'installa et il demanda à l'enfant de chanter la même chanson. L'enfant commença à chanter. Alors tous les animaux de la brousse, éléphants, hippopotames, crocodiles, oiseaux, singes, sortirent de la brousse. Mais ils étaient venus trop nombreux et l'homme ne réussit pas à abattre un seul animal. Alors, l'homme partit et laissa son enfant.

Quand l'homme fut parti, les éléphants vinrent et déracinèrent l'arbre où se tenaient en général Bôlandika et sa mère pour attendre. Les animaux attrapèrent l'enfant et, arrivés au campement des animaux, ils lui firent un procès. Ils décidèrent de le tuer.

Dans le campement des animaux, tout le monde devait préparer de la farine de manioc ou de maïs, des bananes, des taros, pour pouvoir manger tout ça en même temps que l'enfant. Les vivres étaient très nombreux et tous les animaux étaient prêts à tuer l'enfant.

Pendant ce temps, la maman de Bôlandika, ne voyant pas revenir son enfant, partit consulter un devin-guérisseur. Ce dernier lui dit :

– On n'a pas encore tué ton fils. Il doit mourir dimanche à 14 heures.

Puis il envoya un charognard pour qu'il aille enlever l'enfant. Quand l'oiseau s'approcha du campement, il entendit jouer du tambour. Les animaux s'apprêtaient à tuer Bôlandika. L'oiseau vint se poser sur une branche de palmier derrière la hutte et observa tout ce qui se passait. Les femmes commençaient à faire cuire la farine de manioc. Les hommes entraînaient l'enfant derrière la hutte. Ils l'étalèrent sur une natte. Ils apportèrent deux couteaux pour le découper, mais les couteaux n'étaient pas assez tranchants. Ils discutaient pour savoir comment faire pour que les couteaux coupent bien. Finalement, ils décidèrent de retourner chercher un autre couteau, un couteau bien tranchant. Alors qu'ils étaient partis pour chercher le couteau tranchant dans la hutte, l'oiseau rapidement attrapa l'enfant et s'envola avec lui.

En voyant l'enfant partir, les animaux commencèrent à s'accuser mutuellement. Certains avaient dit que comme tout était prêt, il fallait le tuer le samedi. D'autres avaient voulu attendre le dimanche. Ils se disputaient mais l'enfant était parti, emporté par l'oiseau. Dans le campement, les animaux, de colère, renversaient les cuvettes de farine de maïs par terre et les piétinaient. Ils étaient hors d'eux mais Bôlandika, lui, était déjà loin. L'oiseau le déposa juste derrière la hutte de sa mère.

Au moment où la maman pensait à son enfant, elle vit Bôlandika sortir de derrière la hutte. Elle était très contente. Elle remercia l'oiseau. La femme et Bôlandika, son enfant, recommencèrent à chasser et tuèrent à nouveau beaucoup d'animaux. Mais, cette fois-ci, la maman rentra avec son fils. Ils revinrent tous deux au campement pour rapporter le gibier.



36.

La chasse au crocodile

Un jour, Kôkélé*, le crocodile, après avoir mangé beaucoup de poissons, quitta son marécage pour se promener. Mais il ne fit pas attention. Il traversa la grand-route et ensuite, il ne sut plus par où retourner chez lui. Alors il se cacha dans un buisson. Une femme et son mari, en revenant de leur champ, descendirent boire de l'eau là où vivait le crocodile et ils virent les empreintes de ses pattes. Alors, ils coupèrent un long morceau de bois pour l'enfoncer dans le trou et voir si le crocodile était là. Mais ils enfoncèrent le bois en vain, le crocodile était parti.

Alors, ils suivirent ses traces et arrivèrent au buisson où il s'était caché. Ils devinèrent que dans ce buisson, il y avait le crocodile car l'endroit était très touffu. Ils fouillèrent en faisant lentement le tour du buisson. Finalement, ils trouvèrent le crocodile en train de dormir parce qu'il avait beaucoup mangé.

Une dispute s'éleva alors entre la femme et son mari pour savoir qui tuerait le crocodile. La femme voulait le tuer et son mari aussi. Finalement, ils décidèrent de le tuer tous les deux.

La femme, avec sa machette, lui coupa la queue. L'homme, avec son bâton, donna un coup sur la tête du crocodile pour l'assommer et le tua sur place. En rentrant au campement, l'homme dit à sa femme :

– Tu n'as qu'à manger ce que tu as attrapé. Comme la femme avait coupé la queue du crocodile, elle n'eut droit qu'à la queue.

C'est pourquoi quand les hommes et les femmes vont à la chasse, c'est l'homme qui part le premier et c'est la femme qui le suit.

La mort de Tovi

Les hommes étaient partis à la chasse. Ils avaient choisi un fourré où ils pensaient qu'il y avait du gibier. Ils l'avaient entouré et maintenant ils essayaient de débusquer les animaux qui s'y trouvaient. Or, dans le fourré, il y avait des buffles. L'un des chasseurs s'appelait Tovi. Comme tous les chasseurs, il devait lutter et soit gagner, soit mourir.

Les chasseurs commencèrent à débusquer les animaux qui étaient dans le fourré et le gibier commença à sortir. Un buffle se dirigea vers Tovi. Tovi prit sa sagaie et la jeta sur le buffle. La sagaie était bien dirigée, mais le buffle était très puissant et il continua vers Tovi. Tovi lança à nouveau sa sagaie et atteignit le buffle, mais le buffle s'élança sur lui. Tovi et le buffle luttèrent longtemps et finalement le buffle s'effondra. Mais Tovi, lui aussi, était mort. On transporta les corps de Tovi et du buffle, et ils arrivèrent ensemble au campement.

Les hommes réfléchirent. Ils pensèrent :

– Il faut envoyer quelqu'un comme messenger au campement pour dire qu'il y a un mort parmi nous.

Le premier messenger qu'ils choisirent était le râle à pattes rouges, Kémbé*, qu'on appelle aussi Mônzémbé*. Les hommes expliquèrent à Kémbé qu'il devait aller au campement avertir que Tovi était mort. Kémbé répéta :

– Ou Ouuuuu ahaaaa ahaaaaa, aaaaaa gaaaaaaa.

Kémbé poussa des cris, mais personne ne trouva qu'ils étaient bons. Tout le monde refusa qu'il serve de messenger. Ses cris étaient trop affreux.

Les chasseurs firent un deuxième essai. Ils choisirent de faire appel à un oiseau qui s'appelle Kanga*. Ils lui expliquèrent qu'ils voulaient l'envoyer au campement comme messenger. Ils demandèrent à Kanga :

– Si tu arrives au campement, qu'est-ce que tu vas dire aux gens ?

Kanga répéta le message :

– Kélgé kpèkpèkpè, kélgé kpèkpèkpè, kélgé kpèkpèkpè.

Et il finit en poussant un cri :

– Aââââ.

Tout le monde l'écouta et tout le monde se moqua de lui. Tous les chasseurs lui dirent qu'il n'avait pas une voix plus belle que celle de Kémbé.

Les chasseurs firent un troisième essai. Ils demandèrent cette fois à

Tômbisa*, le francolin.

– Si tu arrives au campement, qu'est-ce que tu vas dire aux gens ?

Tômbisa répéta le message :

– Aaaaa kakaaaaaa kakaaaaaa kakaaaaaa

Le cri de Tômbisa n'était pas du tout bon. Tous les chasseurs refusèrent de l'envoyer comme messenger. Les chasseurs firent un quatrième essai et demandèrent à Ekô*, le francolin de Latham.

– Si tu arrives au campement, qu'est-ce que tu vas dire aux gens ?

Ekô répéta le message :

– Ha haaaaa ha haaaaa.

Tout le monde se moqua de lui. Sa voix n'était pas belle. Elle ne convenait pas du tout.

Enfin, après avoir essayé tous les oiseaux, les chasseurs allèrent demander à Bondé*, le bulbul, un oiseau de couleur rouge, qui n'est pas très grand mais qui est très vigilant. Quand on est dans la brousse, on dit que si Bondé pousse un cri, c'est qu'il a découvert une vipère. Quand il pousse son cri, tous les oiseaux viennent et savent qu'il y a quelque chose, là.

Les chasseurs demandèrent à Bondé :

– Si tu arrives au campement, qu'est-ce que tu diras aux gens ?

Bondé répéta le message :

– Tovi et le buffle luttèrent. Tovi est mort et le buffle est mort.

Lorsqu'il eut fini de pousser son cri, tous les chasseurs étaient d'accord. Tout le monde disait:

– Oui, le cri de Bondé est très bon. Quand il arrivera au campement, il parlera et tout le monde comprendra le message.

Finalement, les chasseurs envoyèrent Bondé au campement. Arrivé au campement, il se posa sur le toit de la hutte d'une vieille femme. Elle n'était pas endormie. Elle avait les bras croisés et écoutait la chanson de Bondé. Finalement, elle se leva et avertit tout le monde :

– Venez, tous les habitants du campement, venez ici entendre ce que cet oiseau est en train de raconter. Il y a quelque chose qui s'est passé en brousse chez les chasseurs. Venez écouter d'abord. Écoutez, c'est un message de la part des chasseurs.

L'oiseau répétait toujours les mêmes phrases:

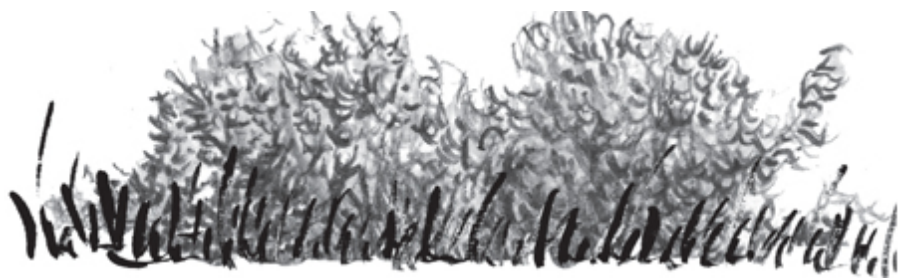
Tovi et le buffle luttèrent

Tovi est mort et le buffle est mort

En entendant cela, tous ceux qui étaient au campement partirent dans la brousse à la recherche du campement des chasseurs.

Les chasseurs transportèrent le cadavre de Tovi au campement de chasse et ils rapportèrent aussi celui du buffle.

C'est pourquoi s'il y a des chasseurs qui vont en brousse et s'il y a quelque chose qui se passe là-bas, il faut choisir celui qui a la meilleure voix pour qu'il puisse alerter ceux qui sont au campement.



38.

La viande séchée

Les gens du campement étaient partis à la chasse très loin. Arrivés là-bas, comme ils étaient très nombreux, ils avaient fait un grand campement de chasse. Tous les jours, ils partaient à la chasse et ils rapportaient beaucoup de gibier qu'ils mettaient à sécher sur le feu.

Parmi les personnes du campement, il y avait une femme qui était enceinte. Cette femme accoucha là-bas, au campement de chasse. Comme elle avait un tout petit bébé, elle ne pouvait pas aller à la chasse avec les autres. Elle restait tout le temps au campement.

Un jour, après le départ des chasseurs, quand tout le monde était parti à la chasse et que le campement était vide, tous les animaux qu'on avait mis à sécher sur le feu redevinrent des animaux vivants et se mirent à danser et à chanter. La femme restée au campement les vit et prit peur, mais elle n'en parla à personne.

Maintenant, chaque fois que tout le monde partait, les animaux quittaient la claie de boucanage sur laquelle ils séchaient et redevenaient des animaux vivants et se mettaient à danser et à chanter.

Un jour, la femme pensa que les animaux étaient en train de préparer quelque chose et qu'il valait mieux le dire aux autres. Elle appela quatre hommes qui étaient très courageux et leur raconta ce qu'elle avait vu.

Le lendemain matin, quand tout le monde partit à la chasse, les hommes se cachèrent dans une hutte pour voir ce qui allait se passer et si la femme disait vrai.

Quand tout le monde fut parti, les animaux descendirent des claies de boucanage sur lesquelles ils étaient et se mirent à danser. Alors, les quatre hommes sortirent brusquement de la hutte dans laquelle ils se cachaient. Quand les animaux les virent, ils sautèrent rapidement sur les claies et recommencèrent à sécher tranquillement sur le feu.

C'est une histoire qu'on raconte aux enfants pour les amuser.



La vie de tous les jours



39.

Kômba et l'arbre à miel

Un homme s'appelait Kômba. Il avait deux filles. Près de son campement, il y avait un arbre qu'on appelle banga dans lequel il y avait de nombreux trous. C'était des nids d'abeilles qui contenaient du miel.

Chaque fois qu'un jeune homme arrivait pour demander ses filles en mariage, Kômba lui demandait de monter en haut du *banga* pour chercher le miel. Quand il rapporterait le miel, il pourrait prendre ses filles en mariage.

Les jeunes hommes passaient à tour de rôle chez Kômba. Le premier qui était venu demander les jeunes filles avait essayé de monter à l'arbre, mais Kômba en avait profité pour le tuer. Le second jeune homme qui était venu, Kômba l'avait également tué et l'avait mangé. Kômba faisait toujours de même avec tous les jeunes gens qui venaient demander ses filles en mariage. Il leur disait :

– Si tu arrives à monter sur mon arbre à miel, le banga, et que tu recueilles du miel, tu auras mes filles en mariage.

Un jour arriva un jeune homme qui s'appelait Mbangô. Mbangô dit :

– Aujourd'hui, moi aussi, je vais essayer. On m'a dit qu'il y a un homme là-bas qui a des filles qui sont tellement belles qu'il n'y a pas de mots pour les décrire. J'irai chez Kômba et je demanderai ses filles en mariage.

Quand Mbangô voulut partir, sa maman essaya de l'en empêcher. Mais Mbangô avait décidé de s'en aller. En cours de route, il rencontra une vieille femme. Elle était couverte de plaies. Elle avait des plaies partout, de la tête aux pieds. Son corps saignait. La vieille femme lui demanda :

– Mon petit, où est-ce que tu vas à cette heure-ci ?

Mbangô lui répondit :

– Je m'en vais chez les filles de Kômba.

La vieille femme lui dit :

– Kômba n'est pas un homme juste. Tous les jours, il y a des hommes qui vont lui demander ses filles en mariage et Kômba leur demande de lui rapporter du miel de son arbre. C'est un miel qui pèse lourd. Il y en a beaucoup et il est de bonne qualité. Aucun n'y arrive et Kômba en profite pour les tuer. Si tu vas là-bas, il faut que tu fasses bien attention. Rase-moi avant de partir.

Mbangô prit une lame et rasa la vieille femme. Puis il prit de l'huile et en passa sur ses plaies. La vieille femme le remercia en disant :

– Je te remercie beaucoup. En cours de route tu auras toujours de la chance. Et quand tu seras chez Kômba, les jeunes filles vont tout de suite t'aimer.

La vieille femme remit à Mbangô sa chevelure et lui dit :

– Prends ma chevelure. Garde-la bien. C'est ma chevelure qui va te sauver en cas de danger. Quand tu arriveras au croisement, tu verras le chemin qui vient du côté gauche. C'est sur ce chemin qu'on a mis de la pâte rouge ngôlé*. Ce chemin, c'est celui qui va au campement de Kômba. L'autre chemin, celui qui va vers la droite, il ne faut pas que tu l'emprunes. Ce chemin ne va pas chez Kômba.

Et elle poursuivit :

– En arrivant là-bas, tu mettras ma chevelure au croisement et tu iras t'asseoir. Tu verras ce qui va se passer.

Mbangô prit la chevelure de la vieille femme et partit. Arrivé au croisement, il vit de la pâte rouge ngôlé sur le chemin et il pensa : « Voici le chemin dont la vieille femme m'a parlé. »

Il prit le paquet contenant la chevelure de la vieille femme et le déposa sur le croisement. Il vit alors en sortir un gros coq. Il était très gros, tellement gros qu'on ne peut pas le décrire. Il ressemblait aux coqs des Blancs. Quand le coq fut sorti du paquet, d'autres choses en sortirent : de l'argent, des pièces de monnaie, des haches et toutes sortes de choses. Toutes ces choses avaient remplacé la chevelure de la vieille femme.

Mbangô se dit : « Ça alors ! » Il prit tout ce qui était sorti du paquet et partit.

Dans le campement de Kômba, il n'y avait qu'une vieille femme, qui était sa sœur. C'est elle qui gardait le campement. Dès que la sœur de Kômba vit Mbangô arriver, elle lui dit :

– Qui est là ?

Mbangô répondit :

– C’est moi.

Elle lui dit :

– Vraiment, tu sais, ce campement n’est pas bon du tout. Tous ceux qui viennent ici meurent. Ce qui se passe ici est terrible.

Finalement la vieille l’appela et lui dit :

– Viens ici.

Quand Mbangô s’approcha, elle lui demanda :

– Qu’est-ce que tu as apporté ?

Mbangô lui répondit :

– J’ai apporté des choses.

Puis il continua :

– J’ai apporté des haches, des machettes, des sagaies, de l’argent, un coq. C’est le coq que je tiens à la main.

La vieille femme le remercia et lui dit de rentrer immédiatement dans sa hutte.

– Il ne faut pas que tu aies peur de Kômba. Quand il viendra, il te donnera sa pipe à fumer. Il ne faut pas que tu acceptes. Il ne faut pas que tu la fumes. Maintenant, rentre dans ma hutte. C’est moi qui vais te garder. Au moment où il viendra, de loin, il te sentira et alors il parlera. S’il crie, tu ne dois pas avoir peur.

La vieille femme lui prodigua des conseils et ils étaient là, bien assis. Ils attendaient assis. Ils attendirent longtemps, jusqu’au soir. Le soir, les jeunes filles apparurent. Mbangô, qui guettait leur arrivée, était très content. Il se disait tout bas : « Voilà, c’est exactement ce que moi, Mbangô, je cherchais. Bon, maintenant que je les ai vues, demain matin de très bonne heure, je vais tout faire pour grimper sur l’arbre à miel. Je vais tout faire pour pouvoir épouser l’une de ces jeunes filles. »

Puis Kômba arriva. Il était encore loin, mais il avait senti Mbangô. Il dit :

– Mmmmmmm ! Il y a un corps étranger qui est là. Il faut le faire sortir tout de suite. Si vous le cachez, attention, je vais vous faire du mal.

Kômba s’approchait du campement. Arrivé au campement, il dit à nouveau :

– Faites-le sortir tout de suite.

Puis il appela son cousin, Aîtô.

– Aîtô, fais sortir cet homme, vite.

Tandis que Kômba parlait avec sa voix forte et grondait, la vieille femme disait tout bas à Mbangô :

– Il ne faut pas que tu lui répondes parce qu’en ce moment, il est en train de hurler, mais dans un moment, il va s’arrêter.



Kômba, après avoir parlé très longtemps, dit :

– Vous l’avez caché dans une des huttes du campement. Je le sais parfaitement. Mais attendez, il faut d’abord que je fume.

Il partit cueillir des feuilles de tabac qu’on appelle *gbangaya**. Il cueillit les feuilles puis les enfonça dans sa pipe et il commença à fumer. Le campement se remplit de l’odeur du tabac. Après avoir fumé, il prit la pipe, la donna à Aitô et dit d’une voix forte :

– Donne-lui ça tout de suite.

En écoutant ces mots, Mbangô sortit de la hutte en disant :

– Me voici. Je suis venu pour épouser ta fille. Je suis un homme et demain matin, tu me montreras le travail que tu veux que je fasse. Moi, Mbangô, je suis capable de le faire.

Puis Mbangô alla s’asseoir. Kômba appela Aitô et lui dit :

– L’homme qui est là a des yeux rouges. Qu’est-ce que je vais faire ?

Aitô lui dit :

– Non, Grand-père, ce n’est rien. Attendons demain et on verra.

Kômba lui dit :

– Donne-lui de quoi fumer.

Mbangô refusait de fumer, mais Kômba envoyait toujours Aitô pour lui donner du tabac. À chaque fois, Mbangô refusait en disant :

– Non, j'ai mes cigarettes.

Finalement, Kômba était très étonné. Il dit :

– Tous les gens qui viennent ici ne font pas ça. Qu'est-ce que ça signifie ?

Puis Kômba se dit : « Aujourd'hui quelque chose de grave a l'air de se passer, mais je n'en sais rien. Attendons demain. »

Le soir, à la tombée du jour, Mbangô retourna auprès de la vieille femme et passa la nuit chez elle.

De très bonne heure, au premier chant du coq, Kômba se réveilla et appela son cousin Ai-tô. Il lui dit :

– Appelle-moi ce gars et accompagne-le jusqu'à l'arbre à miel. Mets-le là-bas afin qu'il puisse montrer sa force. Dis-lui de me récolter du miel tout de suite afin qu'on puisse en manger ce soir et demain on ira à la chasse.

Mbangô partit. Toutes les femmes du campement l'accompagnèrent sous l'arbre à miel. En arrivant là-bas, Mbangô vit que c'était un arbre qu'on appelle banga, un arbre tellement grand qu'il disparaît dans les nuages.

Mbangô commença à regretter d'être venu. Il dit :

– Comment vais-je faire pour grimper sur cet arbre ?

Partout, il voyait du sang. C'était le sang de ceux qui avaient essayé de grimper avant lui et qui étaient tombés et étaient morts. Le tronc de l'arbre était tout à fait lisse. Mbangô pensa que tous ceux qui avaient essayé de grimper sur cet arbre n'avaient pas pu arriver à ramasser du miel. Et que s'il arrivait à grimper aujourd'hui, il trouverait beaucoup de miel.

Kômba lui dit :

– Non. Pas un de ceux qui sont venus n'a pu ramasser du miel. Il y en a toujours.

Mbangô partit chercher une liane pour en faire une ceinture de grimpage*. Il chercha une liane qu'on appelle langa*. Quand il la trouva, il tira dessus et la coupa. Puis il trouva une autre liane qu'on appelle môkôlolo*. Il tira dessus et la coupa. Avant de grimper, Mbangô dit aux femmes:

– Il faut que vous, les femmes de ce campement, vous entonniez une chanson pour m'encourager. Il faut que votre chant me stimule pour que je puisse arriver en haut rapidement.

Il demanda aux femmes qui étaient à côté de lui :

– Est-ce que d'habitude vous ne chantez pas pour ceux qui

grimpent sur cet arbre ? Est-ce qu'il n'y a pas une chanson particulière pour cela ?

Les femmes lui répondirent :

– Oui, d'habitude on chante, mais on a oublié la chanson. Qu'est-ce que tu vas devenir aujourd'hui si nous ne chantons pas ?

– Un grand arbre comme ça, le grimper sans chanter, ce n'est pas possible, dit Mbangô. Je vais entonner une chanson et vous allez répondre. Je vais chanter une chanson pour Kômba, pour le mettre en colère. Je verrai bien ce qu'il va me faire aujourd'hui.

Et il se mit à chanter :

Kômba est très mauvais !

Mbangô grimpait à l'arbre et les femmes chantaient. Il allait de plus en plus haut. Kômba était furieux. Il cria à Mbangô :

– Tu chantes une chanson pour moi. Est-ce que tu es venu hier à cause de moi, Kômba ?

Mbangô répondit :

– Oui, je suis venu à cause de toi, Kômba, parce que c'est toi qui es le propriétaire de ce campement. Toi qui as mis au monde ces jeunes filles-là. Tu veux que tout le monde vienne t'adorer, c'est pourquoi moi, Mbangô, je suis venu. Et je chante une chanson sur toi. Si tu n'es pas d'accord, il faut me le dire tout de suite.

Kômba appela son cousin Aitô et lui dit :

– Va te mettre là-bas, loin, et regarde ce qui se passe. Surveille ce que Mbangô fait.

Mbangô continuait à grimper. Il grimpait, grimpait. Puis, tout à coup on entendit un bruit : *an-an-an-an-an*. C'était Mbangô qui signalait qu'il était arrivé à la partie où le tronc se divise et qu'il continuait à grimper sur l'autre branche. Kômba appela son cousin Aitô :

– Jusqu'à maintenant, pas un de ceux qui sont venus ici n'a réussi à grimper jusqu'à l'endroit où se trouve Mbangô maintenant. Que va-t-il se passer ?

Aitô répondit :

– Attendons encore, Grand-père. On va voir s'il va réussir à prendre du miel.

Kômba était pressé. Il dit :

– Non. Il ne faut pas le laisser continuer comme ça. Il faut lui jeter une sangsue.

Quand un homme montait à l'arbre, Kômba jetait des sangsues, sôndé*, et la branche cassait. Elle tombait avec l'homme qui était dessus, en train de monter. Mbangô, lui, continuait à grimper tout en

chantant :

Kômba est très mauvais !

Il arriva encore à une fourche et prit une autre branche. Il arriva plus haut et vit des trous partout. Il y avait six, et même plus, dix nids d'abeilles qui se trouvaient sur cette branche. Il mit le feu sur tous les trous qui se trouvaient sur la branche, tout en continuant à chanter :

Kômba est très mauvais !

Puis il dit :

– Attachez vite le panier à miel et envoyez-le-moi rapidement pour que je puisse récolter le miel.

– Han Han Han.

Il souleva le panier à miel. Il remplit le panier de miel et le redescendit. Puis il recommença. Il faisait monter le panier à miel, le remplissait et le faisait redescendre. Et il continuait toujours à chanter.

En voyant cela, Kômba tremblait de tout son corps. Il appela Aitô et lui dit :

– Va voir ce qui se passe, parce que s'il continue à faire comme ça, il va vider tout le miel aujourd'hui.

Tout à coup on entendit un bruit : wrrrrrrrrr pouh.

C'étaient les sangsues que Kômba avait lancées. Elles venaient de casser la branche sur laquelle se trouvait Mbangô. La branche tomba par terre avec un bruit de tonnerre : Wrrrrrrrrrr Broum.

Kômba demanda à son cousin Aitô ce qui se passait. Aitô répondit :

– Non, il n'est pas tombé. La branche tomba, mais lui, il est passé sur une autre branche.

Tout en chantant, Mbangô disait :

Je suis de l'autre côté !

Kômba se lamentait :

– Mais qu'est-ce qu'on va devenir ?

Tout en chantant, Mbangô continuait à descendre du miel dans le panier à miel. Kômba était très en colère. Il jeta d'autres sangsues pour casser les branches. Les branches tombaient, mais Mbangô n'était pas sur ces branches. Il était sur celles qui restaient encore.

Maintenant, il ne restait plus que deux branches. Tous les récipients du campement étaient remplis de miel. En voyant cela, Kômba devint rouge. Il ne savait plus comment faire. Il poussa un grand hurlement en entendant Mbangô qui, du haut de l'arbre,

continuait à chanter. Il dit à Aitô :

– Mais qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? Où est partie ta puissance ? Il ne reste que deux branches. Il va terminer notre miel aujourd'hui. Montre ta force. Vraiment, ne le laisse pas faire comme ça !

Aitô répondit :

– Vraiment, Grand-père, je ne comprends pas. D'habitude, ça ne se passe pas comme ça.

Rapidement, Kômba lança encore des sangsues. Elles cassèrent une des deux branches qui restait. Il ne restait plus, maintenant, qu'une seule branche et Mbangô était sur cette branche. En écoutant chanter Mbangô du haut de l'arbre, Kômba se mit à l'insulter en disant :

– Con de ta mère ! Arrête de chanter. Mon œil est devenu un objet de rire pour toi mais si je t'attrape, je saurai me venger de toi. Con de ta mère ! Pourquoi chantes-tu une chanson sur moi ? Pourquoi es-tu venu terminer tout mon miel ?

Maintenant, il ne restait plus qu'une branche. Mbangô se préparait à redescendre. Il s'était vengé. Il prit son temps, finit de ramasser tout le miel qui était dans la branche et le lança par terre. Au moment où Kômba lançait des sangsues pour casser la dernière branche, Mbangô sauta vite et rentra dans la hutte des jeunes filles. Quand la branche tomba sur le sol, Kômba dit :

– Maintenant, il est tombé. Tout le monde, encerclez la branche. Cet homme doit être dans le feuillage.

Tous fouillèrent le feuillage, mais en vain. Mbangô n'était pas parmi les branches. Ils fouillaient partout sous l'arbre pour voir si le cadavre de Mbangô était dessous, mais il n'y avait personne. Pendant ce temps, Mbangô était dans la hutte des filles. Les filles, qui croyaient que Mbangô était mort, se mirent à pleurer mais en rentrant dans leur hutte, elles virent qu'il était assis et se reposait. Elles se mirent à rire. Elles étaient très contentes de voir Mbangô dans leur hutte.

Autrefois, le miel était seulement dans un arbre. Cet arbre appartenait à Kômba et personne ne pouvait le récolter. Maintenant que Mbangô est venu, il a secoué les abeilles et les abeilles se sont répandues partout dans la brousse. C'est pourquoi les gens rencontrent du miel partout dans la brousse et ils disent que c'est grâce à Mbangô.



Crevette et Poisson

Môngasa*, Crevette, et Kéngé*, Poisson, étaient tous les deux partis à la chasse et avaient tué beaucoup de gibier. Comme ils avaient beaucoup de viande, Kéngé dit à Môngasa :

– Si nous restons tout le temps en brousse dans notre campement de chasse, nous n’aurons jamais de femmes. Il vaut mieux que nous retournions au campement. Mais avant, nous allons fabriquer des harpes-cithares et nous allons jouer dans toute la brousse et même au campement. Comme ça, nous aurons certainement la chance d’épouser des femmes.

Après avoir dit cela, Kéngé partit rapidement pour chercher du bois et, le jour même, il termina la fabrication de sa harpe-cithare.

Il dit alors à Môngasa :

– Mon Frère, j’ai déjà terminé ma harpe-cithare. Si tu veux, je t’attends et nous irons ensemble dans un campement où il y a beaucoup de monde. Là, il y aura beaucoup de femmes. Alors, nous les épouserons et, comme ça, nous aurons des enfants. Tout le monde saura que maintenant, nous sommes des hommes.

Mais Môngasa voulait encore chasser. Kéngé qui, lui, voulait partir rapidement, lui dit :

– Je pars chercher des femmes. Si je ne trouve rien, je viendrai te le dire.

Môngasa répondit :

– Bon, vas-y. Moi, je te rejoindrai mais je préfère m’occuper d’abord de mes pièges. Je vais aller les relever avant de partir.

Kéngé partit. Il marcha longtemps, longtemps, longtemps et finit par arriver à un campement. Alors il se dit : « Maintenant que je suis arrivé à un campement, je vais essayer de jouer sur ma harpe-cithare. » Il commença à jouer et à chanter.

Quand une jeune fille qui ramassait des légumes derrière sa hutte l’entendit jouer, elle se leva vite et partit en courant. Elle alla trouver ses amies et leur dit :

– Mes Sœurs, écoutez ! Il y a une musique là-bas. Il faut qu’on aille voir ça. On ne sait pas qui c’est, mais le son est vraiment très beau. Écoutez, écoutez un peu.

Les jeunes filles accoururent et se précipitèrent sur Kéngé pour lui dire que sa musique était vraiment très belle et agréable. Elles le transportèrent, le soulevèrent et l’applaudirent.

Kéngé devint comme un chef dans ce campement. Toutes les jeunes filles adoraient sa présence. Tout le campement vint voir Kéngé. Partout, on dit qu'il jouait tellement bien de la musique qu'il n'y avait pas de mots pour le décrire. Certains dirent même :

– Vraiment, quand il joue, il y a de quoi avoir peur.

Kéngé continuait à jouer devant tout le monde. Les femmes dirent :

– Il n'y a pas moyen de résister. Nous serons toutes à lui aujourd'hui.

Les femmes transportèrent Kéngé jusque devant la hutte du chef du campement et tout le monde forma un cercle. Kéngé était au milieu. On demanda à Kéngé de jouer encore.

Kéngé jouait et jouait encore. Quand il voulait s'arrêter, on lui demandait de continuer à jouer. Les femmes qui l'écoutaient disaient :

– Aujourd'hui, on ne va rien préparer à manger. On va seulement écouter la musique de Kéngé.

Finalement, les femmes décidèrent d'aller préparer de quoi manger. Alors, elles emmenèrent Kéngé à l'endroit où elles faisaient la cuisine. Elles voulaient que Kéngé soit à côté d'elles et continue à jouer pendant qu'elles cuisinaient.

Kéngé joua jusqu'à la nuit au campement. Il ne retourna pas chercher son compagnon Môngasa en brousse. La nuit venue, Kéngé fit l'amour à de nombreuses femmes. Une à une, il leur fit l'amour. Mais il y en avait tellement qui voulaient aller avec lui que le matin il était très fatigué et certaines des femmes étaient très fâchées parce que Kéngé n'était pas venu chez elles.

Le matin, Kéngé recommença à jouer de sa harpe-cithare et prit la direction de la brousse. Les femmes étaient très contrariées. Elles criaient:

– Non, Kéngé ! Reviens ici ! Kéngé, reviens pour qu'on puisse t'entendre encore ! Kéngé, reviens jouer encore de la musique !

Il leur répondit :

– J'ai tendu mes pièges là-bas, en brousse. Il doit maintenant y avoir des animaux qui ont été pris. Ils vont pourrir. Il faut que j'aille les enlever. Demain, je reviendrai avec mon compagnon Môngasa. Nous sommes là-bas en brousse pour la chasse, mais nous reviendrons.

Les femmes ne voulaient rien entendre. Elles lui disaient :

– Non, ne pars pas.

Puis, en le voyant s'en aller :

– Demain, il faut que vous veniez tous les deux.

Kéngé partit. Arrivé au campement, son compagnon Môngasa lui donna de quoi manger mais il refusa tout en disant :

– J'ai eu tellement de succès au campement là-bas, les femmes

m'ont tellement donné à manger, que je n'ai plus faim. Je n'ai plus d'appétit pour manger.

Il ajouta :

– Demain, tu verras, tu dormiras dans une hutte et moi aussi, je serai dans ma hutte. Nous serons tous les deux comme des chefs. Vraiment, je t'assure qu'il ne faut pas manger parce que demain, on nous donnera de quoi manger là-bas au campement. Nous aurons beaucoup à manger, tellement il y a de femmes là-bas.

Môngasa lui demanda :

– Mon frère, est-ce que c'est vrai ?

Il répondit :

– Oui. Cette nuit j'ai beaucoup fait l'amour et regarde comme je suis fatigué. Je n'ai même pas le courage d'aller relever mes pièges. Si tu veux, tu n'as qu'à y aller. Moi, je me prépare pour la journée de demain. Il faut que je me repose.

Son compagnon lui dit :

– Va quand même visiter tes pièges. Il se peut qu'un animal y soit pris. Il y a peut-être un animal en train de se décomposer.

Mais Kéngé refusa. Il dit :

– Non, avec le succès que j'ai eu au campement, je n'ai même pas envie d'aller à la chasse aujourd'hui. Il faut que la journée passe vite. Demain, il faut que je retourne au campement.

Kéngé resta au campement et Môngasa partit visiter ses pièges. Il y avait une antilope. Il prit aussi une nandinie (civette palmiste) qu'on appelle *mbôka** et encore d'autres animaux en plus de ces deux-là. En revenant, il trouva son compagnon qui était encore au campement de chasse. Il lui dit :

– Mais, Mon Frère, tu es encore ici ? Tu n'es pas parti en brousse ? Vraiment, les femmes t'ont beaucoup fait souffrir cette nuit !

Maintenant, c'était le tour de Môngasa. Lui aussi il partit ; il alla couper du bois pour fabriquer sa harpe-cithare. Puis il se mit à en jouer. Le son était tellement beau qu'aucun mot ne peut le décrire.

Môngasa essaya sa harpe-cithare au campement. Pendant ce temps, Kéngé était parti à la chasse. Il tua une antilope et une gazelle. Quand il arriva au campement, Môngasa lui demanda :

– Mon Oncle, qu'est-ce qui s'est passé ?

Il répondit :

– J'ai tué du gibier, mais il faut qu'on fasse vite pour partir.

Il se mit à couper l'antilope et la gazelle en menus morceaux pour mettre la viande à sécher au feu. Puis il dit à Môngasa :

– Je vais laisser les boyaux ici. Je ne vais pas m'en occuper parce que je sais qu'il y a de la nourriture qui m'attend au campement. Ce n'est pas la peine que je m'en occupe. Il vaut mieux partir rapidement.



Môngasa lui dit qu'il fallait qu'ils mangent avant de partir et qu'ils devaient commencer à faire la cuisine, mais Kéngé refusa. Il dit qu'il préférerait le sexe des femmes. Il aimait beaucoup plus le sexe des femmes que la nourriture. Et il ajouta :

– Vraiment, ce que j'adore le plus, ce n'est pas la nourriture, ce sont les femmes. Donc si tu veux manger, tu n'as qu'à préparer ce que tu veux et manger. Moi, je ne mange pas.

Quand Môngasa eut fini de préparer de quoi manger, il appela Kéngé. Kéngé vint et il prit seulement un petit morceau. Il mangea ce petit morceau, puis il dit :

– Pour moi, c'est suffisant. Je ne veux pas manger le reste. Vraiment, au campement là-bas, il y a tellement de nourriture, du poisson, de la viande et des femmes.

En partant, ils ont cherché un cours d'eau. Arrivés là-bas, ils se sont baignés et Môngasa dit à Kéngé :

– Hier c'est toi qui es allé en premier au campement. Puisque tu connais déjà, passe devant moi. Je vais te suivre.

En cours de route, Kéngé demanda à Môngasa de s'arrêter. Il voulait d'abord s'entraîner avant d'arriver au campement. Kéngé commença à jouer sur sa harpe-cithare.

En écoutant Kéngé jouer de la harpe-cithare et chanter, Môngasa fut très étonné. La chanson était pour lui. Il dit à Kéngé :

– Mais, Mon Oncle, pourquoi as-tu préparé une chanson qui parle de moi ? C'est la chanson que j'avais préparée. Les femmes vont t'adorer plus que moi.

Maintenant, c'était au tour de Môngasa d'essayer aussi sa musique. Ils n'étaient pas encore arrivés au campement, mais, de loin, les jeunes filles avaient entendu la musique de Môngasa. Elles se préparaient et guettaient l'arrivée de Kéngé et de Môngasa. En voyant le campement, là-bas, Môngasa se rendit compte qu'il y avait plein de femmes comme le lui avait dit Kéngé.

Quand ils arrivèrent au campement, Môngasa continuait à jouer. Sa musique attirait toutes les jeunes filles qui venaient vers lui. Toutes les femmes abandonnèrent Kéngé pour rejoindre Môngasa parce que sa musique était plus belle encore que celle de Kéngé.

Môngasa demanda à se rendre à la hutte du chef. On lui répondit que la hutte était un peu plus loin et toutes les jeunes filles l'accompagnèrent pour y aller. Maintenant, arrivés devant la hutte du chef, tout le monde était là pour applaudir la musique de Môngasa. Môngasa devint le chef du campement. Il n'avait pas le temps de respirer tellement il y avait de femmes à côté de lui.

On avait laissé Kéngé de l'autre côté. Kéngé était en colère. Il était assis par terre. Une vieille femme s'approcha de lui :

– Kéngé, viens ici.

Kéngé se leva et se dirigea vers la vieille femme. Elle lui dit :

– Tu vois, tu es venu hier. Tu as joué de la musique et les femmes t'aimaient beaucoup. Au lieu de rester, tu es parti chercher ton compagnon. Aujourd'hui, il a joué une musique plus belle que la tienne et toi tu restes triste. Tu n'auras pas une seule femme. Je vais te cueillir des feuilles. Quand les jeunes filles vont courir pour rejoindre Môngasa, tu vas essayer de les frapper avec ces feuilles. Alors tu verras que certaines vont laisser Môngasa et venir vers toi.

Kéngé était d'accord. La femme partit chercher les feuilles puis elle revint et les donna à Kéngé. Kéngé s'approcha du groupe de femmes, puis il frappa avec les feuilles celles qui commençaient à courir vers Môngasa. Kéngé les chicotait avec les feuilles. Finalement, trois femmes se dirigèrent vers lui. Môngasa, lui, resta avec trente, quarante et même cinquante femmes.

Môngasa joua toute la nuit. Il y avait de la nourriture en abondance. Il y avait de la boisson. Il y avait une grande cérémonie devant la hutte du chef et Môngasa n'avait même pas le temps de fermer les yeux.

Finalement, vers minuit, on arrêta la danse. Kéngé alla dans sa hutte. Il avait seulement trois femmes pour lui. Môngasa partit lui aussi dans sa hutte. Il avait une cinquantaine de femmes pour lui.

Le lendemain, Môngasa et Kéngé décidèrent de rentrer dans leur campement. Les femmes qui leur avaient préparé des paquets de nourriture demandèrent que Môngasa leur joue encore de la musique. En cours de route Môngasa et Kéngé commencèrent à parler entre eux :

– Vraiment, Oncle, il y a plein de femmes là-bas !

– Ça, c'est vrai !

Et en pensant à toutes ces femmes, ils se dirent que c'était mieux de quitter le campement de chasse et décidèrent de rejoindre ceux qui étaient au campement. Ils prirent à la hâte la nourriture qu'ils avaient avec eux et repartirent vite au campement.

Maintenant, quand on met des nasses dans l'eau, Kéngé et Môngasa sont les premiers à rentrer dedans et, après, ils sont suivis par tous les poissons. C'est pourquoi on dit que ce sont eux qui sont

les maîtres de l'eau. Quand ils rentrent dans les nasses, tous les poissons les suivent parce que ce sont eux qui font de la musique et tous veulent être avec eux pour entendre la musique.



41.

L'enfant et la pêche au marigot

Il s'agit d'une femme qui avait un enfant qui s'appelait Boukibouki.

Un jour la femme dit à son enfant :

– Il faut que nous allions ensemble en brousse pour pêcher du poisson. Au campement, tous sont très affamés. Ils ne peuvent plus supporter une telle famine.

Ils partirent et marchèrent longtemps. Ils finirent par arriver à un endroit où ils trouvèrent un bras d'eau et, dans l'eau, il y avait beaucoup de poissons. Même en ne jetant qu'un rapide coup d'œil, on voyait qu'il y avait beaucoup de poissons. La femme, en voyant cela, était très contente. Elle dit à son enfant qu'ils allaient rapidement construire une hutte, faire un feu et préparer une claie parce qu'ils allaient avoir beaucoup de poissons à faire sécher. Avant le soir, ils auraient pêché beaucoup de poissons et il faudrait qu'ils puissent les mettre à sécher au feu.

La maman fit un barrage pour isoler une partie du bras et empêcher l'eau de continuer à arriver, puis elle rentra dans l'eau et commença à vider la partie où elle avait décidé de pêcher. Après avoir vidé l'eau, la femme ramassa les poissons. Il y en avait tant qu'elle remplit deux ou trois claies de boucanage. C'était maintenant la tombée du jour. Les claies étaient pleines de poissons et la femme et son enfant faisaient du feu dessous pour les sécher.

Le lendemain, la femme revint à la rivière et recommença à pêcher. Elle pêcha ainsi toute la journée. Après deux jours de pêche, elle dit à son enfant, Boukibouki, de garder les poissons. Elle voulait transporter le poisson au campement mais ils en avaient pêché tellement qu'il restait encore tous les poissons de huit claies à transporter. Aussi, elle mit tout le poisson dans la hutte et dit à son enfant Boukibouki de bien le garder :

– Boukibouki, si quelqu'un vient ici, surtout, ne lui parle pas. Ne lui donne rien.

Elle mit du poisson dans sa hotte pour le transporter au campement et partit. Alors que la maman de Boukibouki s'en allait au campement avec une nouvelle charge de poissons, un vieil homme arriva. Il appela Boukibouki :

– Boukibouki ! Boukibouki ! Viens ici.

Boukibouki ne répondit pas.

Le vieil homme appela une deuxième fois :

– Boukibouki ! Boukibouki ! Viens ici.

Boukibouki ne répondit toujours pas.

Alors le vieil homme dit :

– Boukibouki, si tu ne sors pas de la hutte, je vais jeter une sagaie à l'intérieur. Je vais te tuer.

À ces mots, Boukibouki prit peur et sortit de la hutte. Le vieil homme rentra, prit tout le poisson et partit. Quand la maman de Boukibouki arriva, elle demanda à Boukibouki :

– Où sont les poissons qui restaient ?

Boukibouki lui dit :

– Maman, ne me pose pas de questions. Il y a un vieil homme qui est venu. Il m'a dit de sortir de la hutte et quand je suis sorti, il a pris tous les poissons.

En entendant cela, la mère de Boukibouki se mit en colère. Elle frappa Boukibouki puis elle lui donna deux bananes et quelques poissons séchés et lui dit :

– Va-t'en. Si tu as faim, tu grilleras les bananes et tu les mangeras avec les poissons.

Boukibouki partit. Il partit loin dans la brousse, jusqu'à arriver dans la savane. Il fit du feu, grilla ses bananes, grilla ses poissons et mangea tout.

Il était là, tranquille, en train de se reposer quand il vit que le feu avait gagné la savane. La savane brûlait et il la regardait brûler. Subitement, il vit arriver un python. Il fuyait devant le feu. En apercevant Boukibouki, il se dirigea vers lui.

Boukibouki se mit à chanter. Le python écouta Boukibouki chanter, mais comme la savane ne lui appartenait pas, il s'en alla.

Un deuxième python arriva. Boukibouki se remit à chanter. Le python l'écouta chanter, mais comme la savane ne lui appartenait pas, il partit lui aussi. Tous les pythons passèrent à tour de rôle, mais aucun ne resta avec Boukibouki. Arriva alors le python à qui appartenait la savane. C'était une femme. Elle était très étonnée de voir Boukibouki et lui demanda :

– Sais-tu qui a mis le feu à ma savane ?

Boukibouki ne répondit pas et se mit à chanter. En entendant Boukibouki chanter, elle dit :

– C'est très étonnant.

Puis elle appela Boukibouki et lui dit :

– Vraiment, tu as une très belle voix de musicien. Approche ici, il faut que je t'écoute mieux.

Puis elle ajouta :

– Viens chanter dans mes oreilles, comme ça, je pourrai mieux t'entendre.

Boukibouki alla dans son oreille et se mit à chanter. Après avoir écouté, elle commanda encore à Boukibouki :

– Viens chanter plus près, comme ça, je pourrai mieux t’entendre. Tu n’as qu’à te poser sur ma lèvre inférieure. Quand tu chanteras, ma lèvre captera mieux le son. Je t’entendrai mieux.

Boukibouki se posa sur la lèvre inférieure de la femme python. Alors qu’il commençait à chanter, le python voulut l’avaler. Boukibouki sauta rapidement de côté. Quand la femme python vit que Boukibouki lui avait échappé, elle l’appela et lui dit :



– Viens chanter plus près, comme ça, je pourrai mieux t’entendre. Tu n’as qu’à te poser sur ma langue. Quand tu chanteras, ma langue captera mieux le son. Je t’entendrai mieux.

Boukibouki alla se placer sur la langue du python. Alors qu’il commençait à chanter, le python voulut l’avaler. Mais Boukibouki sauta rapidement de côté. Le python était très fâché. Il ne savait comment faire pour avaler l’enfant. Il essaya encore et dit à Boukibouki :

– Viens chanter plus près comme ça, je pourrai mieux t’entendre. Tu n’as qu’à rentrer dans ma gorge. Quand tu chanteras, ma gorge captera mieux le son. Je t’entendrai mieux.

Boukibouki rentra dans la gorge. Alors qu’il commençait à chanter, le python voulut l’avaler mais Boukibouki sauta rapidement de côté. Le python se dit : « Vraiment, si ça continue, je ne pourrai pas avaler cet enfant aujourd’hui. »

Le python eut une idée. Il prit une pierre, il l’avala. La pierre boucha son anus. Alors il demanda à Boukibouki de rentrer et d’aller chanter là où était la pierre. Boukibouki rentra dans le python et se mit à chanter. Alors qu’il commençait à chanter, le python ferma ses mâchoires d’un seul coup. Il avala Boukibouki.

C'est pourquoi on dit que quand le python trouve de quoi manger, il avale sa nourriture directement. C'est parce que le python a avalé Boukibouki.



42.

Les jeunes filles et le python

Enzombo et Epana étaient deux jeunes filles. Quand elles partaient à la cueillette, elles montaient toutes les deux dans les arbres et elles faisaient tomber les fruits. Quand les fruits étaient par terre, les animaux de la brousse venaient pour lutter avec elles et prendre les fruits qu'elles faisaient tomber.

Le premier animal qui vint pour se battre avec elles était Mbôlôkô*, le céphalophe bleu. Mbôlôkô arriva et lutta avec les deux jeunes filles, mais en vain. Ce sont les filles qui gagnèrent le combat. Elles ramassèrent tous les fruits. Puis c'est Nzokou*, l'éléphant, qui arriva. Il perdit, lui aussi et il repartit.



Tous les animaux de la brousse sont venus chercher les fruits et ils ont lutté avec les deux jeunes filles, mais ce sont elles qui ont gagné.

Un jour, l'une d'elles était en haut de l'arbre et l'autre était restée au pied de l'arbre. Quand elle commença à cueillir des fruits, le

python arriva. Comme tous les autres animaux, il vint pour se battre avec les jeunes filles. Il savait que tous les autres animaux avaient perdu.

Le python voulut se battre avec celle qui était par terre. Alors, celle qui était dans l'arbre commença à chanter. Tout en se battant, il réussit à emmener la jeune fille jusqu'au bord du fleuve. Dans la lutte, il tomba dans l'eau avec elle. Alors il l'avala.

C'est pourquoi on dit que le python, quand il tue les animaux, il ne peut pas les manger. Il faut qu'il les avale directement.



43.

Le grand cultivateur et les lézards

C'est l'histoire de Kômba. Kômba était un homme. Kômba était parti en brousse pour préparer une grande plantation. Il avait commencé à défricher le terrain puis planté différentes plantes mais dès qu'il partait, les petits gekkos disélé* et les margouillats kambé* venaient dévaster son champ.

Kômba était fatigué à force de surveiller son champ. Quand il venait, il ne trouvait personne et se demandait qui dévastait sa plantation. Finalement, un jour, il revint au campement, appela tout le monde et demanda à tous de l'aider à découvrir ce qui se passait.

Pendant ce temps-là, dans le champ, la troupe des lézards y était déjà. Les lézards avaient activé un grand feu et ils mangeaient des bananes. Ils en mangeaient beaucoup, beaucoup et, sans même les terminer, ils jetaient des morceaux partout, dans tous les coins de la plantation. À un endroit, il y avait un bambou de Chine que Kômba avait coupé et qui était par terre. C'est là qu'habitaient les lézards.



Tous les gens du campement qui étaient venus aider Kômba se cachèrent un peu partout, dans tous les coins de la plantation. Kômba, en voyant les dégâts dans sa plantation, dit à haute voix :

– Vous avez bien mangé, mais je ne sais pas qui vous êtes. Je ne vous ai pas vus. Soyez très prudents, parce que si je vous attrape, je vais vous faire du mal.

Puis il tourna le dos en faisant semblant de rentrer au campement. Alors les lézards sont ressortis et ont recommencé à ravager la plantation. Certains d'entre eux disaient :

– Puisqu’il est reparti, on va pouvoir chanter.

Et les autres répondaient :

– Oui. Il faut commencer à chanter.

Comme ils chantaient, tous ceux qui étaient autour de la plantation les ont entendus et se sont jetés à leur poursuite. Mais les lézards sont aussitôt rentrés dans le bambou de Chine. Alors les gens du campement ont commencé à les chercher partout en enfonçant des bâtons dans les trous ou en tapant sur de vieux troncs. Parmi eux, il y en avait un qui était particulièrement vigilant. Il a vu le bord du trou du bambou et a dit :

– Le bord de ce trou dans le bambou est très propre, donc ils sont rentrés par ici.

Et il a commencé à couper le bambou. Chaque fois qu’il coupait un morceau, les lézards s’enfonçaient un peu plus dans le bambou de Chine. Quand il a coupé le dernier morceau, tous les lézards sont sortis et ont fui dans un buisson qui était au milieu de la plantation.

Les gens ont fait du feu et ont brûlé tous les lézards qui étaient dans le buisson. C’est depuis ce jour-là que les lézards ne veulent pas rester en brousse. Ils veulent venir dans le campement pour habiter dans les maisons à cause de la malédiction qui est tombée sur eux en brousse.



44.

La crotte

C'est l'histoire d'un jeune homme qui était parti pour aller prendre une fille en mariage. Il était parti pour aller au campement de cette fille et il avait marché longtemps, très longtemps. En cours de route, il était rentré dans la brousse pour aller se soulager. Il était monté sur une liane qu'on appelle *épopè** et il avait fait ses besoins et après, il était reparti et avait repris sa marche.

Mais au bout d'un moment, il s'aperçut que la crotte qu'il avait faite l'avait suivi. Elle s'était transformée en enfant. Cet enfant s'appelait Ebénga*. Il le suivait tout le temps, accompagné par un nuage de mouches. Ebénga suivait le jeune homme. Il était derrière lui, tout près de lui et il chantait :

*Il faut que tu m'attendes
parce que je dois t'accompagner
pour aller voir ta femme, moi aussi.*

Arrivé au campement de sa belle-famille, le jeune homme fut accueilli et on lui donna une place.

Au bout d'un moment, tout le monde lui demanda :

– Est-ce que tu es venu avec un enfant ?

Il répondit :

– Non ! Je suis venu seul.

Pourtant tout le monde était étonné par cette réponse parce que l'enfant était toujours derrière lui. Quand il se déplaçait, Ebénga se déplaçait avec lui.

Le jeune homme s'assit et, malgré la présence d'un grand nombre de personnes, l'enfant suivit le jeune homme, passa sous son siège et resta assis, là. Le jeune homme essaya de le pousser, mais en vain. L'enfant ne voulait pas partir. Il ne voulait pas le quitter.

À la tombée du jour, on donna une hutte à la jeune fille et à son mari. Quand ils entrèrent dedans, l'enfant les suivait toujours. Il entra dans la hutte avec eux.

Le lendemain, de très bonne heure, toutes les femmes du campement partirent à la pêche. Elles mirent des bois en travers du bras d'eau et commencèrent à vider l'eau. Une fois toute l'eau vidée, elles se mirent à ramasser les poissons. Il y en avait beaucoup. L'endroit était très poissonneux. Comme il y avait beaucoup de poissons à ramasser et qu'elles n'avaient pas le temps de s'occuper du

fretin qui sautait un peu partout, les femmes appelèrent Ebénga pour qu'il vienne les aider. On lui demanda d'aller chercher ce fretin pour le griller le soir et le manger. Alors qu'Ebénga partait pour aller ramasser le fretin, des femmes enlevèrent les branchages et l'eau du bras d'eau se remit à couler. Elle coula en direction d'Ebénga. Tout le monde lui cria de partir. Mais c'était trop tard. L'eau l'avait emporté. Elle l'emporta très loin.

Finalement, le courant a emporté l'enfant et il s'est transformé en tortue. C'est une tortue qui sent très mauvais. On l'appelle Elèngè*.



Notes

Les mots signalés par un astérisque dans les textes renvoient aux notes explicatives ci-dessous, qui ont pour but de permettre une meilleure compréhension des contes. Ces derniers, pour la plupart encore non publiés, ont été recueillis par Elisabeth Motte-Florac dans des campements (localisés entre Mongoumba et Ikoumba), situés sur la rive droite de l'Oubangui, à la frontière entre la république Centrafricaine et la République du Congo Brazzaville. Ces notes donnent quelques indications sur les animaux et végétaux dont les identifications proviennent des trois ouvrages suivants : Motte E., *Les plantes chez les Pygmées Aka et les Monzombo de la Lobaye (Centrafrique)*, Paris, SELAF/ACCT, 1980, pour les plantes ; Bahuchet S., *Les Pygmées aka et la forêt centrafricaine. Ethnologie écologique*, Paris, SELAF, 1985, pour les animaux ; Thomas J.M.C. et al., *Encyclopédie des Pygmées aka. Techniques, langage et société des chasseurs-cueilleurs de la forêt centrafricaine*, Paris, SELAF, 1981-2003, pour l'ensemble des termes.

L'ordre de présentation des notes respecte l'ordre d'apparition des mots signalés par un astérisque dans chacun des contes. Ces mots sont suivis de leur transcription entre parenthèses.

Quelques remarques préliminaires concernant un grand nombre de contes méritent d'être données.

Les appellations « Grand-père », « Mon Oncle », « Mon Frère »... couramment employées en français local, ne sont pas toujours attribuées en fonction des rapports de parenté, mais traduisent, le plus souvent, le type de relation établie entre deux personnes.

Les Esprits sont évoqués dans certains contes de façon parfois implicite. Ainsi, le blanc est la couleur des Esprits, celle de la mort. En conséquence, les animaux dont la robe ou le plumage présentent des taches, raies, etc., de cette couleur, sont considérés comme liés au monde surnaturel et, partant, dotés d'une énergie hors du commun qui les rend redoutables. C'est pourquoi, lorsqu'on les chasse, certains rituels sont nécessaires pour écarter tout danger.

Le devin-guérisseur occupe une place importante dans le groupe. En raison de son rôle de médiateur avec le monde des Esprits, son pouvoir est grand ; de son intervention dépend la réussite de nombreuses entreprises. Lors de certains rituels lui permettant d'accéder à un état de conscience modifiée, il entre en communication avec le monde surnaturel et devient alors capable de « voir » et d'obtenir des informations auxquelles les autres humains n'ont pas

accès.

Le nom de Tôle apparaît dans de nombreux contes. Il s'agit du premier être créé par Dieu. Comme l'explique J.M.C. Thomas, Tôle est l'ancêtre des Aka, le père de l'humanité, qui prend parfois le nom et l'aspect de la tortue, Koudou. Tonzanga est son frère cadet. « Les deux frères ont des caractères opposés. Le premier est curieux, désireux de tout connaître, avide de changement. Le second, détenteur de la connaissance, ne veut rien changer et veut garder toutes les richesses pour lui seul. » (Encyclopédie des Pygmées Aka, tome I, fasc. 2, pp. 122-124). Mbôlôkô, le céphalophe bleu, est, quant à lui, le premier fils de Tôle.

CRÉATION ET CRÉATURES

1. L'œil transformé en aide

Narrateur : Joseph Mbeto

disô (disô) : œil.

2. Tôle pris par les eaux

Narrateur : Joseph Mbeto

Dikouba (di.kuba) : « (grand) calao à casque noir » (*Ceratogymna atrata*). Cet oiseau au bec énorme et lourdement casqué, vole en groupes très bruyants et se nourrit en harde.

kala (kala) : barrage de nasses. Dans le barrage (tronc et entrelacs de branches et feuillages), des ouvertures sont ménagées pour installer des nasses.

gbaba (gbaba) : une espèce de poisson plat et noir, qui vit en communauté et a la particularité de se cacher dans les trous et de « crier ».

ékôlôkôndô (e.kôlô.kôndô) : espèce de fourmi qui ne pique pas. Le même nom est donné au ver de cadavre.

disokokodi (di.soko.kodi) = *mokpèkpè* (mô. kpèkpè) : fourmi-cadavre (*Palthothyreus tarsatus*). On dit de ces fourmis qu'elles « marchent toujours en rang ».

ékédi (e.kedi) : fourmi dont la morsure est très douloureuse. Quand elle mord, elle se plie pour envoyer du venin dans la morsure (*Macromyrmecoides aculeatus*).

évombo (e.vombo) : fourmi qui vit en groupe sous les feuilles.

disilako (di.silako) : fourmi-magnan (une espèce de *Dorylus*). Sa morsure est extrêmement douloureuse.

mboma.kédi (mboma.kedi) : fourmi rouge. On dit de ces fourmis qu'elles peuvent tuer un singe.

3. Pourquoi la fourmi-cadavre pue

Narrateur : Joseph Mbeto

Tèndè (tèndè) : souimanga (diverses espèces de Nectarinia). Cet oiseau, très petit, est un genre de passereau aux couleurs brillantes.

disokokodi (di.soko.kodi) : fourmi-cadavre (voir conte 2).

ndimbô (ndimbô) : caoutchoutier, arbre de la famille des Apocynaceae (*Funtumia elastica*), dont le latex obtenu par saignée de l'écorce fournissait autrefois le caoutchouc sauvage.

divôndô (di.vôndô) : toute liane dont les fruits sont comestibles.

paka (paka) : copalier, nom donné à plusieurs espèces de *Tessmannia* (*Mimosoideae-Caesalpinioideae*) qui produisent une résine commercialisée sous le nom de copal.

4. Histoire du marigot

Narrateur : Sidonie Enzoa

Bongo (bongo) : bongo (*Boocercus euryceros*), antilope de forêt dense, aux formes robustes. Son pelage roux est rayé de blanc et il porte une tache blanche sur le museau.

Nzokou (nzoku) : éléphant d'Afrique. Il s'agit de l'éléphant « de forêt » (*Loxodonta africana cyclotis*), plus petit que l'éléphant de savane.

Mboko (mboko) : buffle africain. Il s'agit du « buffle de forêt », forme naine du buffle africain (*Syncerus caffer nanus*). De taille plus réduite, il est mieux adapté à son habitat forestier.

Mbôlôkô (mbôlôkô) : « céphalophe bleu » (*Cephalophus monticola*). Petite antilope à robe gris bleuté, appelée « gazelle » en français local. Ce céphalophe forestier, généralement solitaire et qui s'enfonce dans les fourrés à la moindre alerte, est un des animaux de proie les plus fréquents dans cette zone.

5. Tortue et Panthère

Narrateur : Ngoma

Koudou (kudu) : tortue terrestre (plusieurs espèces du genre *Kinixys*).

Embôngô (e.mbôngô) : panthère – également appelée « léopard ». Ce nom désigne la vieille panthère solitaire.

ngouia (nguia) : potamochère, appelé « cochon sauvage » en français local. Ce sanglier africain au corps trapu et à la grosse tête disproportionnée, vit en petites hardes.

ngômbé (ngômbe) : ohia, nom donné à diverses espèces de *Celtis* (*C. mildbraedii*, *C. zenkeri*, *Ulmaceae*) qui font partie des plus grands arbres de la forêt dense. Leur fût est droit et leur base élargie en contreforts plus ou moins importants.

Mônzongè (mô.nzongè) : crapaud.

sel indigène : sel végétal préparé à partir des cendres de certaines plantes. Les cendres sont placées dans un entonnoir en feuilles dont l'orifice, très petit, permet de recueillir goutte à goutte l'eau versée sur les cendres. L'évaporation de l'eau recueillie permet d'obtenir un sel grisâtre à saveur faiblement salée.

Gbé (gbe) : « rat de Gambie » (*Cricetomys emini*). Surnommé « rat géant » en raison de sa grande taille, il est appelé « rat palmiste » en français local. De jour comme de nuit, assis sur son arrière-train, il hume l'air dans toutes les directions tandis que ses grandes oreilles sont constamment en mouvement.

6. L'hippopotame et l'éléphant

Narrateur : Sidonie Enzoa

Bangondo (ba.ngondo) : hippopotame.

Koudou (kudu) : tortue terrestre (voir conte 5).

Nzokou (nzoku) : éléphant d'Afrique (voir conte 4). épopè (epopè) : nom donné à plusieurs lianes de la famille des Combretaceae et des Celastraceae. À la fois flexibles et très résistantes, elles sont utilisées comme corde, ceinture à grimper.

7. Tortue et les singes

Narrateur : Sidonie Enzoa

Mômbémbé (mô.mbembe) : coucal – également appelé coua – (plusieurs espèces de *Centropus*). Oiseau de la famille des coucous. Piètre voilier, le coucal vit beaucoup à terre. Il fait entendre une sorte de toux qui lui a valu son nom.

Koudou (kudu) : tortue terrestre (voir conte 5).

ngômbé (ngômbe) : ohia (voir conte 5).

ngouia (nguia) : potamochère (voir conte 5).

Mbôlôkô (mbôlôkô) : céphalophe bleu (voir conte 4).

Mboko (mboko) : buffle africain « de forêt » (voir conte 4).

Tamba (tamba) : cercocèbe (ou mangabey) agile (*Cercocebus galeritus agilis*). Singe arboricole à paupières blanches, capable d'accomplir des sauts de plusieurs mètres. Lorsqu'un danger se présente, il lance des cris perçants.

8. Le grand arbre et le pangolin

Motte E., Les plantes chez les Pygmées Aka, Paris, SELAF, p. 441-442

Ekadi (e.kadi) : pangolin, mammifère au corps recouvert d'écailles qui porte, au bout de ses courtes pattes, cinq doigts pourvus de griffes robustes. Il s'agit ici du « pangolin à petites écailles » (*Manis (Phataginus) tricuspis*).

ngômbé (ngômbe) : « ohia » (voir conte 5).

Koudou (kudu) : tortue terrestre (voir conte 5).

DES ANIMAUX ET DES PLANTES

9. Le petit arbre et l'éléphant

Motte, op.cit., p. 434

Nzokou (nzoku) : éléphant d'Afrique (voir conte 4).

Mômbakambaka (mô.mbakambaka) : arbuste de sous-bois de forêt dense (*Microdesmis puberula*, Pandaceae). Il est aussi très commun dans les jachères et dans les recrûs forestiers.

Kamba (kamba) : chef de harde des éléphants ; le plus gros animal du troupeau, celui qui le conduit.

10. Les arbres à la chasse aux singes

Ibid., p. 438-439

Ekangô (e.kangô) : petit arbre des recrûs forestiers (*Phyllanthus discoideus*, Euphorbiaceae). Môbala (mô.bala) : « arbre à semelles » (*Pentaclethra macrophylla*, Leguminosae). Grand arbre de forêt dense, également très commun dans les recrûs forestiers et aux abords des villages.

Môlôngô (mô.lôngô) : arbre des forêts denses (*Fagara lemairei*, Rutaceae) dont le tronc, caractéristique, est garni de grosses épines coniques. vouna (vunga) : « singe de Brazza » ou « cercopithèque de Brazza » (*Cercopithecus neglectus*). Il vit dans les arbustes et petits arbres du sous-bois de la forêt dense et se rencontre souvent à terre, assis, surveillant les alentours.

11. Le parasolier et l'arbre à singes

Ibid., p. 436-437

Ekômbô (e.kômbô) : parasolier (*Musanga cecropioides*, Moraceae). Arbre de croissance rapide, à tronc lisse et à racines échasses obliques, fréquent dans les recrûs forestiers. Les fruits sont petits et jaunes.

Môdiki (mô.diki) : « arbre à singes » (*Myrianthus arboreus*, Moraceae). Arbre commun des lieux humides, à fût grêle et ramifié. Ses fruits sont jaunes et d'environ 10 cm de diamètre ; la pulpe, sucrée et acidulée, est consommée.

Môsengi (mô.sengi) : « rikio des rivières » (*Uapaca heudelotii*, Euphorbiaceae). Grand arbre des forêts denses, des bords de cours d'eau, à rameaux penchés sur l'eau et racines échasses très développées.

12. Tortue d'eau et l'azobé

Ibid., p. 443-444

Kôlé (kôlé) : azobé, très grand arbre de forêt dense (*Lophira alata*, Ochnaceae), très abondant au bord des cours d'eau, à tronc cylindrique et à branches tortueuses.

Elèngè (e.lèngè) : tortue d'eau.

Katô (katô) : crabe (de terre ou d'eau).

13. Le potto et ses courges

Ibid., p. 435

Youndé (yunde) : potto. Comme les lémuriens auxquels il ressemble, le potto se déplace avec lenteur grâce à ses mains et à ses pieds (malgré un index et un deuxième orteil très courts). Constamment cramponné aux branches, le potto ne lâche jamais une prise tant qu'il n'a pas assuré la suivante.

Kôdi (kôdi) : colobe magistrat, colobe à manteau blanc (*Colobus guereza occidentalis*). Singe farouche, qui vit dans les feuillages.

14. L'arbre qui voulait atteindre le ciel

Ibid., p. 435

Nzondo (nzondo) : grand arbre des forêts denses, à fût droit et contre-forts (*Xylopia phloiadora*, Annonaceae).

Ebakôbakô (e.bakôbakô) : petit arbre des sous-bois (*Lecaniodiscus cupanioides*, Sapindaceae). kadi (kadi) : Esprit, pouvoir que possède un sorcier ou un devin pour se protéger contre tout danger.

Dibaba (di.baba) : petit arbre de forêt dense, à racines échasses arquées et aplaties (*Santiria trimera*, Burseraceae).

15. Le chimpanzé et le petit arbre

Ibid., p. 440

Soumbou (sumbu) : chimpanzé (*Pan troglodytes troglodytes*).

Mômbakambaka (mô.mbakambaka) : arbuste de sous-bois de forêt dense (voir conte 9).

16. L'engoulevent et le rat

Narrateur : Albertine Mbundu

Pôda (pôda) : nom donné à différentes espèces d'engoulevents (*Caprimulgus inornatus* « engoulevent terne », *Macrodipteryx longipennis* « engoulevent longipenné », et *Macrodipteryx vexillarius* « engoulevent orné »). Oiseau nocturne, l'engoulevent est, de jour, quasiment invisible, dissimulé par son camouflage remarquable.

Esoulou (e.sulu) : rat à bande dorsale noire (*Hybomys univittatus*).

17. Panthère et Céphalophe bleu

Narrateur : Joseph Mbeto

Embôngô (e.mbôngô) : panthère (voir conte 5). Mbôlôkô (mbôlôkô) : « céphalophe bleu » (voir conte 4).

ngboloko (ngboloko) : chaise longue.

malambalamba (ma.lamba.lamba) : pagne-jupe en fibres de raphia que les femmes portent pour danser.

gobodi (gobodi) : serpette qui est utilisée pour couper les palmes du « palmier à huile » lors de la récolte du vin de palme.

kela (kela) : fromager – également appelé kapokier – (Ceiba pentandra, Bombacaceae). Grand arbre des forêts secondaires. Le fût, droit, présente à la base de vastes contreforts qui s'élèvent très haut.

ékélé (e.kele) : arbre d'une espèce particulière non identifiée ; tronc, manche de hache.

18. Le naja noir et la grosse mouche

Narrateur : Albertine Mbundu

dibitô (di.bitô) : « cobra noir et blanc » appelé aussi « naja noir » (Naja melanoleuca). Ce grand serpent vit dans l'eau.

ésouma (e.suma) : igname (Dioscorea schimperana, Dioscoreaceae) dont le gros tubercule est enterré très profondément.

Kpôkilou (kpôkilu) : diverses espèces de mouches à viande. Les Pygmées disent de cette mouche qu'elle n'est normalement pas dangereuse, mais si on a une blessure, elle contamine la plaie qui s'infectera et ne pourra pas guérir.

môsômé (mô.sôme) : « céphalophe à fesses noires » (Cephalophus callipygus), souvent appelé « antilope » en français local. Petite antilope forestière.

mbôlôkô (mbôlôkô) : « céphalophe bleu » (voir conte 4).

Mboko (mboko) : buffle africain de forêt (voir conte 4).

Nzokou (nzoku) : éléphant d'Afrique (voir conte 4). ékô (e.kô) : « francolin de Latham » – également appelé « francolin des bois » – (Francolinus lathamii lathamii). Cet oiseau, proche parent des perdrix et des cailles, cherche sa nourriture au sol en grattant la terre.

Mônzémé (mô.nzembe) : « (grand) râle à pattes rouges » (Himantornis haematopus). Cet oiseau des forêts inondables a, comme de nombreux autres râles, des appels sonores impressionnants.

Dikèmè (di.kèmè) : « pintade huppée » (Guttera edouardi sclateri). Apparenté aux faisans, cet oiseau a un plumage tacheté de points blancs.

Nganda (nganda) : nom donné à diverses espèces de mangoustes

(Herpestes naso, « mangouste noire » ; Atilax paludinosus, « mangouste des marais ») à la robe obscure.

ékôlôkôndô (e.kôlô.kôndô) : espèce de fourmi (voir conte 2).

ngôlé (ngôle): pâte rouge préparée en frottant deux morceaux de bois de padouk (grand arbre des forêts denses, dont le bois est rouge ; Pterocarpus soyauxii, Fabaceae). Cette pâte est utilisée comme colorant corporel, mais sert aussi à préparer de nombreux remèdes.

ndembé (ndembe) : pâte noire. Le même nom est donné à l'arbre (Rothmannia whitfieldii, Rubiaceae) dont les fruits permettent de préparer ce colorant corporel. Les amandes du fruit sont pilées avec du liquide extrait de sa pulpe et avec de la poudre de charbons. Cette matière colorante est très tenace sur la peau.

mbou (mbu) : kaolin. Argile blanche utilisée comme peinture corporelle.

Kèkèlèndè (kekelende) : espèce de fourmi de petite taille (indéterminée).

À PROPOS DU MARIAGE

19. Tôlé à la recherche des femmes

Narrateur : Alphonse Malusu

pômbé (pômbe) : grosse liane (Strychnos aculeata, Loganiaceae). On évide la chair (douce et blanche) de ses fruits de grande taille, globuleux et durs, pour faire des gobelets.

Ngômba (ngômba) : athérure. Il s'agit ici de l'athérure africain (Atherurus africanus). L'habitat préféré de ce « porc-épic de forêt » est un trou dans le sol.

20. Les deux Zôla

Narrateur : Albertine Mbundu

ngôlé (ngôle): pâte rouge (voir conte 18).

21. Le sexe mâle et le sexe femelle

Narrateur : Joseph Mbeto

Tèndè (tèndè) : souimanga (voir conte 3).

22. Le crocodile et le python

Narrateur : Joseph Mbeto

Kôkélé (kôkélé) : « crocodile de forêt » (Osteolaemus tetraspis). Ce crocodile nain ne dépasse pas 1,5 à 2 m de longueur et ne s'attaque pas à l'homme.

Ngouma (nguma) : python, appelé « boa » en français local. Il s'agit du python de Séba (Python sebae), qui peut atteindre 7 m de longueur et

avaler des proies pesant jusqu'à 30 kg. Ses dents sont régulières et très pointues.

Tailler les dents : la taille des dents, signe d'appartenance à la classe adulte, est nécessaire pour prétendre au mariage. Les dents fines, pointues et régulières, sont, par ailleurs, un élément de séduction important, qui révèle le courage de celui qui a supporté l'épreuve.

23. Le daman qui voulait se marier

Narrateur : Joseph Mbeto

Yôka (yôka) : daman. Le daman a l'aspect d'un lapin sans queue, aux oreilles arrondies et au museau court. Ses pattes avant n'ont que quatre doigts et un moignon ; ses pattes arrières, trois doigts seulement, dont le central est muni d'une griffe incurvée. Il s'agit ici du daman arboricole (*Dendrohyrax dorsalis*) qui peut escalader des troncs parfaitement lisses grâce à la présence de coussinets antidérapants sous ses pattes. En cas de danger, il pousse des cris perçants perceptibles de très loin. Son cri ressemble à un miaulement prolongé qui s'achève souvent par un cri perçant. Timide et craintif, le daman arboricole se réfugie dans le creux des arbres.

Demander en mariage : lorsqu'une jeune fille a été demandée en mariage et que les deux familles se sont mis d'accord, le jeune homme doit aller vivre chez ses beaux-parents pendant au moins une année. À leur service, il devra prouver qu'il est apte à subvenir aux besoins d'une famille. C'est seulement après cette période probatoire que le mariage sera reconnu. Bongo (bongo) : bongo (voir conte 4).

24. Le sitatunga qui passait son temps à se baigner

Narrateur : Joseph Mbeto

Dikombè (di.kombè) : sitatunga – également appelé « guib d'eau » – (*Tragelaphus spekei gratus*). Le mâle, solitaire, vit près des ruisseaux en sous-bois inondable ou en forêt marécageuse. Cette grande antilope passe sa journée dans les marécages et pour brouter dans l'eau, s'immerge souvent complètement.

25. Le caméléon qui refusait de couper sa femme

Narrateur : Joseph Mbeto

Lôngôkôdi (lôngôkôdi) : caméléon (*Chamaeleo cristatus* et *C. gracilis*, *Chamaeleonidae*).

Dikèmè (di.kèmè) : pintade huppée (voir conte 18). koko (koko) : liane (*Gnetum bucholzianum*, *Gnetaceae*) dont les feuilles sont comestibles. De consistance coriace, elles sont coupées en très fines lanières avant d'être cuites à l'eau. ngôngô : nom donné à plusieurs grandes herbes de la famille des *Zingiberaceae*, dont les feuilles,

elliptiques et larges, atteignent plusieurs dizaines de centimètres de longueur. Leur surface lisse et imperméable permet de les utiliser comme plat pour y déposer la nourriture ou comme emballage.

26. Kakindé, celui qui mangeait ses morpions

Narrateur : Albertine Mbundu

Nzômbè (nzômbe) : « antilope à front noir » (*Cephalophus nigrifrons*). Petite antilope au pelage roux.

27. Dibéngé, le héron pourpre

Narrateur : Pierre Mokata

Dibéngé (di.benge) : héron. Cet oiseau se nourrit surtout de poissons qu'il attrape d'un coup de pince rapide de son bec. Il s'agit ici du « héron pourpre » (*Ardea purpurea*).

28. La femme qui tuait les prétendants de sa fille

Narrateur : Albertine Mbundu

Môbôma (mô.bôma) : espèce d'oiseau indéterminée. Ce très petit oiseau au plumage clair a un cri puissant.

môbôma (mô.bôma) : berçage, fait d'endormir. ma pômbômbô pômbômbô (ma.pômbômbô.pômbômbô) : berceuse.

29. Mômbôngi, son mari et sa mère

Narrateur : Albertine Mbundu

Mômbôngi (mô.mbôngi) : poisson minuscule qui reste à la surface de l'eau.

30. Les vers

Narrateur : Joseph Mbeto

motondo (mo.tondo) : fruit d'une grande herbe de la famille des Zingiberaceae (*Aframomum sanguineum*), à la pulpe acidulée et parfumée. Il est très recherché.

canari : récipient, généralement en terre cuite. De forme variable, il est muni d'un couvercle et sert à transporter et à conserver les liquides et les graines.

méméné (me.mene) : gros vers blancs que l'on trouve dans la vase.

chicouangue : ou « ficelle » de manioc. Pâte de manioc fermentée enveloppée dans des feuilles pour former un cylindre (de taille variable) qui sera ficelé. Cette sorte de « pain de manioc » est cuit à l'étuvée.

ngômbé (ngômbe) : ohia (voir conte 5).

31. Le chef des oiseaux et le chef des animaux

Narrateur : Joseph Mbeto

Bémba (bemba) : « céphalophe à dos jaune » (*Cephalophus sylvicultor*). Cette petite antilope des forêts denses porte une tache blanche sur le dos.

Dikouba (di.kuba) : (grand) calao à casque noir (voir conte 2).

Dimbéba (di.mbeba) : chauve-souris.

Gbé (gbe) : « rat de Gambie » (voir conte 5).

Pôda (pôda) : différentes espèces d'engoulevents (voir conte 16).

Mônzémbe (môn.nzembe) : « râle à pattes rouges » (voir conte 18).

Sèngè (sèngè) : « céphalophe à ventre blanc » (*Cephalophus leucogaster*). Cette petite antilope vit dans les sous-bois clairs des forêts denses.

Dèngbè (dèngbè) = Mbôlôkô (mbôlôkô) : « céphalophe bleu » (voir conte 4).

Kakala (kakala) : « calao à cuisses blanches » – également appelé « calao à joues noires » – (*Bycanistes cylindricus albotibialis*). Cet oiseau à gros bec et casque important est très bruyant. Il émet des cris sonores.

32. Le grand chasseur d'éléphants et les fourmis

Narrateur : Joseph Mbeto

Danser pour voir : pour accéder à un état lui permettant d'entrer en communication avec les Esprits, le devin-guérisseur effectue de longues danses, généralement autour d'un feu. Lors des visions qu'il a alors, il révèle le responsable de vols ou d'actes de « sorcellerie », l'emplacement de personnes ou d'objets disparus, etc.

Tamba (tamba) : cercocèbe (ou mangabey) agile (voir conte 7).

Ngangalé (ngangale) : « cercocèbe (ou mangabey) » à joues grises (*Cercocebus albigena albigena*). Ce singe arboricole vit en groupe. Il s'assied sur sa croupe, pieds et mains devant lui, bras écartés. Devant un danger, il lance des appels pressants et se réfugie dans les arbres les plus élevés.

33. Nzôya, le grand chasseur

Yômbakôlô (yômba.kôlô) : oiseau. « Yombakolo est un personnage de conte, une sorte d'ogre, mais s'il tombe des arbres dans ses apparitions soudaines, d'habitude il n'est pas présenté comme un oiseau ; son identité réelle étant celle d'épiphyte » (communication orale de J.M.C. Thomas).

bôbô (bôbô) : gorille. Il s'agit ici du gorille occidental de plaine (*Gorilla gorilla gorilla*).

mbôngi (mbôngi) : « crocodile du fleuve » ou « crocodile du Nil » (*Crocodylus niloticus*). Appelé « caïman » en français local. Ce gros crocodile peut atteindre 6 m de longueur.

34. Le crocodile et le chasseur

Narrateur : Joseph Mbeto

mbôngi (mbôngi) : « crocodile du fleuve » (voir conte 33).

Môsômé (mô.sôme) : « céphalophe à fesses noires » – également appelé « céphalophe de Peters » – (*Cephalophus callipygus*), souvent appelé « antilope » en français local. Cette petite antilope forestière de taille moyenne a une bande dorsale noire qui s'élargit dans la zone fessière.

Mbôlôkô (mbôlôkô) : « céphalophe bleu » (voir conte 4).

35. Bôlandika, l'enfant qui chantait le chant des animaux

Narrateur : Joseph Mbeto

Bôlandika (bôla.ndika) : le nom de l'enfant signifie « casse / noyau de noix de palme » (communication orale de J.M.C. Thomas).

canari : récipient (voir conte 30).

36. La chasse au crocodile

Narrateur : Sidonie Enzoa

Kôkélé (kôkélé) : « crocodile de forêt » (*Osteolaemus tetraspis*). Ce crocodile nain ne dépasse pas 1,5 à 2 m de longueur et ne s'attaque pas à l'homme.

37. La mort de Tovi

Narrateur : Joseph Mbeto

kémbé (kembe) = Mônzémbé (mô.nzembe) : « râle à pattes rouges » (voir conte 18).

Kanga (kanga) : oiseau indéterminé.

Tômbisa (tô.mbisa) : espèce de francolin (indéterminée). Oiseau proche parent des perdrix et des cailles, au coassement guttural bruyant.

Ekô (e.kô) : « francolin de Latham » (voir conte 18).

Bondé (bonde) : espèce de bulbul (indéterminée). Ce petit oiseau de couleur rouge a un chant qui ressemble à celui du rossignol. Son cri, bruyant, est déconcertant car il est difficile à localiser.

38. La viande séchée

Narrateur : Albertine Mbundu

39. Kômba et l'arbre à miel

Narrateur : Joseph Mbeto

banga (banga) : très grand arbre de forêt dense (Autranella congolensis, Sapotaceae), à fût droit. ceinture de grimpage : Cette ceinture est confectionnée au moyen d'une liane fermée par un nœud que le grimpeur maintient dans sa main gauche. L'homme passe la liane derrière son dos, entourant l'arbre et lui-même. La progression se fait par secousses successives qui lui permettent de faire glisser la liane vers le haut. Il s'appuie ensuite sur cette liane pour monter ses pieds.

gbangaya (gbangaya) : tabac indigène (Nicotiana tabacum, Solanaceae).

langa (langa) : liane très résistante dont on se sert pour faire des liens. On utilise différentes espèces appartenant à plusieurs familles (Araceae, Convolvulaceae).

môkôlolo (môkô.lolo) : espèce de liane (indéterminée).

sôndé (sônde) : sangsue.

40. Crevette et Poisson

Narrateur : Sidonie Enzoa

môngasa (mô.ngasa) : crevette d'eau douce.

Kéngé (kenge) : espèce de poisson (indéterminée).

mbôka (mbôka) : « civette palmiste », également appelée « nandinie » (Nandinia binotata). Petit mammifère carnivore, arboricole et nocturne, qui ressemble à la martre.

41. L'enfant et la pêche au marigot

Narrateur : Joseph Mbeto

Ngouma (nguma) : python (voir conte 22).

42. Les jeunes filles et le python

Narrateur : Albertine Mbundu

Mbôlôkô (mbôlôkô) : céphalophe bleu (voir conte 4).

Nzokou (nzoku) : éléphant d'Afrique (voir conte 4).

43. Le grand cultivateur et les lézards

Narrateur : Joseph Mbeto

disélé (di.sele) : gecko (nom générique). Petit lézard aux doigts élargis à l'extrémité et dont la face inférieure ressemble à une ventouse. Il trouve dans les habitations des conditions idéales en raison de l'abondance d'insectes à consommer.

kàmbé (kambe) : margouillat, sorte de gros lézard.

44. La crotte

Narrateur : Albertine Mbundu

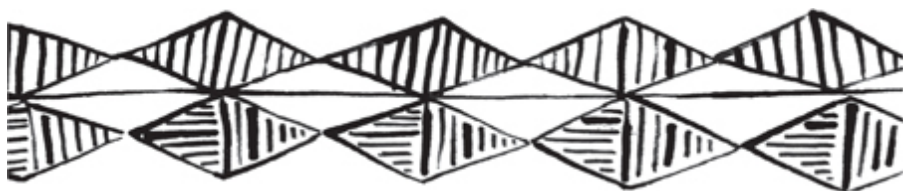
épopè (epopè) : nom donné à plusieurs lianes (voir conte 6).

ébéngà (e.benga) : le nom donné à l'enfant signifie « crotte bien moulée ».

élèngè (e.lèngè) : tortue d'eau puante.

Bibliographie et discographie

- Arom Simha, *Centrafrique : anthologie de la musique des Pygmées Aka*, Ocora, Harmonia Mundi, 1987, CD.
- Bahuchet Serge (éd.), *Pygmées de Centrafrique, Ethnologie, Histoire et Linguistique*, Paris, SELAF, 1979, 179 p. (Bibliothèque de la SELAF, 73-74)
- Bahuchet Serge, *Les Pygmées aka et la forêt centrafricaine. Ethnologie écologique*, Paris, SELAF, 1985, 638 p. (Ethnoscience 1)
- Bahuchet Serge, *Dans la forêt d'Afrique centrale. Les Pygmées aka et baka. Histoire d'une civilisation forestière I*. Paris, Peeters-SELAF, 1992, 425 p. (Ethnoscience 8)
- Bahuchet Serge, *La rencontre des agriculteurs. Les Pygmées parmi les peuples d'Afrique centrale. Histoire d'une civilisation forestière II*. Paris, Peeters-SELAF, 1993, 206 p. (Ethnoscience 9)
- Fürniss Susanne, *Centrafrique, Pygmées Aka. Chants de chasse, d'amour et de moquerie*, OCORA/Radio France, 1998, C 560139.
- Motte Elisabeth, *Les plantes chez les Pygmées Aka et les Monzombo de la Lobaye (Centrafrique)*, Paris, SELAF / ACCT, 1980, 539 p.
- Thomas J.M.C. & S. Bahuchet (éds), *Encyclopédie des Pygmées aka. Techniques, langage et société des chasseurs-cueilleurs de la forêt centrafricaine*. Tome I, 1983, fasc. 1 : Introduction à l'encyclopédie, 1991, fasc. 2: Le monde des Aka, fasc. 3 : La société, fasc. 4 : La langue. 140 + 242 + 244 + 183 p.



- Thomas J.M.C. et al. (éds), *Encyclopédie des Pygmées aka. Techniques, langage et société des chasseurs-cueilleurs de la forêt centrafricaine*. Tome II, 1981, fasc. 1 : P, 1993, fasc. 2 B, 1993, fasc. 3 : MB-M-V, 1998, fasc. 4 : T-D, 2003, fasc. 5 : ND-N-L, Paris, SELAF, 143 + 389 + 332 + 251 + 273 p.
- Thomas J.M.C., Bahuchet S., Epelboin A., Arom S., Fürniss S., *Les Pygmées : peuple et musique*, Montparnasse Multimedia, CNRS, ORSTOM, 1998. CD-rom.



***Vous avez aimé ce livre ? Envie de le conseiller ?
Laissez votre avis sur le site de votre libraire !***

Chez le même éditeur en numérique

Contes et légendes de France
Contes et légendes du Japon
Contes des peuples de la Chine
Contes et légendes de Flandre
Contes et légendes de Centre-Asie
Contes et récits des Mayas
Contes et légendes du Maroc
Contes et mythes de Birmanie
Contes et légendes de Turquie
Contes et légendes de Suède
Contes et légendes de Corée
Contes et légendes d'Espagne
Contes et légendes des Comores
Contes et légendes d'Allemagne, de Suisse et d'Autriche
Contes et histoires pygmées
Contes et légendes de Russie
Contes et traditions d'Algérie
Contes et légendes des Inuit
Contes et légendes d'Italie
Contes et légendes du Burkina-Faso
Contes des Juifs de Tunisie
Contes et légendes des Philippines
Contes et légendes des Balkans
Contes et légendes de Tunisie
Contes et légendes de Thaïlande
Contes et légendes d'Ukraine
Contes et légendes de Kabylie
Contes et légendes tziganes
Contes et légendes du Vietnam
Histoires du roi Salomon
Contes et légendes de Madagascar
Contes et légendes de Bornéo
Contes et légendes haoussa du Niger

Contes et légendes du Cameroun

Contes et légendes des Amérindiens

Contes et légendes de Laponie

À propos de la collection « Aux origines du monde »

« **Aux origines du monde** » (à partir de 12 ans) permet de découvrir des contes et légendes variés qui permettent de comprendre comment chaque culture explique la création du monde et les phénomènes les plus quotidiens.

L'objectif de cette collection est de faire découvrir au plus grand nombre des contes traditionnels du monde entier, inédits ou peu connus en France. Et par le biais du conte, s'amuser, frissonner, s'évader... mais aussi apprendre, approcher de nouvelles cultures, s'émerveiller de la sagesse (ou de la malice !) populaire.

Retrouvez toutes les publications de la collection sur [Facebook](#) !

Recueillis et annotés par Elisabeth MOTTE-FLORAC
Illustrations : Clémence VASSEUR

Direction éditoriale et artistique : Galina Kabakova

Relecture : Anna Stroevea

© Flies France
www.fliesfrance.fr

ISBN : 978-2-37380-014-2

© 2015, Version numérique Primento et Flies France

Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des éditeurs